





GEORGES DUQUIN



L'AGE D'HOMME

© 2000 Editions L'Age d'Homme, Lausanne, Suisse.

## AVANT-PROPOS

Comment nommer ce livre étrange, volumineux, poétique et narratif à la fois? Frappé, dans son titre, d'une barre verticale énigmatique, comme un fragment de code barre. S'agirait-il d'un pictogramme chinois anorexique, réduit à sa portion congrue, victime d'un ascétisme monacal? Comme une Chine atrophiée perçue par l'Occident.

Le I vertical correspond à l'idée que l'homme européen se fait de sa relation au ciel. L'homme est en bas et Dieu en haut. L'homme lève les yeux au ciel et la verticalité suit le mouvement de son regard ou de sa prière. Et lorsqu'il étend les bras, lorsque l'Homme-Dieu étend les bras, la verticalité est coupée en son milieu. La croix figure cette union de la terre et du ciel, une union faite de lignes brisées qui s'entrechoquent au moment précis où elles se rejoignent. Comme si la rupture était la condition requise de l'unité, comme si en Occident on ne pouvait concevoir l'unité qu'en termes partagés entre convergence et contradiction.

C'est là le point précis de la distance qui sépare Orient et Occident. Pour un Oriental, a fortiori un bouddhiste, une barre ne saurait être un obstacle ou un butoir. Ce I ne pourrait pas davantage être un cri, comme il l'aurait été dans les *Voyelles* de Rimbaud. Non, c'est un *UN* qu'il faut lire, l'*UN* de l'unité du monde. Il faut comprendre cette distinction fondamentale pour mesurer le projet de Georges Duquin dans ce livre monumental. L'Occident, c'est le monde du fini, l'Orient de l'infini. Une musique occidentale a un début et une fin. Une musique orientale n'a jamais vraiment commencé et quand elle se termine, on se demande pourquoi. Si on pose la question, personne ne répond. On n'est pas là pour expliquer ou pour comprendre. On est là au même titre, et pas vraiment plus, qu'un nuage, un cerisier en fleurs ou un lama, qui peut d'ailleurs avoir deux jambes ou quatre pattes, selon qu'il est moine ou animal!

Et il en va ainsi pour tous les aspects de la vie. Un artisan occidental veut dépasser son prédécesseur, un Oriental faire aussi bien que son maître. Le dépassement, le débordement, la compétition sont les apanages quotidiens de la vie à l'occidentale. Qu'en dirait Confucius? Certainement que toute forme d'excès constitue une entorse à l'ordre établi. Une rupture, un viol de fonction, pire: une disharmonie. Qu'y a-t-il de pire, vu d'Orient, qu'une disharmonie, qu'une remise en question de l'ordonnance du monde?

Quand un architecte chinois, autrefois, et peut-être encore aujourd'hui, créait un jardin, il se faisait accompagner d'un géomancien. Pour un barbare occidental, le géomancien était celui qui jetait une poignée de terre sur une table pour tenter d'en tirer des signes divinatoires. Brutale et typique intrusion de l'Occidental dans le territoire sacré de son environnement naturel. Le géomancien chinois, lui aussi, se livre à cette sémiologie céleste, mais différence significative, il ne transporte rien, il ne s'approprie rien, la nature n'est pas à lui. Et si ou quand vraiment il doit répondre aux sollicitations de l'architecte, alors il se livre d'abord à une observation minutieuse de chaque caillou qu'il déplacera. Si la pierre avait un côté pointu orienté vers le nord, il la redisposera dans la même position. Le caillou, la nature, rien n'est à lui.

Il y a là deux démarches voisines et explicites, jusqu'à la transparence, de ce que sont les deux démarches, l'orientale et l'occidentale. Chez les Occidentaux, il y a toujours rupture, chez les Orientaux, au contraire, on les évite le plus possible.

Regardez un toit européen. Ses arêtes sont tranchées. Voyez le même toit en Extrême-Orient, elles sont relevées. De façon à éviter la rupture. Ce qui est carré est terrestre, ce qui est rond, céleste. En Occident, du moins à l'époque de sa plus grande ferveur religieuse – au Moyen Age – les sanctuaires religieux, sont autant de cris et de prières qui s'élèvent vers le ciel. La flèche représente la quintessence de son état d'esprit. Et la flèche est une déchirure du ciel. Elle part du sol – du monde des hommes – en s'en va conquérir le ciel. Toute l'ambition de l'Européen est présente dans cet élan, certes mystique, mais aussi conquérant, qui s'élève vers le ciel, comme la flamme d'une bougie.

Il n'y aura jamais de telles flèches en Orient, comme il n'y aura jamais de volonté de rupture ou de conquête. En Chine, il y a peu de sanctuaires. Pourquoi personnaliser la nature: elle est partout. La nature est un sanctuaire universel qui n'a pas à être actualisé dans tel ou

tel lieu. Le Chinois n'est pas religieux, il est respectueux. Il ne dérange rien. Il se coule, il se fond, il ne résiste jamais. Il marche dans le mouvement, suivant le cours des choses. Jamais, comme l'Occidental, à contre-courant.

Toute l'architecture chinoise et orientale, sera basée sur le rond, le sphérique, le retroussé, le courbe. Les toits seront incurvés. Les pagodes ne sont pas là pour dire l'homme, mais la nature. Alors, pourquoi l'agresser, se poser en contradicteur, afficher sa rupture, son particularisme? Les arêtes dures des formes triangulaires seront bannies, au profit de l'affirmation d'un accord profond avec l'ordre cosmique.

Tout cela, ces considérations générales, parce qu'on ne peut entrer dans ce grand poème qu'averti qu'on est ailleurs ou plutôt partout à la fois:

*Ceux qui disent  
« je suis d'ici  
                                  ou de tel pays »  
levant la serpe ou le poing  
ou qui pleurent d'attendrissement  
pour telle contrée ou pour le monde lui-même  
ceux-là ont vendu à eux-mêmes  
leur propre illusion*

On aura compris que vouloir explique *I* ou *UN*, par une affectation locale ou temporelle, était sans objet. Georges Duquin est né à Hanoï, certes, de père français. Indication précieuse, mais uniquement si on la rapporte à son refus, précisément d'être d'ici plutôt que de là:

*De quel pays sommes-nous?  
Et si nous n'en sommes d'aucun  
qu'est-il ce monde sinon l'exil  
Et ces voyages dans les splendeurs lasses du soir  
où mènent-ils?*

Ce grand poème d'inspiration bouddhiste et de dimension cosmique embrasse tout et se rit des frontières. De quel pays sommes-nous? Le monde est un exil. Peut-être faut-il avoir été nourri, allaité de bouddhisme, pénétré de cette sagesse si particulière et l'appliquer au terrain le plus inapproprié: le bruit et la fureur de l'Histoire pour ob-

tenir cet objet, reflet du choc des univers mentaux, ce poème de l'unité qui traverse les siècles et les continents.

La question peut se poser. Est-ce le poète, est-ce Georges Duquin qui traverse les lieux et les temps? Ou, au contraire, est-il traversé par l'Histoire? Quand il répète, comme un leitmotiv, que «l'Histoire nous traverse comme un couteau», on tient là un élément de réponse déterminant. Et on est au cœur de la pensée bouddhiste: l'homme est traversé par le monde. Il est lui-même un lieu et le lieu de l'exil permanent, puisque à la fois ce non-moi de l'âme soumis à tous les changements et cette présence fragile, mais tout aussi permanente. Témoin de ce toujours et partout, l'homme bouddhiste, le poète, Georges Duquin peut raconter le monde sous toutes ses formes et dans toutes les époques. Il y était, non pas en moi anecdotique, mais en homme universel et son grand poème est celui de l'homme qui devient universel, lorsqu'il renonce à n'être qu'un individu isolé dans sa seule histoire pour s'ouvrir à l'Histoire de tous.

Voici donc cette expérience nouvelle d'un poème narratif dédié à l'humanité. Prenant appui sur le Pound des *Cantos* qui avait déjà fait sien le droit de s'écarteler jusqu'à toucher aux extrémités du monde, Georges Duquin, aux limites du défi, comme issu des profondeurs de l'inconscient collectif, fait défiler sur les pages-registre de son livre monumental, le cortège dantesque des personnages de la comédie humaine.

Claude FROCHAUX



*« Tous les dhamma sont sans soi »*

DHAMMAPADA



## PROLOGUE

*Il arriva un soir  
par le portique du Sud  
Il s'assit parmi nous  
tendit ses mains vers l'âtre  
Déjà la nuit s'avavançait  
(ses cavaliers casqués  
ses fantassins silencieux)  
La garde passait criant  
« Dormez. L'Empereur veille! »*

*Il dit d'où il venait  
un pays que le temps plus que  
la guerre avait fait basculer  
Les maîtres incertains avaient été chassés  
par leurs serviteurs unanimes  
De grandes idées admirables  
– dans le passé elles avaient changé le monde –  
avaient éclaté comme des coques creuses  
D'autres grandes idées pour un vaste désordre*

*Ceci nous parut lointain  
Ce pays-là nous ne sûmes le situer  
Le feu craquait les hommes écoutaient  
Il nous semblait que cette histoire  
était celle de quelque peuple antique  
Nous imaginions le corymbe des dieux  
la pourpre des généraux  
Nous pressentions une défaite immense  
puis nous vîmes la fuite sur les mers*

*Il dit aussi son nom  
Ce fut une consonance*

*métisse. Elle rappelait l'alliage des races  
la rencontre de peuples extrêmes  
née d'une conquête. Ce nom  
était étrange. Il ne rendait pas  
le parfum d'un terroir  
l'épaisseur d'une racine  
Avait-il dit son nom? Tel nous l'acceptâmes*

*Puis il nous dit qu'il avait vécu  
l'inquiétude de l'enfance  
(l'enfance est un secret  
Que devient ce maître lorsqu'il se ronge?)  
l'assaut des forces d'un temps nouveau  
l'exil et l'édification d'une dignité  
le désert où se déroula un combat douteux  
et perdu puis d'autres voyages encore  
Mais ceci ne regarde qu'un homme seul*

*Enfin il nous dit ce qu'il poursuivait  
Il parla d'une tâche où se mêlait  
le divin Il parla d'errer sans cesse  
fermement résolu dans un voyage obscur  
Car telle était sa volonté que son visage  
brillait mais telle était la grandeur  
du but que peu à peu  
nous fûmes entraînés par sa voix  
Nous nous rapprochâmes autour de la flamme*

*Nous sommes hommes de commerce  
hommes de travaux définis  
Nous étions cette nuit-là réunis  
par le hasard de destins disparates  
Mais nous avions ceci en commun :  
que nous fussions de ce lieu ou de passage  
nous avions notre vie tracée  
Je dirais plutôt : nous savions ce que vivre signifie  
obtenir un gain qui ne soit pas trompeur*

*Or cet homme nourrissait à la fois  
la certitude et le doute  
Sa force était grande j'ai déjà dit  
sa face plate douée de lumière  
J'ai vu la volonté des yeux et de la bouche*

*Nous lui demandâmes « que  
poursuis-tu? Quelle fortune sur cette terre?  
Que cherches-tu? L'Un / un poème / toi-même  
ou seulement une prairie où mourir? »*

*Et*



LIVRE PREMIER  
HISTOIRE DU TEMPS PRÉSENT





## Relation 1

# 1

Tin Hau déesse des mers  
d'azur et de nuages parée  
nous protégea  
Je me souviens d'octobre :  
émeraude et saphyr jusqu'aux limites du monde  
l'essaim de pierres mauves  
où du ciel

nous descendîmes

Vertes

ces îles laineuses

la Mer de Chine

dans sa splendeur retrouvée

Qu'un rêve d'homme

soudain s'épanouisse dans son existence

et il loue les dieux

il loue la destinée

l'azur oblitère la monnaie des chagrins

Iles mauves et vertes sur la mer

un mille de jonques noires

fouillait l'écume Un peuple

antique au travail

bruissait dans le port

(cependant j'ignorais encore

la douceur de mon Dieu)

... Marche sous cette houle

d'enseignes

la ville d'Orient

extrême Traverse le chenal en fête (mille bannières de soie!)

parmi les cargos piquetés d'or

– à leurs flancs s'agglutinent

sampans comme fourmis  
voraces à scarabées morts –  
remplis ton regard de l'orgueil des tours  
au pied du Pic Noir  
Ce monde est puissant  
Ce monde est fragile  
Demain l'Empire peut s'écrouler  
sur un mot d'homme et non  
de Dieu  
Ecoute la clameur des sirènes  
l'obscur halètement des barges  
sois ivre! sois ivre  
car tel est Dionysos en ce temps  
le tien  
Je te dis enivre-toi de ce temps  
marche dans ces foules désordonnées  
et bâillonne la voix subversive  
du déclin  
    Vers quels abîmes  
nous mène ce vertige? Tu le sais  
Mais reste muet

Si nous disons Jérusalem! Jérusalem!  
La rumeur nous couvre : Babylone!  
Babylone!

    Xian ville antique qui s'en souvient?  
Shanghai est présente dans la mémoire  
du monde  
Babylone partout s'est répandue  
et dans ton for intérieur  
tu dois reconnaître :  
« elle est belle et grande! »  
    ... Oh il n'y avait pas que Priape  
quoique  
ce dieu lourd de pierre élastique  
suffise  
    (fêtes secrètes dans la barbarie  
des chambres closes Les grillons  
fureteurs et la maison déserte  
et ce souffle en contrebande

la fraude des persiennes  
autour des patios que peint le soleil  
de deux heures  
Ay! Sombra de las dos de la tarde)  
mais

il y eut surtout  
son désir terrible et silencieux de femme  
son visage impassible (quelle beauté!)  
C'était ce silence et cet abandon  
son désir était là  
rampant magnifique  
tout son corps aspirait ruisselant  
ta substance  
Des léopards bondissaient  
dans la vigne et les fougères  
dans la vigne et les fougères  
fouillaient la terre moite  
et  
qui aussi agrandissait la pupille

la ville écrasée de soleil  
dans l'abrutissement de juillet  
et des siècles et des siècles de Castilles secrètes

ronflait comme un four à pain  
ignorait tout

A la fin  
(abeilles posez-vous sur le bord  
de la jarre

mais  
ne mangez pas mon miel doré  
de deux heures)

elle dit  
simplement « ce fut très bien »  
et plus tard « je me sens  
maintenant plus femme Je t'en  
remercie »

oh dieux-fauves  
posez sur moi votre dur regard  
de marbre bleu  
mais ne dévorez pas

l'éphémère oiseau  
 Arrête donc de fourrager  
 dans ces liasses jaunes  
 Le passé est mort  
 la piste parcourue  
 Les navigateurs  
 n'ont jamais revu  
 leurs hautaines demeures telle  
 Trujillo  
 la belle la noble la pauve  
 et (peut-être pour la première fois)  
 le sentiment de la beauté  
 ineffable et pur comme devant Ucello  
 survécut  
 encore plus palpitant  
 après que  
 so gallantly Mais  
 contemple-donc  
 cette merveille du monde  
 le chenal bleu entre les tours  
 que parcourent jonques et cargos  
 le chant de l'Asie libre  
 le luxe de Babylone  
 et la terre ouverte  
 à ton ambition  
 Le passé est doux est-il est le passé  
 Et si  
 Gutenberg est mort  
 et la civilisation  
 chère  
 à ton cœur  
 détruite  
 par les hordes d'images et  
 la brutalité de ce temps  
 ranime  
 la flamme contestée  
 des mots  
 nourris les blondes abeilles de ton sexe  
 et en tes yeux vivier du poème  
 les poissons ailés  
 multicolores

dans ton île l'étrange Ithaque  
qui n'est lieu en nul lieu  
voguant précaire dans le monde précaire  
et te suivant  
                  au caprice de ta  
                  destinée

« Frauduleuse ma foi  
secrète ma vie  
La ville ignore tout!  
c'est là un plaisir du siècle »

Morte la parole  
morte la raison  
morte la mesure  
nous vîmes la puissance des insectes  
la réussite des tricheurs  
          JE NE CHASSERAI PAS MES PLAISIRS  
Qu'est cette vie sans le désir?

La chouette brandie au poing de la sagesse  
la nuit odorante les lucioles de l'Empereur  
les fauves rôdent dans les salles laquées de rouge  
et la campagne alourdie par l'été jaune...  
          mais non  
                  ne résume pas  
Bloom erre toujours dans un livre  
sans fin

Qu'es-tu désir qui à moi  
me rive?  
Sur l'eau des rivières  
sur le pâle oubli du ciel  
dans les livres à venir  
à travers la face de mon Dieu qui  
te récuse  
                  je cherche  
                                  ton visage  
Sun Tzu : que votre victoire ne soit

jamais complète Laissez votre ennemi  
par les douves

Un œil grandit  
dans la poitrine  
tandis que la paix vient  
Faire  
sept pas vers le nord  
puis dans les autres directions  
Telle est la liberté  
enfin acquise  
Le chemin fut dur  
Le pays Acceptation fut lointain  
Que  
de haines  
contre l'autre  
qui furent  
contre soi!

telle est la liberté

l'âme est cette montagne noire dans le couchant  
des torches s'élèvent sur ses flancs  
on croit discerner un chant  
de louange pour la défaite  
(mais quelle défaite?)  
des faucons tournent sur les lacs de saphyr  
l'Himalaya est bleu et lointain  
je me remets en l'Incréé

De grandes hordes envahissent les plaines  
et la côte  
réfugions-nous ici  
sois calme  
la Voie mystérieuse  
vers toi s'avance

Mao Zedong

vient de mourir  
fête  
de l'automne  
lanternes  
poissons-lampes  
tout un peuple  
sorti cette nuit  
sur les collines  
célébrer  
la lune  
le monde  
a tremblé  
il faut  
oublier

L'ivresse!  
Ce que j'ai aimé  
je le garde  
En vain  
le temps  
assourdit  
la vision  
et Goya était muré  
et Albe la nue  
vint le voir  
(ay! ce vase  
et ces fleurs blanches)  
et la frêle Chinchon  
aussi nous est restée  
plus vivante que son village  
où s'amuse les novillos  
et Mary Carmen la sage  
blanche Castille  
où tremble l'oasis sombre touffue  
Madrid l'altière  
noblesse de la beauté  
secret de la lumière  
et le pur bonheur de l'instant

Danaé  
extasiée



pardonnée  
Et voici ce que je voulais dire

je ne peux oublier  
le bonheur

Ce furent les lampes et les îles  
de l'automne  
l'anonymat  
de l'Histoire et des villes  
la merveille  
des cités  
la volupté  
d'un lys

2

Portés par un vaisseau de brume  
nous entrons dans la mer intérieure  
Quels fantômes!  
(nous frôle l'aile lumineuse  
d'un aigle)

quelque terre auréolée et virginale  
– mais la faute était là! –  
«que faites-vous en cet endroit d'ombre?  
allez

jouer

dehors » dit père

surgissant dans brusque porte de  
lumière

C'était  
je crois  
au paroxysme de midi  
la terre du Tonkin était lourde  
femme enceinte  
le ciel enflait l'outre de soleil  
les salines tremblaient  
(des fauves  
courageaient  
jusqu'à  
la mer)

Hop! Hop!

Libellule géante  
m'a mordu la main

L'enfant

ne pleure pas  
    (il a glissé sur la mousse  
    poisseuse des tropiques  
    sa respiration coupée  
    il pense à sa  
    solitude  
Seigneur tu étais déjà là  
son être était déjà plein de Toi)  
    Cours! chien  
            mon chien  
nous sommes seuls  
nous voguons et la mer  
    est un désert  
    qui gronde  
comme en son rêve  
    un lion  
Ce qu'un homme pour toujours  
porte en lui comme une secrète tare  
ce qu'un homme emporte dans son exil  
avec ses livres les souliers de sa guerre perdue  
et le fatras de ses peines inachevées  
    cette solitude  
            Bourdonne épais soleil  
du Tropicque du Cancer  
            flagelle cette terre injuste  
où tout meurt  
            gorge de miel fade  
cette province perdue  
qu'aucune carte ne rappelle plus

    Oh beau pélican  
    mon père  
            t'a tué  
    et toi chien bien-aimé  
    un serpent t'a tué  
père aussi est mort  
dont nous gardons le rire joyeux  
les yeux verts

L'arbre a ses racines  
ses branches commencent à se dresser

vers le ciel  
l'Histoire est un typhon  
qui ne respecte ni les arbres ni  
les tombes  
je  
oh c'est dur  
c'est trop dur  
Servantes! essuyez les larmes du prince  
Un jour l'errant confiera sa peine  
Ni à sa femme ni à ses enfants  
ni à sa mère ni à son ami  
mais à une inconnue  
entre étoiles et terre  
entre deux métropoles dans une nuit d'avion sur le golfe de Thaïlande

Qui est Mr Boeing?  
Ses navires bercent les astres  
Le monde  
est une précise abstraction

Né d'un souffle de hasard  
il se penche anonyme sur les montagnes  
les lacs et les fleuves  
écoute le bourdonnement de l'infini  
et confie son nom  
à la mer de l'Inde : NAMO AZIDA PHAT!  
regardant l'aurore La mer découvre  
son épaule de corail  
ô Tathägata

... « Villes et provinces  
je ne vous nommerai guère  
plaines et rivières  
de nul atlas vous êtes  
L'on vous reconnaîtra!  
On saura où se trouvent  
ce désert et ces pistes  
ces neiges ces herbes ces rizières  
monde plus vrai  
Vous hanterez

ceux qui suivent les signes  
et font crédit aux conteurs  
dont la mémoire  
est un songe »

Puis Thierry d'Argenlieu  
en qui de Gaulle crut  
avec l'aveuglement de sa  
classe et de son  
catholicisme  
tua consciencieusement  
l'Indochine

Car un pays peut être tué par un seul homme  
(les suites sont incalculables)  
et ceci devient l'Histoire  
Les petits colons lisaient Climats  
au Coq d'or dans la rue Paul Bert  
le long du Petit Lac  
marché aux fleurs

toujours frais et pimpant

Maintenant tout ceci est dérisoire  
et gris sous le gris manteau  
communiste

Il dit

cette seconde qui n'est que la mort  
et cette seconde encore qui n'est  
encore que la mort

La rizière est immobile  
le village une peinture  
soir invariable sonne lent tambour  
les buffles noirs rentrent  
bambous austères l'oiseau se tait  
chez l'enfant la saveur de l'éternité  
cette campagne triste

marqueterie du songe  
et soudain ceci n'est plus  
et trente-huit ans qui peut-être ont  
moins compté  
qu'une minute

mourrons-nous vraiment  
ou atteindrons-nous Dieu  
ou passerons-nous à une autre condition  
plus sereine

A qui parler  
si ce n'est à  
soi-même malgré  
le plaisir  
qui ouvre la porte  
aux étrangères

sans ce halètement  
  et ce désir  
qui sèche la langue?

Il croit  
  que nous ne verrons jamais  
  Dieu  
  que pour toujours nous voy  
  agerons  
  passant dans la paume des  
  dieux intermédiaires qui  
  connaissent      les dix mille  
                  échelles  
                  du temps

Il croit  
  (et il tremble)  
  qu'il y a au moins un temps  
  qui s'annule  
  et un autre qui se renverse  
  et un troisième où une minute  
  équivalent à trois mille ans  
  et un quatrième qui fournit  
  la cinquième dimension  
  et un cinquième qui est une couleur  
  tandis que la Forme  
  sera toujours un monde hors de notre portée  
  quand la Non-Forme  
  est déjà un définitif secret  
  bien au-delà de la Forme  
  que nous resterons toujours dans les fonds  
  bourbeux du Monde des Désirs

Il croit  
  qu'il n'est pas lui-même  
  tout en étant lui-même

...Déjà c'était l'automne impérial  
  nuits de cobalt noir lavées d'oubli  
  la lune roulait dans les blancs nuages  
  entre des falaises et des faces farouches  
  L'air était doux qui venait de la mer

chantant dans les filaos  
et c'était une mélodie qui faisait penser  
aux jonques noires des contrebandiers  
de sel et d'alcool en Mer de Chine  
Et le village était réuni dans la cour  
le maître et sa famille assis sur la terrasse  
le dieu paisible de la mi-automne veillait  
on avait lancé un défi au village voisin  
une fille réputée en était venue de noir vêtue  
paysanne des salines qui savait tirer l'archet  
du violon à deux cordes et le champion du maître  
lui était opposé et chacun chanterait ses poèmes  
nés ainsi

d'un souffle et d'un hasard  
Et nous étions ce soir-là dans un monde réconcilié  
le dieu de la mi-automne veillait  
écoutait la femme et l'homme  
écoutait le violon grêle  
écoutait le cœur d'un peuple

et ce fut un moment  
d'éternité lorsque l'enfant regardait  
les chevaux et les masques se défaire sous la lune  
et ces ombres confuses dans la cour bleue  
les hommes et les femmes  
oh les hommes et les femmes  
ces ombres accroupies heureuses  
dans la cour bleue en bas de la terrasse

Ce qu'il en advint nul ne le sait  
ou on ne le sait que trop  
Ceci s'appelle l'Histoire

3

En Carthage boire  
dans le chaudron de joies impures  
Avant que l'herbe elle-même  
ne puisse repousser  
sur le sel  
Le Ciel et la Terre  
un moment se touchent  
la lune se fond dans  
                                  le rêve  
                                  au bord de l'eau  
Nous irons un jour à la Pagode des Parfums  
puis à la Pagode des Carpes Sacrées  
Mars est le mois le plus propice  
et aussi à Rajghir et Nalanda  
nous reviendrons à Sarnath et Bodh Gaya  
Vingt-et-un janvier mil  
neuf cent soixante-seize : qu'Il  
soit loué  
                  et moi l'ignorant je marchais comme un prince  
                  la vendeuse d'encens portait la  
                  vieillesse de l'univers  
elle me baisa les mains et les pieds  
                  Seigneur je ne peux résister  
ni à la pitié  
                  ni à Votre force  
Si un homme gagne au jeu  
il dit « c'est le hasard »  
si un homme croise une femme  
il dit « c'est le destin »  
s'il rencontre aux côtés de sa mère  
son Seigneur soudain  
dans son étrange discrétion



dans son irrésistible fermeté...

... De l'ocre Delhi  
nous venions regarder se lever le soleil  
Fleuve Sacré!  
Varanasi

Parc aux gazelles

qu'Il soit  
loué

« Buscando mi amore,  
iré por esos montes y riberas »

Dans l'immensité du monde  
je franchirai les nombres

Mes enfants sont belles  
Ariane ma fille sourit  
l'éphémère matin brille  
au fond d'une rose  
l'amour qu'il faut qu'un jour je quitte  
(n'avoir aucun lieu de trépas)

Faiblesse du sixième souverain  
telle est ma plainte  
Elâpattra  
riant et pleurant  
pleurant en silence sans pouvoir me dominer  
car si maintenant je connais  
le sens des stances

(que le Bouddha soit  
loué

et la joie  
inconnue jusqu'à présent  
est sans limite)  
aussi grande est la détresse  
que l'énigmatique océan  
où jamais ne se lève la nuit

Le monde

n'est lui-même qu'un événement  
sans importance Dès lors  
qu'est ta vie que tu chéris

En vérité tu n'as pas de nom  
et tu le sais  
Les cinq couleurs échappent à l'œil de l'homme  
Aussi le Saint s'occupe-t-il de l'âme et non de l'œil  
Comme la masse de l'univers  
glisser vers l'indicible  
comme les sphères  
se ruer dans le non-temps  
Être et non-être dans l'ici  
chose grande

Ah! connaître le monde  
voir le ciel du ventre des monstres  
Arriver ou voyager  
quelle différence?  
« Sache nommer » dit Kung

et ce qui n'a pas de nom  
établit en mon cœur son espace  
Nuit

chrysanthèmes blancs  
la lampe est blanche et  
le double concerto en sol mineur  
elle effeuille une rose rouge  
pose les pétales dans une coupe  
et danse  
blonde  
entre le lion et le Bouddha  
et trotte  
et danse  
ma joie  
blonde  
tes yeux bleus  
t'arrête et m'appelle (me caresse)  
ton père  
moi  
qui à l'amour  
ne peut m'arracher  
enfant

Non point vaine  
cette terre  
peut-être insignifiante  
mais non point vaine  
pétales pourpres  
mourant dans une coupe bleue  
et Noël approche  
mon astre blond  
tes yeux  
pure lavande où s'invite le ciel

cours!  
dans l'étroit espace de la chambre  
ce poème mince  
dans le Port Suave  
qui dort  
et le monde tout en rumeurs  
au-delà des frontières obscures  
M'apporte un pétale las  
et la musique qui du Salut  
ne m'a pas encore rapproché comme je le voudrais  
car restent ouverts  
mes yeux  
qui jamais ne meurent  
et m'empêchent de voir

Tout un jour s'arrête  
(elle est partie)  
et des vents se lèvent  
sur l'ardente prairie  
Là-bas sur la crête  
passent des caravanes  
Nous sommes là mâchant l'herbe amère  
de la solitude  
et pourtant vastes de tendresse  
En vain midi  
ses herbes d'or ses buffles noirs  
Mais vous qu'inoubliables j'aimai  
peut-être aussi m'y  
amenez-vous doucement  
pas à pas

à chaque rencontre  
dans le crépitement du monde  
vous êtes aussi mon innocence en Carthage  
je n'ai violé nulles règles  
étant celui qui acquiesce  
brûlant brûlant brûlant  
et chantant ma naissance et ma re  
naissance  
je dis :  
« tout l'amour dont je fus capable  
ce fut de cette source! »  
Et je n'ai plus balancé  
après que j'eus soufflé sur la flamme  
(elle est en moi  
désormais signe de mon destin)  
toujours l'aube verra  
cet apaisement allègre  
(Quelque chose me dit  
que j'approche de l'Indicible Cité)  
quelque chose dans la bouche close  
du Ciel  
me parle d'un dessein  
et me voici  
vêtu d'étoffes fraîchement lavées  
Elles flottent dans le vent du voyage  
Je saisis l'odeur de la mer

hanté d'une joie immortelle

Eparpillement du monde! Un  
 cri de pygargue la houle des villes  
 les sonneries du matin l'angoisse des  
 télégrammes deux ans passés ou une  
 minute qu'on se souviene de  
 cette musique brisée qu'on  
 se souviene!  
 du songe incohérent qu'est  
 devenue cette nuit pacifique  
 dans l'avion de Bangkok c'était  
 et le désir disparu  
 la croissance sera de 4 et demi  
 pour cent  
 l'échange des prisonniers sur les aéroports  
 qu'annonce janvier pour soixante-dix-sept  
 gelée molle Londres s'affaisse  
 chère Europe la victoire  
 de l'Occi  
 dent au moment même de sa défaite  
 ne joue pas Rhône-Poulenc ni même Jardine Matheson  
 mais les obligations allemandes le  
 Président a parlé  
 du vent rien que du vent ce soir  
 on dîne au Jade Garden  
 au réveil le voisin du dessus jouait  
 une sorte de marche des spectres  
 ah encore une année de passée  
 heureusement nous n'avons pas vieilli  
 vraiment  
 on dit que chaque jour notre cerveau perd  
 ... cellules grises Bruckner a un air  
 de parenté avec Mahler en moins concis

quelque chose de rustique et de bavard

si tu ne rêves  
quelle réalité  
vis-tu  
alors?

5

Puis s'est instauré un long silence  
Ce fut à cause d'un tournoiement  
d'une mer à l'autre d'un pays à l'autre  
la vitesse de notre monde  
janvier la Birmanie pagodes d'or  
dans la poussière  
février l'austère hiver d'Europe  
(Madrid toute grise brillait ce dimanche matin  
cheval pacifique)  
mars le message perdu de Borobodour  
avril Pékin parmi ses mausolées  
mai à nouveau Paris la grise  
qui remâchait son crachin

Si vous erriez comme le Pequod  
dans les vastes espaces de sa propre solitude  
mais sans même son but illusoire  
qui se dérobe (le monstre blanc des océans)  
prenant la route parce qu'il faut la prendre  
mais ne sachant quel est votre propos  
« if you came this way in may time »  
vous trouveriez la terre vaine  
le mer changeante  
le printemps plus désolé qu'un dimanche sans Dieu  
ah j'oubliais le Kenya ses vertes collines  
le néant las qui s'étend au pied  
du Kilimandjaro  
tout ce temps perdu  
entre les aéroports  
« if you came by day not knowing what you came for... »  
Et vous sentiez que la terre tournait mollement  
sans propos  
Oui ces routes-là pouvaient être n'importe lesquelles

ce mouvement-là pouvait être n'importe lequel  
vous ne craigniez plus les fantômes  
ni vos propres fantasmes  
y prenant plaisir  
même  
tirant dérision de la soirée passée avec  
une Noire (« pas encore, je ne vous connais pas »)  
et rien n'a plus d'importance  
et toutes les mers superbes où l'étroit navire  
de votre existence avait roulé  
et tous les vocables somptueux qui avaient compté  
comme la pure liqueur du monde  
cessèrent soudain leur pouvoir  
LA MÉMOIRE EST ILLUSION  
AUCUNE RÉALITÉ D'ICI N'EST VALIDE

... Mais dans le lit de la médiocrité  
se tourne et se retourne le dormeur mal réveillé  
Il se sent enveloppé de ce malheur  
sa conscience est éparpillée  
comme la cendre du deuil  
et son corps lui-même

Que les dieux soient témoins!  
ce sac de lymphe de poils de suint  
ce sac de sang visqueux  
d'os secrets  
de chair flasque  
n'a plus de poids  
Le corps n'occupe plus son propre lieu  
Si la chair ne remplit plus la peau  
QU'EST DONC CETTE EXISTENCE?

... Et les morts ne répondent pas  
Ni les statues de pierre  
ni les rizières allègres  
ni le ciel infaillible  
Les dieux en furent témoins  
la terre était déserte  
les aéroports étaient déserts



les mots étaient déserts  
et ces voyages ne menèrent nulle part  
Ceux qui disent  
« je suis d'ici  
                                ou de tel pays »  
levant la serpe ou le poing  
ou qui pleurent d'attendrissement  
pour telle contrée ou pour le monde lui-même  
ceux-là ont vendu à eux-mêmes  
leur propre illusion

                                De quel pays sommes-nous ?  
Et si nous n'en sommes d'aucun  
qu'est-il ce monde sinon l'exil  
Et ces voyages dans les splendeurs lasses du soir  
où mènent-ils ?

                                Or la prière fait celui qui prie  
Un instant l'esprit s'arrête  
comme un homme devant une fleur  
Seule la fleur compte  
elle occupe (oh bien sûr un instant  
  ce ne fut qu'un instant)

l'inconstant  
                                esprit  
le remplissant comme le fleuve remplit son lit  
le jour remplit la terre  
l'infini remplit le fini  
« Ecoute-moi ô Bouddha »  
cette prière lentement répétée  
l'invocation de la sainteté  
son inlassable appel  
doux très doux repos dans la bonté  
O Bouddha ouvre mon esprit  
donne-lui une parcelle de la connaissance  
Alors parmi le malheur de la médiocrité  
s'élève cette voix humaine  
« Si la connaissance ne s'est pas encore installée  
si le grain n'a pas encore germé  
au moins le terreau est-il remué  
il attend la pluie »

Doucement le ciel descend  
avec ses étoiles et son silence  
fertile

6

La prosodie s'est appauvrie  
la conscience s'est détournée de la fiction du monde

Puisque la parole n'est que l'écho difforme  
de la parole  
et que les yeux ne discernent pas  
le vide qui est le cœur de toute chose  
Couteau céleste tranche  
tranche cette détestable fiction  
Le tigre royal  
rayé  
lourd et souple  
rôle dans la mémoire du vieillard aveugle  
« J'y penserai! j'y penserai! » s'écrie  
celui-qui-aurait-pu-savoir :  
Mais si douce est la rumeur du rêve  
reposant ressac  
sur les algues obscures

7

Est-ce que  
je parle?  
Est-ce que  
je rêve?  
Et si le  
monde est  
beau

Ne te confie pas à cette musique des anges  
 qu'un homme a composée  
 Hier au nom de l'imagination  
 on tuait le bonheur de la nuit  
 Mahler puissant monarque les plages  
 s'illuminent à la fête de la lune  
 Nous voici revenus! Nous voici revenus!  
 Un an encore  
 et ce souffle qui encore s'est apaisé  
 Tant de temps! Et l'homme faillible  
 a peiné  
 tu as pêché  
 la colère t'a surpris et la vengeance  
 comme l'éclair du typhon Dyana sur Hong Kong  
 So slow is the rose to open  
 A match flares in the eyes'hearth,  
   then darkness  
 oui patiemment bâti le mur de rosiers  
 s'écroule en un instant  
 tu as pêché  
                         ne peux-tu te garder  
 de l'infection de la rancune?  
 Laisse-la aller son chemin  
 quand le tien qui fut clair  
 soudain s'obscurcit  
 Seigneur Seigneur le lorient  
 a quitté ce jour la maison de l'oubli  
 Que doit t'importer l'usurpation?  
 Faut-il dire maintenant  
 insouciant poète soucieux d'alacrité  
 dans la plaine du Missouri criait le vent  
 vêtu de poussière

et  
je me souviens encore d'Afton (Wyoming?)  
les cow-boys du XX<sup>e</sup> siècle  
mastiquaient leurs steaks  
Au bayou Lafayette dis-je on parle  
le bourguignon

le dégoût  
ma montagne détruite en un instant  
de rancune  
maintenant il est trop tard  
les rivières sont taries  
La rancune et la colère sont les forces du mal

... Les hommes sont montés de la mer  
portant leurs petites lanternes  
vers le sommet du Peak  
Ils méditent la lune

et se réconcilient  
avec les étoiles

Ching Ming Day

C'est ainsi que les abeilles inlassablement  
refont le miel  
vain  
« Je n'invoquerai nul dieu! »  
et les vignes repoussent dans mes mains  
j'ai revu les branches compatissantes  
la nuit se penche sur ses lumières  
la ville se soumet pensive  
Non tout n'est pas perdu Reconstructois!  
Si nous sommes si creux  
et si nous portons le lierre agrippé à notre cœur  
le feu lancinant dans nos os dérisoires  
ne renonce pas efforce-toi sans relâche  
évite peut-être de parler  
dans ce mauvais lieu de rencontres  
où les vitres sont cassées  
marionnettes flottantes bourrées de vide  
ne renonce pas ne pleure pas sur le mur détruit

Arrache de ton cœur cette vanité  
de la colère et cette haine  
et contemple dans la joie  
le plus saint Celui qui a parlé  
et Celui qui se tait  
Celui qui est et n'est pas  
qui est dans le monde et daigne être en toi  
Oh tire

tire ce vide saint vers toi  
misérable

par trente nuits de prières  
répare le mur détruit  
Aveugle dans la grande campagne de l'univers  
pleure encore de joie  
car tout n'est pas perdu  
Sourd dans la vaste campagne du créé  
où tu erres chien affamé  
chante louange à Celui qui a pitié  
Il est un temps pour le péché et la haine  
il est un temps pour mourir d'avoir mal vécu  
il est un temps pour que la rancune  
comme un dragon  
mange soudain tes entrailles et  
brouille ton sang

il est un temps pour gravir à nouveau la montagne sacrée  
d'où tu es tombé  
il est un temps pour  
les soirs sous la lampe  
la blessure infligée à toi-même  
Or le monde surgit de notre esprit  
et s'y engloutit  
Maîtrise ton esprit infidèle  
ou tue-le  
mate ce fantasque  
ou tue-le  
mais il est temps à présent  
que le maraudeur bondissant soit capturé

(oh je te connais constructeur malfaisant  
mais je ne peux encore te maîtriser!)

9

Si pâle  
un instant  
le passé  
a vécu  
plus fort



## 10

Reviens en mai  
dans la douceur de la musique  
mon amour sans visage  
ce printemps qui est sons  
et l'espace couleurs!  
... la flûte du berger  
je t'ai vu sans voir  
tu n'as pas de nom  
tu es toi étant moi-même  
musique et monde  
couleur

pourtant je sais!

Si je viens errant  
dans les prairies  
en toi déjà me trouve  
bien que loin du rendez-vous  
l'Europe bien-aimée  
et la Chine austère  
et les mers du Sud  
(leurs îles crépelées)  
les filles au Port des Parfums  
si je viens  
sachant l'universalité de la douleur  
je marche déjà en toi  
laissant à chaque instant  
une parcelle de moi-même  
qui n'est moi  
Nymphes de Jean  
ne me dites pas son nom  
sombre et grande est la forêt

des étoiles  
mais nul doute je ne vis  
si vingt faiblesses je nourris  
Voici ce qui n'est pas l'espace :  
la musique  
voici ce qui n'est pas le temps :  
la couleur  
Le bonheur est lui-même malheur  
puisqu'il doit finir tu  
es là patient  
Un jour entrerai  
sous l'obscur manteau de la destinée profonde  
en ce qui n'a ni nom ni visage  
je serai dans l'extrême solitude  
ayant abandonné l'illusion  
de mon nom et de mon corps

errant sans cesse cherchant  
anonyme qui aura quitté  
la demeure de soi-même  
elle sera sans temps sans espace  
Reviens en mai  
par ce mot secret  
qui est nous

## 11

Roi silence mon amour  
répands l'encens et le nard  
L'obscur tentation provient de l'image  
Tu cultives l'attention et combats  
l'indicible douceur du désir...  
                  arrête-toi!  
Plonge-toi dans l'obscur et violente douceur  
                  du désir  
Elle est à toi  
elle ouvre la sublime porte  
Au sommet des tours s'élance  
un astre muet et rutilant  
Plonge-toi  
touche le fond  
                  dans le tourbillon d'étoiles  
                  qui jaillit de la vase  
                  pétrie par tes doigts  
Je veux que tu touches  
                  le fond  
                  qui fait crier  
maintenant l'image  
est épuisée!

Alors roi silence  
parmi les eucalyptus désolés  
la chair est soudain déserte  
qui fut fiévreux parcours  
Lentement redécouvre l'espace  
au temps ligoté  
Tu mesures le non-mesurable  
ton corps est l'abîme

dont nulle sonde  
n'épuise la nuit

Elle ouvre son corps profond  
 donne ce trésor  
 de vignes violettes  
 oh écoute  
 la lumière pleine d'oiseaux et  
 la chambre moite  
     son murmure  
     le râle des gorges et des forêts  
 ces murs qui contiennent des cris

la

force de ton dos  
 ouvre les eaux de la mer  
 les vagues se brisent  
     une perle s'émiette entre les  
     mâchoires  
 mais la rose tendre  
     survit  
     sous tes dents prudentes é  
 coute  
     cette vigueur de la pierre  
     et des racines noueuses entre  
 les falaises de craie  
 qui  
     vers le ciel s'élèvent  
     doux jets  
 de chair oh

Ainsi as-tu traversé  
 les Mers du Sud

Sur le vaisseau désert  
humer le vent libre porteur de sel  
: « dans le jardin de Kung  
les fleurs de prunier tombent  
neige du matin doux flocons  
J'ai goûté Chu Fu  
pleurant la Chine serve »  
Passant anonyme  
les douanes n'ont guère retenu ton nom :  
encore moins remarqué  
l'Homme au Buffle Bleu  
Lu dans le livre futur  
« A la veille du siècle  
balayer le chemin  
de Celui-qui-Vient »

Il dit :

« Te retrouver avec ce chant las  
 qui pénètre comme la pluie là-bas  
 lentement feuilles vertes océan  
 marcher sous ce poids d'homme  
 en ta présence  
 Et tu es silence pierre argile  
 Ne marcher ni dans le noir ni dans le jour  
 et tu es là constant Roi taciturne

Femme qui me hait  
 connaît-elle ce goût de l'espace?  
 J'ai fini par les rencontrer l'un après l'autre  
 les seigneurs de la foi peut être les avais-je créés  
 ô Maître mais le fait est là désormais  
 « Je ne crains plus rien » (à côté elle dort  
 qui est pleine de soupçon et d'hostilité)  
 J'ai accueilli la richesse comme un visiteur  
 surpris par le soir et heureux  
 et j'ai vu le malheur

Nomme! mais la bouche est lente  
 (plutôt que lasse) et je ne sais que recevoir  
 la pluie avec lenteur celle du ciel  
 qui pénètre et lave  
 L'univers est sans borne pourquoi  
 rechercherai-je la délivrance?  
 Pas égal sous les pins graciles  
 Jamais ne me parles Tu es comme tes statues

et toujours tu es présent comme un cœur  
invisible dont je sens le poids  
« Je vous accueille visiteur qui que vous soyez  
Mangez à ma table Je n'ai pas la grâce  
d'Eläpattra je ne rirai ni ne pleurerai »  
Moi-même je me tais ne donnant pas suite  
au jeune dessein de raconter ce voyage  
qui est un songe sans importance

L'obscur sentiment qu'en cette existence  
je refais connaissance de toutes les terres où je vécus  
sonnant aux mêmes portes, couchant dans les mêmes lits  
L'une après l'autre je vous dis le revoir et l'adieu  
Peut-être (l'espérance) terminant la boucle  
hors sainteté dans le secret des initiés  
qui ne refusent ni la richesse ni la pauvreté  
ni le péché ni le geste qui fait la bonté

Las de la vie je ne le dirai  
espérant la délivrance non plus  
Et je laisse croire aux gens qui me parlent  
que je recherche le progrès dans l'existence  
honneurs et sénatoreries  
« Soyez une île pour vous-même et les autres »  
ainsi est la parole léguée des siècles  
Que louée soit l'intelligence qui soudain  
me fut donnée : le songe où nous sommes  
et le songe du songe dans la prison  
des Six Souverains  
(Peut-être si jamais le dégoût m'habita  
ce fut celui de l'esprit sa mesquine grandeur)

L'homme ne se délivre pas  
la délivrance va vers lui elle est son destin  
Elle se promet à celui qui accueille la pluie  
comme la terre muette des collines  
Tu ne parles toujours pas (oh ce silence)

Le monde est en feu



mais les pins tranquilles sont là  
le monde est en feu  
mais doucement tombe la pluie lente  
tu ne parles pas  
Je compris que j'avais créé le monde  
Je ne veux plus rien  
J'ai ouvert mon portail à tout passant  
je m'assois lorsqu'il s'agit de m'asseoir  
je n'écris pas la plume guide ma main  
j'ai reçu la grâce du savoir  
je ne veux rien  
(Elle dort à mes côtés ayant oublié que je lui dois  
l'insondable fracture de l'être)  
la nuit bouge comme la mer  
Demain à nouveau je visiterai des temples  
Je me suis assis  
J'ai plié mes jambes l'une sur l'autre  
J'ai joint mes mains  
Une fleur! »

Il vécut ce rêve où il était autre  
 pourtant sur terre  
 et ivre  
 l'air était cet espace et le cœur  
 se dilatait  
 la mémoire est le lien

et ce don si vaste que lui offre la terre  
 cette terre qui est illusion  
 le chant soudain saisit l'homme  
 dès qu'il passa la frontière  
 est-ce possible se demande-t-il  
 de venir de mon pays qui m'est étranger  
 et d'entrer dans un pays étranger  
 qui est mien  
 et le corps tombe vieille défroque  
 l'âme (l'âme?) pluvieuse devient l'espace nu et bleu  
 si pur nulle attente  
 ce dépouillement et cette dilatation  
 le renouveau des vergers  
 la sensualité de la brusque nudité  
 et l'émerveillement que sur cette terre  
 cela soit possible  
 il suffit qu'un poste de douane soit passé  
 (seulement une carte  
 d'identité à présenter  
 son nom était anonyme)  
 le continent nouveau  
 du sang  
     Espagne  
 en ses Castilles

l'été bourdonnait

... ainsi devine-t-on une histoire obscure  
une sorte de pressentiment au bout d'un corridor  
ce n'est pas le temps et c'est le temps  
au-delà du temps  
un souffle a effleuré les lèvres  
quelque ombre de soi-même  
à la limite du parc ombreux  
(étais-je cet être oh qu'étais-je en ce siècle-là?)  
j'ai frôlé la connaissance de ce que je fus  
et la connaissance de la rose et de son origine  
et seulement frôlé Ne saurai-je donc  
jamais?

... L'infirmité  
l'exaspérante infirmité de l'être  
cette vue qui n'est que cécité  
et ce destin qui n'est qu'ignorance  
Il aperçut un errant efflanqué  
dans la plaine torride d'Albacete  
puis le vert brillant des chênes de Salamanque  
la vague suggestion d'une cour oubliée  
quelque guerre inimaginable  
et la soie de cette peau blanche  
dans l'ombre interdite derrière les volets clos  
– le patio frais cerné de grilles fleuries –  
Pourquoi revivre? Embrasser le vide  
saisir la paille et tenir le sable  
Ce n'était pas le vain désir d'épier  
d'autres existences inaccessibles à jamais disparues  
ni celui de survivre plus sûrement  
ou de récrire l'écriture  
qui fut un jour anonyme  
laissée sur la poussière des places carrées  
Il voulait il voulait reconnaître pour connaître  
non point étreindre ce corps qui lui échapperait  
toujours mais connaître comprenez-vous  
Et c'est la succession des astres lents  
le charroi des boues jaunes  
l'infirmité de l'être

Le long des Mers du Sud  
 les filas font ce sifflement  
 de vagues et de pluies  
 Nulle part ailleurs cette plainte  
 de la mémoire obscure  
 l'Asie sur ces rives  
 remue la nuit  
 que fut l'enfance du monde

Sous la lune blanche d'automne  
 les nuages formaient des têtes de lions  
 des armées désespérées quelque héros  
 silencieusement en déroute  
 il clamait immense et torturait  
 sa solitude dans l'espace noir du ciel  
 L'enfant sur la terrasse le regardait  
 parmi les chevaux brisés  
 bercé par le râle des eaux

La Mer de Chine est plus profonde que la nuit  
 Mystère du nom! Mystère du corps!  
 Et la conscience est si chétive  
 En vain l'homme comme l'enfant  
 Depuis lors d'autres guerres ont eu lieu  
 la fureur du monde est passée  
 avec ses cavaliers son bruit de fusils  
 la haine a fait son bivouac dans ce jardin  
 la pureté ne pouvait plus être sauvée  
 Décembre succède au doux automne du Sud  
 L'enfant est devenu homme

et devant son destin qui bifurque  
à nouveau il entend ce lent sifflement  
d'arbres qui lui ouvre l'océan et la nuit

CHEUR

« Puis la fin d'un monde  
donne lieu à un autre  
monde  
et puis la fin d'un temps  
donne lieu à une autre ère  
    Un homme est comme la  
    pierre qu'use la mer  
    Après tant de marches  
  qui  
fut-il?  
                  Après tant de mers  
  qui  
est-il?

Et puis las de me battre  
je me suis couché sur la terre brûlante  
La montagne était jaune  
Les gradins montaient jusqu'au ciel »

Tirez fort doux haleurs  
 Me laisserez au port où nul ne m'attend  
 Un roi sans ombre fait sonner  
 la trompette aux remparts  
 (le ciel décembre est si pur au-dessus  
 de la Cité Interdite)

Nul présent à Lui offrir  
 Où est le message?  
 J'étais trop fatigué hier soir pour prier  
 qu'ai-je fait de la Parole  
 les livres se sont pourris dans l'inclémence du  
 temps

souvenez-vous de cette mauvaise passe nous  
 sommes montés sur le pont levant les yeux  
 le ciel criait  
 Puis la tempête a cessé  
 et nous avons oublié de dire merci  
 Peut-être notre cœur gonflé d'allégresse  
 l'avait-il dit pour nous sans les  
 pauvres mots malhabiles que les hommes pauvres  
 articulent pauvres enfants perdus  
 Seigneur comment vous dire mon désespoir  
 et ma foi  
 Comment vous dire ô Maître  
 je pleure et je ris tel Eläpattra  
 mon cœur est vide et plein  
 M'accorderez-vous crédit oh mon Maître  
 et me tirerez-vous vers vous  
 me sortirez-vous de ma misère  
 je revois soudain ce ciel du désert  
 ruisselant d'étoiles qui chuintaient  
 dans leur chute

les chacals se lamentaient au fond des oueds  
je portais la solitude comme un manteau  
j'étais prince  
Je gouvernais en exil sur l'oasis hostile  
je traversais l'Histoire en rêvant  
Amour en quelle île en quels sables  
m'as-tu quitté?  
Ma lettre est sans adresse  
amour amour en quels sables sur quelle rive  
t'es-tu perdu?  
J'ai rencontré la beauté l'art et sa désespérance  
la Chine est un lent sépulcre de terre jaune  
/ j'attendrai / le jour et la nuit /  
j'attendrai / toujours  
ton retour /  
Minceur de la voix ô Maître  
car si tout me parle de vous / ce ciel si dur  
à Pékin l'habit d'or de l'empereur taciturne /  
la fatigue de mes membres /  
vous manquez vous manquez

Or voilà le port  
où l'on quitte à jamais le navire ses matelots  
Un inconnu s'approchera de moi  
me dira : « venez! »

Cathay  
je te quitte pour toujours  
le corps le cœur chargés de pleurs

incessante fut l'attente  
longue lutte long voyage  
tant de pays déjà  
tant de tangos (nous avons cru les aimer)  
J'ai rêvé des rêves au sommet des tours de Manhattan  
à peine hier nous traversions le désert du Mohave  
it is funny isn't it we have chopsuey here  
vous comprenez le patron est chinois (moi  
je n'aime pas ça dit la fille avec une pointe de dégoût)  
et l'Amérique elle-même disparaîtra

Ce fleuve est trop puissant où se perdent les mers elles-mêmes  
ô Maître  
il n'y a pas de moment pour chaque chose  
il n'y a ni fin ni commencement  
A la junction  
les feux rouges des camions nickelés  
filent vers Las Vegas  
(braises feux fumées)  
je ne dirais pas quelle est ma destinée  
les coqs de fer tournent et gémissent dans le vent  
ma mère blanchit comme un arbre  
elle prie pour son fils elle prie pour le monde  
le cimetière de Villeneuve-sur-Lot  
a déjà accueilli trois générations  
on construira un troisième pont dans le bruit et la fureur  
je crois que mes filles feront leur chemin  
m'oubliant m'ignorant  
When I was young  
Léon Duquin vérificateur des douanes † 1953  
la vie était dure et simple  
les temps ont changé  
  le monde est devenu trop complexe  
mais je n'aurai plus peur  
– et pourtant cette rumeur et ce pullulement –  
je n'aurai plus peur...  
Gratitude à toi  
ô Grand Siècle Pathétique  
nous te devons bonheur d'être

                  l'Homme Intégral  
Ce monde superbe  
                                  l'entier et le multiple  
Mais le cœur  
                          est rempli  
                                  de mortelle tristesse

Tirez dur forts haleurs / nous avons voyagé /



Nous avons un hiver si froid  
 si sec  
 sur cette terre éloignée de la mer  
 Le Fleuve Jaune et le Fleuve Bleu  
 saules d'or et montagnes d'ombre  
 se trouvent loin au Sud  
 Je crois que nous avons bien changé (nos rides nos fils blancs  
 ma femme)

Sommes-nous abandonnés des dieux?  
 Nous n'osons nous regarder dans les miroirs  
 pendus au-dessus des portes  
 Vaguement nous pensons à nos mères

laissées au pays qui se neige et se courbent  
 le vent mongol  
 de glace et de sable  
 cingle et vrille

le désert jaune  
 Des hommes sont entrés pendant le concert  
 en se râclant la gorge  
 font claquer les fauteuils  
 portent bottes et bonnets de fourrure  
 Ciel! Cette terre est déshéritée  
 et l'Europe sur la scène tendue de velours  
 égrenant la sonate de Ludwig  
 va mourir (ces hommes portent  
 bottes et bonnets de fourrure)  
 Nocturnes...  
 Arrête le temps

arrête le temps ô mon  
ami mort

Nous n'oublierons pas l'archipel où grandit le futur  
Ses femmes sont la grâce bien que nous  
ne les comprenions pas  
La mer autour du Mont Sacré déployait  
son troupeau de chamelles chargées de lueurs  
Nous n'avons jamais bien compris ses hommes  
durs au travail  
Ce sont des princes discrets dans leurs palais de bois  
Ce soir-là dans le déclin des signes  
nous vîmes leur merveille que léguaient les siècles  
– maîtres de l'avenir ils serraient l'acquis  
de leur mémoire –

et nous l'entendîmes  
jusque dans le cœur obscur des forêts de notre cœur  
le Nô mélodieux  
L'enfant-empereur sur la barque des morts  
allait à la recherche du Héros  
(il nous apparut masqué et de moire vêtu  
taciturne et pesant  
et derrière le masque de bois s'agitait  
la terrible grandeur du chant)  
...Pourquoi heureuse Europe  
pensé-je à toi comme à cette paysanne perdue  
infiniment belle qui fut malheureuse?  
Mon désir d'elle continue  
peut-être est-ce l'amour mais  
l'amour je l'ai donné à toutes  
aux invincibles Asies  
qui sans cesse reviennent à la mémoire  
à l'Amérique ingrate où survit notre grandeur  
J'ai partagé ce cœur entre d'innombrables terres-femmes  
cette vie  
n'est que  
frag  
ments

En tout lieu où je fus  
j'ai pris un objet de mémoire

laissé la trace de mes pas  
Un jour en ce noir Sechouan il me dit  
« j'ai vécu à Rennes  
j'y ai appris le français  
tirez-moi d'ici » et ma promesse  
restée vaine remonte dans ma vie comme dans la Mer Morte  
ces grosses poches de venin que pêchent des malheureux

sûr ni d'avoir vraiment aimé  
ni ne pas avoir aimé  
fragments qui font l'existence  
précieux bagages des voyageurs taciturnes  
leur myrrhe leur encens  
mais nulle Etoile sur leur route  
Oh ce monde n'est que désir  
il est en feu en feu  
j'ai trop peur de la guerre  
je ne peux vivre sans toi  
lui ai-je dit mais elle l'a oublié  
sûrement puisque

Okh! mon Dieu comme ça pue cette nuit  
est-ce l'odeur de la merde  
ou de la mort

Sur les monts Liang environnés de marais  
règnent Chao Kai l'ingénieur  
son armée de cent huit généraux  
Lou Ta arrache un peuplier  
Si Men Ching ouvre la robe de Lotus d'or

Nous avons rêvé cette terre jaune!  
Passent les jours les mois les années  
amis quel havre voyez-vous dans ce tumulte  
L'ambition la spéculation l'argent la peur  
annulent les contes du bord de l'eau  
brisent Grenade la parfumée  
l'île de mon cœur

Un jour pavenir à Ithaque  
Un lieu de pierres et de mer  
un feu pour Ezra Pound le père

Arrêter la vague  
entendre le gémissement de l'amarre  
et le vaisseau serait comme un éléphant à son pieu  
paisible serviteur d'un maître enfin serein  
Nous avons ici un hiver si froid  
si sec  
sur cette terre éloignée de la mer  
La rumeur de la guerre certains soirs  
fait taire les hommes autour du brasero

Il découvre son épaule droite Parmi la foule il  
regarde le soleil jaune se lever sur la Rive des Morts

Or il est ici bien parmi les hommes  
qui se baignent dans le fleuve sacré  
À Sacramento un cavalier solitaire est passé  
« I'm a lonely cowboy » Peut-être  
ne suis-je qu'un mercenaire n'attendez rien de moi  
dit-il nulle tristesse dans sa voix  
cet argent il faut le dilapider car tout meurt  
Mais lui seul  
(il rit aux éclats au marché multicolore  
tenu par des grougnes et des maritornes  
il mange il boit il croque les filles  
fume comme un sapeur et dort comme un sonneur  
se pomponne se bichonne  
suit les nuages et la pluie  
fend la pêche  
soudard vaguement maquereau  
ou prince sans illusion)

oiseau pimpant  
matin calme  
La ville impériale : toute d'or  
krui krui  
oiseau orange de Shanghai  
captif dans la cage de bois  
ah ne vous battez pas, rustres!  
Ce monde s'ébroue bonjour madame  
les pauvres gens pensez-donc  
le Pouvoir leur brouille la vue  
et cette marée d'hommes où va-t-elle  
le monde est obscur le monde est obscur  
on a encore tiré sur le Président  
c'est un bruit de mer  
la rumeur ténébreuse des cités  
les télétypes claquent des dents  
les Géants sont morts et la paix  
promeneur solitaire s'éloigne  
parmi les stèles descellées  
vers l'horizon poudreux des terres jaunes  
Avez-vous vu ?  
non vous ne pouvez rien voir  
sinon  
(comment dire ? le  
le lent basculement) ces  
ces serins constamment se battent  
« mais non ils se bécottent »  
le printemps brutalement est revenu  
avez-vous vu le vert duvet  
des arbres et des champs  
on doit tirailler dans les corridors  
de l'Assemblée du Peuple

ou dans les souterrains de la place Tian An Men  
Un jour comme celui-ci  
il fera aussi beau aussi calme  
la mort silencieuse viendra de l'ionosphère  
mais doux Jésus! que veulent-ils donc?  
la fin du monde?  
c'était – on ne s'en souvient plus –  
un sommet parmi d'autres les Grands  
de ce monde  
ne m'en parlez pas les autoroutes  
sont embouteillées Pâques  
vous comprenez  
Ephaïstos le grand Bill et ses histoires  
Lady Macbeth son histoire d'homo  
bôf après tout Voltaire et son jardin  
n'avait-il pas raison?  
ne me parlez ni de politique  
ni de cul  
ture

Eviter le je

est impossible cette convention commode des apprentis  
le je n'existe pas il n'est qu'illusion  
pourtant on ne peut l'éviter  
l'esprit non plus  
une prison la prison de notre faiblesse  
nous n'échappons pas à nous-mêmes

Liqueur pâle du jour en Est  
 Nos voix une à une s'éteignent dans le fumoir  
 Un peu de safran  
                                   déjà  
                           par la fenêtre  
                           et l'ombre devient rose  
 rose le cœur rose la pensée qui rêve  
 la politique avait envahi la nuit  
 Des gens de rencontre Nous avons parlé  
 les gens en ont assez oui ils en ont assez (Giscard et le reste)  
 ainsi la France venait-elle de changer  
                                   Dans l'aurore obscure  
 remue un

et quelqu'un pendant qu'on parlotte de la défaite  
 du Président  
 derrière le voile de sa faible fumée  
 « ainsi Hector le brave avait fui  
 il avait trois fois fait le tour de Troie  
 Tué d'un petit coup sec chtt!  
                           Sans combat » (quelle déception!)

La flotte d'Agamemnon remue dans le jour  
 le goût de la cigarette est cette craie  
 dans la bouche  
 Tsiên avait cité Destutt de Tracy  
 puis les moralistes oubliés (Marmontel et caetera)  
 Son appartement nu de Chang An – on  
                           barbotait dans la poussière  
                           ce vent jaune qui embrume Pékin! –  
 «excusez-moi je me suis donné du plaisir



les universitaires américains sont si ennuyeux  
si aca  
démiques  
nous avons une conversation proustienne »  
mille neuf cent quatre-vingt-un  
ce Chinois  
se paie une rasade de francité (vive la France!)

nous entrons dans l'époque obscure  
quelque chose basculé  
connerie que votre / progrès, dit Pound  
la politique envahit notre bouche  
De sorte que  
la vie empeste  
Terrasse blanche  
mer  
méditerranée délivre-nous!  
Lave-nous de cette souillure  
flot de paroles de fous  
ce temps lugubre  
monte sur la terrasse  
vêtu de coton blanc  
Mer! azur et ciel  
pierres! lumière et sel  
traverse tranquille les golfes de cobalt  
Nous avons pensé à vous  
ô dieux d'albâtre peint  
délivrance du monde!  
mer calme  
souviens-toi de Nauplie  
les noces s'étaient bien passées  
la vie était pure  
j'a  
chèterai une terre à Ithaque  
j'y reviendrai  
je sortirai d'ici

Nul respect  
nulle part  
A Chu Fou ils ont abattu

des stèles  
violé le domaine  
de Confucius préservé depuis 26 siècles  
Ils sont arrivés à l'avoir pour de bon cette fois-ci  
la soixante-dix-huitième  
génération  
n'a pas de descendant  
c'est vraiment la fin

tourne-toi vers le mur  
puisque l'aube est souillée  
Ce monde se dévore lui-même  
le désert gagne  
les fous parlent  
les nations grouillent  
on enferme Dürer  
une à une se dressent les nécropoles du savoir  
où vient le peuple en rangs serrés les dents serrées  
(la fumée de cigarette est cette craie dans la bouche)  
sur les escalators ces faces vides des faubourgs  
la démocratie  
(pourtant ce parfum de jacinthe et de lilas  
Europe ma douce fille  
Si libre  
un peu snob  
pose  
une fleur  
dans le berceau de la terre)  
Mrs Woolf et sa tasse de thé  
ombres paisibles se baladant dans l'air sans fin de la mer

mille mains s'agrippent à la frêle argenterie  
« savez-vous que dans le programme socialiste  
figure la semaine de 35 heures? on  
ne  
travaillera  
pas demain  
je l'espère huh? »

Là-bas

La poésie est morte tu le sais  
 Tou Fou de Chengtou ton

parc était ombreux le jour vert  
 et triste  
 de la Chine  
 filtrait

de kiosques rouges sous bambous frêles  
 chaumière disparue  
 ersatz d'une chaumière  
 personne ne sait plus  
 deux vieux à barbiche lente  
 jouant au go sous les frênes

Puis ce jour est venu  
 on ne sait plus quel jour il est venu  
                                   L'Homme d'Or  
 a libéré l'oiseau cette voix  
 pour qu'il (qu'elle) le célèbre  
                                   (Li Po, Tou Fou, Han Shan)  
                                   mieux encore : sans nom  
                                   mais non sans destin  
                                   voyageur du Dharma  
 et dédaigneux de toute gloire  
 retiré de la dispute sur le sel et le fer  
 oh certes se cognant à la porte de tous les prodiges  
 mais il fortifie ses os dans le silence  
                                   il reste dans l'anonyme

et savoure la vérité  
tirant sur lui le drap de la nuit  
pense que l'avarice des paroles est conforme au Cours des  
Choses

Seulement il (elle) égrène  
un à un les grains luisants qui portent  
chacun un œil  
    Bouddha entends!  
    Manjusri secours!

Cette eau lave le corps  
l'évocation de ton nom  
purifie les Six Souverains  
Lotus lotus de la Divinité  
ta pointe mauve montre le ciel  
parfum où se dissout le poison  
fraîcheur de minuit et clarté  
    du corps  
meurt le poème reste la prière  
    ô Roue!



en ce lieu austère qui repousse les frontières  
 du monde  
 Je te nomme Europe ô France  
 qui décline dans le crépuscule du siècle  
 je suis personne mon nom est personne  
 la chouette à ton épaule  
 Hermès Mercure et puis encore Ananda et  
 la veuve mélancolique qui porte le temps  
 la durée  
 le bibliothécaire aveugle oh tant de choses  
 de personnes à la fois tu es  
   Nous avons parcouru ensemble  
 les mers les fleuves et les plaines jaunes  
 taraudées de vieillesse  
   Mon véritable compagnon  
 tu as posé ton doigt sur mes lèvres  
 délié ma langue et desserti cette étroite poitrine  
 qui n'était pas encore celle d'un homme

  Et puis  
 les ans ont passé : métamorphoses et livres

les signes ont basculé, les dieux  
 un à un sont morts  
 faisant place à d'autres dieux  
 tandis que le bruit du monde blanchissait les arbres  
 (règne sur moi doux Maître  
 cet hôte sans visage était-ce Toi  
 et cette personne qui sans bruit  
 se tenait au portail des prodiges  
 gonds de bronze noir  
 était-ce encore Toi  
   qui m'attendais?)

  Le signe de patience  
   est sur mon front  
 « monsieur êtes-vous donc le promoteur des relations commerciales  
 franco-chinoises? »  
 « oh si peu si peu pas vraiment madame »  
 nous avons dégluti un gras canard laqué

Que chaque chose soit à sa place  
qu'elle reçoive le nom juste et remplisse sa fonction  
à pas de loup me reculerai dans le fond du jardin  
me suis déjà enfui

sans bagages  
la flotte d'Agamemnon luit dans le golfe  
j'ai étalé sur une pierre plate  
la calligraphie de Kuo qui me nomme Tou Chiên  
poème de Tou Fou  
traits superbes, herbes de l'esprit  
herbes  
de la main  
Cathay  
je te quitterai pour toujours  
le cœur chargé de pleurs

Nous passons étrangers Seulement le regard  
mais la langue est liée  
Ignorance! Ignorance!  
Mais puisque la bouche reste close  
j'ai tenté la paume j'ai tenté le corps  
Que la Divinité soit mon témoin

Les eaux sont d'argent  
dans la patience du soir  
la barque glissait vers le Sud  
l'Ambassadeur rêvait d'oiseaux  
Hangzhou vert sureau tendres saules  
Parfois ô femme je crois que nous sommes des dieux  
regarde  
ce peuple bleu en peine  
lassitude des hommes  
lassitude des choses  
lassitude de l'air  
Mais nous voguons devas légers  
dans l'azur libre de notre destinée

« Tengo una pena  
 una pena  
 en el altar  
 de mi alma »  
 ma jota d'Aragon  
 mes filles d'argent  
 mon bonheur mon plaisir

Rien n'est commencement et tout  
 est cause de quelque chose jamais  
 ne te délivrera ni le chant ni la mort  
 La prière est la rose et l'eau du salut

La soif du monde et la vanité des palais  
 à chaque saison renaît la même fleur  
 à chaque saison l'homme un peu vieillit  
 mais rien ne change

C'est mon peuple saint  
 il est né en moi  
 je suis né de lui  
 De mes bras  
 je le couvrirai  
 vous ne le détruirez pas  
 « dime que te vas con pena  
 cuando se sale de España »

terre dure de mon cœur



meurent les dieux  
survit la guitare  
je te revois souffrante  
et sainte

« Para decirte el querer  
para decirse el querer  
que con el alma te guardo  
siempre, mi bien »



## Relation 2

Jade pur  
 azur pâle  
 mer de la fertilité!  
 l'avion-requin gronde sur le Pacifique  
     Ruby chinoise d'outre-mer  
     dorée d'or brun  
                     victorieuse  
                     belle  
 son pantalon bouffant aux chevilles  
 vague tricot de maille sur seins de pubère  
     l'Asie  
   demain  
 maîtresse du monde  
 non je ne veux pas dire vraiment  
 mundi sine deo dominus  
                     mais  
             réellement  
 sûre d'elle-même et sans peur  
 l'Extrême-Orient  
 jaune et brun Sud-Est  
 scintillant sur l'eau verte des mers du Sud  
 limon et pétrole à la Boca de Tigre  
 la Rivière des Perles crache ses torchères  
 richesse des vases!  
 or gluant le Dragon fertile  
 vomit sa substance  
 son pelage de ports lumineux  
 palpète dans la paume du futur  
     Irons  
 vers ces marais tristes où la canaille blanche  
 des Majors  
 abat les serpents géants à la carabine

(sueur mes frères trois  
cent mille  
dollars par an et par tête  
un jour les pays producteurs se rebifferont)  
les navires-saucisses glissent  
dans le détroit vers les tièdes Célèbes  
dors l'enfant!  
matrice pourrie  
grouillent hommes et monstres  
informes créatures couleur de terre

pantalon bouffant vague maille d'or  
beauté puissante  
finita la comedia  
goût français la ligne Coco Chanel  
juste pour les miettes

mer sublime métal pur  
ma troyenne nostalgie  
j'ai approché Agamemnon le roi assassiné  
Périclès mort  
dans la confuse mémoire de l'Europe frivole  
la victoire du socialisme  
les travailleurs sont enfin au pouvoir

l'inflation  
la pute de Weimar  
Goethe fin amant  
penseur faiblard peut-être  
tilleul doux pleure Werther  
pleure encor  
la belle que nous aimons tous deux  
et cela fait penser à l'aboïement d'un chien  
que Julien entendait sur les bords du Doubs bleu  
un soir

Les livres brûlèrent par milliers  
Ching Che Huang Ti mit à mort  
les lettrés tremblants

promulgua une seule largeur d'essieu  
dans tout l'Empire

et créa la Chine

Et Paris fut rasé et Rome et Sienna  
et dans l'immense bousculade des événements  
Perugia aussi je suppose où Charlotte mène  
en riant la Squadra

l'expansion la croissance  
laissez-nous le sourire en coin  
frivoles

vos contrats brûleront comme les livres  
(29 caisses que j'avais 29 caisses  
de livres de livres de livres  
amoureusement empaquetés à Pékin  
transportés à Lutèce

qui n'est plus

/ arrachement /

pleurez doux alcyons pleurez  
Bessac se grattait les couilles  
pendant ses cours de français  
larmes amères  
le collègue Georges Leygues (le poète  
à ranimer dans le matin noir  
nos pantalons rapiécés) la France

était pauvre  
dans les années cinquante

nous naissions dans le corymbe de la culture  
Fifi derrière sa moustache et ses binocles  
« messieurs à la veille de la Révolution  
la France était une mosaïque de  
circonscriptions enchevêtrées »  
Marie Dorval ton nom rêveur le

dollar fou  
à 21 %  
le Libor dérape et les graves messieurs

de Washington  
font semblant  
de ne pas  
entendre  
le bruit

pathétique de la guerre  
qui approche  
les colonnes du temple vacillent  
gnomes s'enfuient sur dalles de marbre  
concierges et instituteurs ont gagné élections  
on repasse Humphrey Bogart nous irons nous irons  
la Raison gouverne le monde  
Lasse l'aile du monde  
l'océan blessé d'hommes  
sans repos cogne et cogne  
dans le port de l'angoisse

« Davout gagne-moi une bataille »  
il y avait cette confusion de l'esprit  
la Divinité préparait ses armes  
pour qu'enfin se brise le Septième Sceau  
aigle noir de la fin et du commencement  
dans la salle on respirait la peste  
Ingmar le givre de la peur  
gagne les cœurs

555  
c'était la marque préférée  
de Hong Kong à Saïgon en passant  
par Singapour  
et maintenant le long des routes communistes du Fou-kien

Claudé

on a cherché en vain son consulat  
à Fou-Tchéou  
Madame Vetch est partie avec ses quatre enfants  
Seul en tête-à-tête avec le salut

Dieu! que la vie est dure  
avec ou sans Toi  
nous marchons sans cesse dans un champ de ruines

recouvre cette terre de cette poussière  
(Tien-tsin est la ville la plus triste de Chine)

Jamais nous n'avons autant souffert  
que sur cette pente aux six mille marches  
jalonnées de portes  
de tombeaux

sinuant  
pénible et  
sereine  
portes et tombeaux  
mémoire jusqu'au  
Ciel  
Mont Tai  
Les tinettes avaient gelé (odeur de la merde chinoise)  
c'était ré-el-le-ment une épreuve  
puis à l'aube parmi les jeunes soldats imberbes  
en vert  
nous avons joint les mains  
soleil levant  
brume et cimes  
l'homme peut se tromper  
de dieu  
mais non sur ce qui  
se trouve là

Et puis après une hésitation  
– nous ne savions quoi dire ni où aller  
chacun ligoté par sa langue  
enfermé dans sa cellule  
elle la Chine et moi l'Europe  
à peine quelques mots glanés  
à Babel –  
relevant sous ses cheveux raides  
sa face ronde et plate et / je ne sais (ce bonheur) /  
« vous reviendrez dans trois ans  
je serai mariée alors  
I have just met a boyfriend »  
et puis nous avons regardé les fenêtres  
du ghetto (a Tang lady's face / unforgettable)  
« bekôse here I'm a man »



dit le nègre pensivement  
oui reprit-il à LA je n'étais rien  
ici Saint Charles Street New Orleans  
la patronne est bonne

I am a man

Va dire mon salut  
au monde qui passe  
Nous finissons le tour  
de la planète  
tends la main petit

et cause (les femmes finissent  
par parler)

Venise manque encore à ma joie  
Ils courent se mettent en grève téléphonent  
mais restent sourds

[j'entends comme un martèlement]

Jadis on s'était assis sur un seuil antique  
Agrippa d'Aubigné et moi  
avons devisé un moment d'épopée  
L'esprit français n'aime pas le baroque  
n'est pas épique  
n'est pas prodigue

et jusqu'au bout  
ce pays parlera parlera à perte de vue  
de rose-l'espace-d'un-matin  
Or l'aile du destin  
vire dans l'azur vide  
mers populeuses et continents  
commencent à basculer

Nous arrivons  
aux îles Hawaï  
la température extérieure  
est de 25 ° Celsius

LES COMMERCES S'EFFONDRAIENT AUSSI LOIN QU'AVIGNON  
... ils exhument Nostradamus la tour d'Annibal

la grande peur  
de l'An 2000

alors, les enfants, c'est super l'Amérique hein?  
Pap' je suis impatiente le livre

d'astrologie chinoise le dit : signe du tigre  
(comme toi Pap')  
Il faut être patient petite Ariane  
avec le monde et avec toi-même (il  
n'y a plus d'enfants Sept ans  
te rends-tu compte ma chérie?)

et s'il ne nous reste que la main pour vivre  
ce sera bien beau  
Si l'homme revenait à sa nudité?  
La sérénité se pose en ce cœur  
malgré la solitude malgré  
l'incertitude  
le chahut informe des événements  
c'est fini nous avons à jamais quitté la Chine  
un coup d'éponge sur le marbre

enfants je  
je voudrais tant que vous [soyez heureuses]  
que la vie continue de vous accueillir  
comme Daphné Chu ce matin avec ses colliers  
d'orchidées tendres d'Oahu  
un jour je vous quitterai comme j'ai quitté Pékin  
heureux malheureux je ne sais  
[passer à travers les gouttes]

les principales productions sont la canne à sucre  
et l'ananas succulent  
Au coin d'un escalier elles m'ont  
oublié  
elles  
n'ont pas besoin de moi pour vivre  
Sois la vague futile parmi l'infinité sans repos  
le nuage au-dessus de Maui  
ni Pénélope ni Ithaque n'ont vécu  
hors des mots  
La mémoire que tu sais friable  
la mémoire que tu dis précieuse /

Pacifique ô géant  
cette terre est ingrate  
ces îles sans souvenir  
où l'homme né de rien  
n'est rien

Il dit :  
« vis comme une île dans le monde  
une île en toi-même »

Tout recommence rien  
rien n'est essentiel  
n'est pareil  
en ce cœur irréel  
Seule parfois quelque femme dans la ville  
détruite de sa vie  
pensera fugitive  
à ce que fut notre rencontre

La nature occupe un rang inférieur  
par rapport à l'Histoire  
ce vaisseau qui erre  
j'ai charge de  
je le mène vers  
Ithaque  
je vis dans l'Histoire  
la Raison de la Déraison  
l'Ordre du constant Désordre

le Flux sans  
cesse

et sa Loi  
Le Tao règle les empires et les boutiques  
la Doctrine ouvre  
la liberté

1999  
la Grande Peur du siècle  
un coup d'éponge sur le marbre

il reste la craie de la mémoire

Mais il reste  
la  
faculté de l'homme  
Nous tâcherons...  
MÉMOIRE  
qui meurt  
tiens le courant est coupé  
viens regarder les étoiles les palmes  
peut-être est-ce la fin du monde  
Disparaître ainsi au cœur  
des îles Hawaï  
... Nous tâcherons de mourir proprement

Dedalus

Dedalus

« Vaisali tendrement aimée  
 je te regarde sans larme  
                   mais sur la montagne du départ  
                   je m'attarde je m'attarde  
 Mes disciples derrière moi  
 savent que dans le cœur du Maître

une brume...

                  Vaisali  
                           je ne te reverrai plus  
 Si l'esprit est libre il  
 subit la limite de l'humain  
 si l'homme suit l'apesanteur  
 il a la liberté du divin  
 et ainsi nous tendons la main  
 pour effacer sur la table de la terre  
 rien qui fut beau / poèmes peintures palais /  
 ne l'est autant que le non-lieu  
 où je vais  
 Tigres et faucons vous me suivez  
 colombes et paons vous me suivez  
 je marcherai encore un demi-siècle  
 les autres siècles luiront encore de mon pas »

                  Seigneur  
                           que je sois la poussière sous ton pas  
 nous roulions cahin-caha sur la route de Bodh Gaya  
 pendant six jours nous n'avions pas  
 mangé de viande  
 l'Inde se love dans sa misère  
 Cherché la mer infinie

pendant quinze ans

bourlingué  
UN POETA EN NUEVA YORK!  
Des têtes coupées roulaient dans l'East River  
et dans les matins glacés  
de grands navires chargés de boys  
descendaient l'Hudson  
pour la guerre

Eh! rendez-moi  
ce timbre « freedom of conscience  
an american right »  
cela vaut 12 cents pour les USA aujourd'hui  
je le pense grands dieux je  
le pense!  
grains blancs sur la tempe gauche quinze  
ans de steamers, d'avions,  
de roulottes  
je n'ai changé, ma femme  
ni sur la liberté ni sur l'espérance  
ni sur la dignité ni sur l'ordre

CBS News, 8 p.m., rictus raide James Buckley :  
– avez-vous violé six femmes blanches  
aoh how to say, par conviction politique?  
– oui. Dit l'autre  
le Black Panther  
lunettes noires au mercure (Ils  
se sont tous jetés  
dans ce vieux piège)

« Une roupie! une roupie! » c'est à Delhi  
non pas au Rajhastan dix mille chameaux réunis  
galops multicolores le désert mauve  
les hommes lissent leurs moustaches  
Bernard Morel français rieur  
sa femme est un peu  
mais en le voyant on peut croire encore

dans la France forte et simple  
nous nous préparons à des temps  
plus difficiles  
(ils n'y croient pas)

Montauban nous t'oublierons  
pour ce destin  
Nous ne pourrons tout faire  
et certainement pas sauver Saint-Denis  
à l'heure du désastre accompli  
nous serons ces combattants taciturnes

non  
je n'ai pas changé  
sur la dignité  
Les Tabors tambours et clairons  
remontaient l'avenue Paul Doumer  
et les filles de Haïphong s'égayaient essaim de moineaux  
tout avait pourtant si bien commencé à Hanoi  
Leclerc le délire le long du Petit Lac  
mon général voici mon fils  
De Hautecloque souriait derrière sa moustache sèche  
au fond de la voiture  
mon père m'a lancé  
tu ne sais pas ce que c'est l'âge de huit ans  
Vaisali  
tendrement aimée  
peu à peu l'apprentissage du nom de liberté

Les livres! ne brûlez pas les livres  
même si personne ne les lit plus

Babylone  
tremble sur tes fondations  
la canaille remonte des faubourgs  
les barbares viennent de l'horizon  
et tes propres lettrés appellent ta destruction  
Venez venez vite les enfants  
retirons-nous ici  
a safe place

## VOLKSGEIST

La tête d'un tueur  
 « Ou si une âme rationnelle par hasard  
 Dans la tige où la pousse d'été pour épanouir  
 Quelque sommet de contrition, ne cherchant à travers toi  
 Qu'oubli, mais non le tien, FRANCE »  
 Et maintenant que tu l'as quittée  
 la mer de la stérilité

se glisse la nostalgie Chu Fou nous  
 étions tous ensemble dans la cour carrée de Kung  
 sophora fleuri  
 voilà tu l'as quittée vêtue de ses terres jaunes  
 pensive paresseuse dans la volupté  
 des grands fleuves boueux et des rizières alourdis  
 d'été

Le musée Cernuschi ferme tard  
 ce bol gris t'a ramené à elle Nous  
 ne nous libérons jamais de l'Asie  
 Martine dit « c'est assez rare de voir un couple  
 tel que le vôtre » Durer seize ans – c'est beaucoup de nos jours –  
 la Charente se penche parmi ses peupliers  
 les plus beaux du monde je le crois  
 les cèpes étaient superbes au restaurant de Mansle  
 (Elle pensait : tout ceci  
 va finir. Et pendant qu'elle souriait  
 un trou à la place de son cœur  
 E.)  
 La contrition s'épanouit sans raison  
 le fleuve est plein de pitié  
 La campagne qui va d'Angoulême à Bordeaux



est bosquets champs de maïs vertes prairies  
et travail qui est lenteur  
et lenteur qui est mémoire  
et mémoire qui est pitié  
Ne coupe pas ta peupleraie  
attends le monde  
Vaisali tendrement aimée  
je pars en me retournant

humain trop humain  
la liberté n'est pas pour demain  
Matin frisquet parmi les pins noirs  
tristesse d'Aquitaine  
père et fille  
nous  
allons d'Arcachon vers la terre de nos morts  
Villeneuve-sur-Lot  
Moi ton père je te mène Ariane  
fière fille de roi  
à travers ces Landes où tinte l'aigre sonnerie des gares grises  
fille de Minos et de Pasiphaé  
un jour  
reviendrons à l'aube des dieux je te le jure  
brume rose sur la mer grecque notre demeure  
(des flammes jaillissaient d'un troupeau  
en est)  
Agen le goût du café triste  
n'a pas varié  
Nous arrivâmes en 51 dans le brouillard froid de la Garonne  
la France était encore pauvre  
maintenant ces Arabes traînant dans les rues  
pauvres harkis pauvre misère en grasse France et peut-être  
mon pauvre Badjou  
il y a vingt ans s'est fait égorger  
ou bouillir quelque part en Kabylie devant sa maison de pisé  
Ay je ne peux  
entendre ce hurlement Ay je  
ne peux  
voir ce sang son las cinco de la tarde  
l'horreur de l'Histoire  
« j'vasi t'dir c'qui s'passe  
c'est l'sochya-lisme qu'arrive »

Car les hommes, il faut l'avouer,  
oublie plutôt la mort de leurs parents  
que la perte de leur patrimoine  
... Je chasserai l'horreur et la tristesse  
Honneur au luxe!  
Mes quatre filles fleuriront l'autel de mon père  
et moi le roi habile  
j'honore les grands sans les estimer  
Le dimanche matin après la messe de onze heures  
rassemblement de chapeaux de Villeneuve-sur-Lot  
devant l'église Ste Catherine  
le gâteau de la rue de Paris  
Aux premières communions fatalement le Saint-Honoré  
tel est le rite  
je te salue tristesse  
substance de la province française  
il pleut sans arrêt sur le Lot  
et la Garonne  
Rue Tout y croît!  
l'amour du collégien  
et c'est la plainte au cœur de l'enfance  
pour sûr il l'a aimée puisque  
a tant souffert appuyé contre un platane  
Avec Pierre Sarrodie nous en parlons – parfois encore  
presque en cachette comme ça sans avoir l'air d'y toucher  
Il y a  
tant de contrition tant de pitié  
trente ans ont passé ou rien  
la France était pauvre et notre jeunesse  
– voilà que le sentiment exécrationnel du temps  
renaît dans la pitié  
puis nous sommes devenus presque  
riches  
Avons tant lu ô Vaisali  
et soudain la creuse illusion  
plus vraie que soi-même  
cherche le Soi  
il n'est nulle part  
le monde disparate est ce rêve sans substance  
il ne reste  
que la mer insomniaque  
où balbutie l'incohérente mémoire  
Corps poreux

Bruits et chuchotements  
l'incessante vague de l'esprit chapardeur

La prière est lotus  
Loi Bonne Loi  
le temps n'est qu'ignorance  
le Seigneur marcha ainsi quarante ans et plus  
Ananda  
ô Ananda humilité du monde!  
la foi  
nul n'est vraiment déchiré  
nul n'est vraiment harassé  
la clarté remplit l'arbre de la nuit  
le silence gomme l'informe cohue des images  
Or voici le Vide  
beau sourire  
sans mémoire  
et la mémoire pure  
Vide plein  
Seigneur les Nobles  
Vérités  
suffisent à l'homme de glaise  
et le goût de la liberté  
la Roue  
plus vaste que le cercle des étoiles  
impassible et sereine  
la gloire du Maître  
car le Bouddha est la Vérité  
et la Vérité est le Bouddha  
oui c'est cela :  
l'homme n'a pas perdu le sens  
de sa dignité  
ni le poète dans sa cage de fer  
sa machine à écrire crépitait  
le GI lavait son torse noir  
sur un terrain vague de Pise  
passait un lézard  
chaque homme  
créé le monde  
chaque homme est l'univers  
Marie  
tu pries chaque jour à onze heures du matin

lentement la vie  
penche ton front  
neige  
ta tête  
et ton fils t'a menée à Bodh Gaya  
à Sarnath et Rajghir le Pic du Vautour  
mère et fils ont prié à Lumbini  
et la mare sacrée  
était là  
près de la colonne d'Açoka  
(simplement : « ici est né  
le Bouddha »)  
enfin nous avons prié et médité  
sur le lieu même du Parinirvana  
un tumulus brun  
l'encens s'est brûlé par le milieu  
nous avons vu le signe de l'Agrément

L'horreur du sang  
en marche dans la nuit des veines  
l'effroi de cet obscur chambardement  
dans des cavernes poisseuses  
le corps n'est que suint lymphé et poils  
et la vie s'arrache  
de nous  
comme ce masque  
qu'on appelle visage et qu'on hait  
L'Adieu à l'Irrawaddhi  
Nous entrâmes dans le miroir de métal fluide  
Vallée et merveilles  
trois mille temples dorés dormaient  
le Maître nous avait  
quittés depuis  
tant  
Davantage que le musulman  
le temps  
cette vieille blessure  
avait tout détruit (les géant décapités  
un trou dans le dos)

Davantage que le barbare

le temps  
ce vieux cancer inguérissable  
Mais rien ne peut corrompre  
la tendresse  
plus fraîche que brassées de lotus mauves  
la tendresse pour son nom  
Le Maître Inconnu et Connu  
dans la vallée aux vraies merveilles  
où flamboyaient trois mille temples  
désertés  
(des bœufs blancs  
tiraient des chars de bois guidés par  
des hommes lents)

Ananda! Ananda! Le  
monstre pousse  
son muffle au bas des portes de ta pagode éblouissante  
Il renifle la beauté  
qu'il hait  
qu'il envie  
Si dans le peuple  
frémit  
la jalousie  
s'il hait le succès et la richesse  
se croyant tout permis  
l'ordre est menacé  
le pays condamné  
car la richesse de la nation se détruit  
Que les riches  
idolâtrent  
l'argent  
et en font étalage  
que ne soit pas la mesure du talent  
ou de la chance  
le pays est condamné  
car la richesse de la nation est confiquée

VOLKSGEIST!  
Nous sommes cette poignée d'hommes  
qui encore t'appelons  
Mais le cœur navré

compagnons fatigués de héros morts  
nous voyons l'affaissement de la nation

La volonté du peuple a disparu

Dans l'or ocre du couchant

Pagan

déroulait ton luxe Tathägata  
et ce ne fut que très tard  
perdus dans la ville des Empereurs  
isolés  
dans l'odeur fade de sa multitude bleue  
(la peine, l'absence d'espérance)  
que nous lûmes le Livre des Secrets :  
« ne refuse  
ni la joie ni le chagrin  
ni la misère ni la richesse »  
A Lume Spento (Venise 1908)  
l'Ouest commence son agonie  
reviendrai-je à Ithaque?

Or nous savons

l'absence de retour  
l'inéluctable prodige de la

Roue

alors qu'immobile le fleuve-miroir  
(est-ce possible est-ce possible  
que disparaissent à jamais  
ces merveilles  
Occident?)

Ce fut sur ces cimes  
battues des vents de neige  
dans le vacarme des trompes, des conques et des crânes  
qu'ils écrivirent sachant TOUT  
l'éternité et la fin du Diamant  
la gloire et la disparition de la Doctrine :  
« ne refuse pas la richesse »  
Je prends refuge dans le Bouddha

Je prends refuge dans la Doctrine  
Je prends refuge dans la Sangha  
Le Roi-chevalier cet après-midi se dressa parmi les enfants  
la gloire de la France  
par les arts et par les armes  
une âme rationnelle remue par hasard  
pour s'épanouir  
ne cherchant qu'oubli  
non pas le tien  
France  
Il contemple la porosité des êtres et des choses  
l'inéluctable vanité  
et la dispersion du monde  
Et puis nous marchons de nuit  
dans la plus extrême solitude  
La femme qui dort à nos côtés  
et nos enfants aventureux  
quelque chose bouge qui n'est entièrement  
ni la lassitude ni la pitié  
Le glissement dans les ténèbres du dégoût  
fouille la paille  
explore toutes ces choses qui sont creuses  
le sursaut des mains  
les alvéoles de la craie et la craie des poumons  
les sables de l'absence

je n'ai pas oublié le ciel vide  
de Pékin  
Mon espérance se tourne entière vers Toi

Je prends refuge

A Haïphong  
rues Doudart de Lagrée et Paul Doumer  
erre l'enfance dans les malheurs de ce temps  
Ce fut un typhon  
                                l'Empire s'écroulait  
fumées d'Asie  
                                mer verte en ce cœur  
  Halong!  
Dans la Baie du Monde gisent les géants pacifiques  
l'azur est fluide  
                                la mer chante dans les yeux  
odeurs d'iode et d'algues, parfum de coriandre  
sur les lèvres la rugosité de l'huître  
le souvenir du sel  
                                « De même que l'eau de l'océan  
  n'a que le goût du sel  
                                de même mes paroles  
  n'ont que le goût de la liberté »

et pendant que Bali le Brave  
                                n'en finit pas de mourir  
                                une flèche dans le ventre  
                                le nom des dieux aux lèvres  
Rama l'Invincible  
reste là impassible  
un masque vert face au Cosmos  
« Tu m'as frappé dans le dos  
ô Rama  
est-ce là justice? »  
Mais Rama reste là impassible  
face au Cosmos



et Bali parmi ses épouses qui lamentent  
se plaint et geint et se plaint  
mais nous savons qu'il est mort  
depuis longtemps  
qu'il était déjà mort lorsqu'il se riait  
de son frère  
Quand Rama / se penche /  
le salue trois fois / retire sa flèche /  
pour qu'enfin pénètre la mort dans ce corps  
nous savons que Bali est mort  
depuis longtemps  
avant même qu'il ne vole sa femme à son frère  
avant même de vivre  
                  Avant même qu'aucun n'ait existé  
                  tout existait  
et c'est ainsi que Rama regarde  
le Monde des Combats

C'est ainsi que je l'ai vu et compris  
J'honore les Dieux et la Destinée  
Je vous rapporte ce que j'ai compris  
                  Place au temps!  
L'ignorance est au cœur de ton cœur  
dur Kasyapa puisque tu m'interroges  
l'enfant est le père de l'homme  
nous avons vécu dans la rue Paul Doumer  
la flèche est encore dans mon ventre  
j'attends le soir-aurore  
et je me tais devant les maîtres bègues et louches  
d'Occident  
j'honore sans estimer  
  On a le sentiment (la Chine)  
d'une universelle fatigue  
fatigue des hommes  
fatigue des choses  
fatigue de l'air  
  ce  
  pays me donne  
l'impression d'être une serpillère usée jusqu'à la trame  
                  la terre  
  est exténuée  
cette vague angoisse cette terre qui

n'en peut plus  
imbibée de sueur aigre et de peine fade

et dire que nous avons dû porter  
Les dieux ne nous ont pas favorisés  
Les  
hommes ne sont  
que  
des ombres  
Que sommes-nous pour vouloir?  
Dis-moi qu'es-tu Montauban  
Cousin Montauban  
pour vouloir la gloire et le bonheur?

« Je te le dis j'ai vu  
Manjusri dans sa splendeur  
le ciel était d'une blancheur éclatante  
et le Seigneur  
marchait  
le visage sévère et je te voyais dans une sorte de brume  
très indistinctement mon fils  
et c'est pourquoi je te dis tu dois attendre encore  
Puis tu es sorti dans la clarté  
cheminant  
à côté du Seigneur Manjusri oui  
Manjusri est  
ton protecteur » (dit Marie la mère)

mais blême parmi les blés dorés  
se levait le visage de Nabokov  
rétro  
complet de tussor blanc et chaussures bicolores  
et c'était sur le pont Bir Hakeim  
la dernière galopade du dernier tango à Paris  
dans cet appartement de l'avenue de Suffren  
vide un réchaud encore (un diplomate à l'OCDE)  
« oh vous je vois que vous savez compter »  
– et dans ses yeux on perçoit le désir humide –  
je vais vous raconter  
(elle se rapproche puis)

Qui sait le bonheur nous n'avons que le désir  
on m'avait lié au mât  
Que ces femmes étaient belles!  
ruisselantes

SANS TRAVAIL

traîner dans la société  
Tou Fou parlait de malheurs de la guerre  
maintenant pleurer  
les malheurs de la paix  
Eviter son temps  
comme éviter sa femme  
Quelque part  
dans la maison claire et propre  
un petit tas de poussière  
à peine caché  
mais si personne ne le voit  
c'est tout comme  
personne ne le voit nous  
irons dîner à Neuilly avec R.  
on rêvera tout seul à D.  
dans son pantalon d'homme  
sa bouche et son nez qui me rappellent (si parfaits)

Mon...  
lorsque je te parle  
il...

mais tu n'as pas l'air de t'en faire  
– non surtout pas! qu'on ne me donne pas de travail –

et dans le prisme de mon œil  
d'insecte las  
le monde lentement se défait  
et je ne sais rien de plus  
Je n'ai rien vu de plus  
lié à la foi  
mais ne sachant rien  
Seigneur Manjusri si vous avez le visage sévère

c'est que la Sagesse est sévère  
la bonté est sévère

  en moi l'univers  
  se désintègre  
Probablement de Gaulle m'a menti  
mais alors la gloire promise? Cousin  
  Montauban avec son gros bedon  
  sa moustache  
ses hums épais bon sens. Ressemble  
  au pauvre Abadie je le vois  
comme si c'était hier calle Villalar les pouces dans le gilet  
gros Nounours

  c'est curieux  
parfois j'ai réellement peur de ne pouvoir me souvenir  
  du visage de ceux que j'aime  
alors que d'autres types sans importance  
m'apparaissent avec une

  terrible netteté  
  Madame Squadra ce fut très charmant  
il est rare que  
oh à quoi bon  
(cela s'appelle l'estime d'un homme pour  
  une femme)

Ainsi Néréa à peine rencontrée  
dans mon périple infligé par les dieux  
si loin de chez moi que je ne sais  
si existe ma maison ou même  
le but du voyage ô Néréa  
brune dans le fond de ta grotte bleue  
où tremblaient les flots  
je te salue amie à peine rencontrée  
gardant sur mes lèvres la saveur  
de l'estime  
j'emporte un tiers de ton secret  
qui est le mien

  Et c'est ainsi  
  que nous aimons la vie  
  Non point inachevée  
mais à peine commencée  
des femmes luxueuses créant le succès  
victorieuses  
leurs voiles flottant dans le vent parfumé du rivage



Le Ciel n'aime pas la plénitude  
 Le jour de l'amnistie des morts  
 l'étoile de la trahison  
 dans la maison du père  
 survient à l'heure du chien  
 et puisque le Pouvoir se détourne du mérite  
 spectacle du lac et de la montagne  
 en attendant que s'écroule  
 le régime des imposteurs

« Vous faites une erreur de raisonnement  
 je  
 n'ai pas eu le pouvoir »

fit Bao-Dai

Nous étions au 201 rue de la Convention  
 Jean E-L résistant de droite bien de droite :  
 « oui C'est la pensée de droite  
 prendre la défense de n'importe qui  
 sans écarter quiconque »  
 [aveuglement mauvaise foi imposture]  
 puis ce terrible sentiment de la solitude  
 un coup de hache  
 la destinée se détache de vous  
 les mots  
 que l'on voulait dire  
 perdus

le chant des grillons est venu nous chercher  
 au cœur de la ville  
 doux et farouche  
 les amis impuissants devant le siècle

où s'engouffrent revanchards et résistants  
de la dernière heure  
maintenant ce que tu as vécu  
abandonnant ta vie commençant

une autre  
avec ce froid terrible de l'existence  
qui glace les ténèbres du jour  
et se glisse sous l'aile des poumons

La mère  
est impuissante lorsque basculent les étoiles  
soudain le mystère s'installe  
la destinée vient de t'être arrachée  
l'empereur déchu l'œil mi-clos  
le masque pesant  
sire laissez-moi parler glapit sa bonne femme blonde  
Il dit faiblement « Ho Chi Minh  
était ligoté par le Politburo dès 1941 »

le chant des grillons  
doux et farouche  
odeur de l'herbe dans la nuit de Guyenne  
oui oui je t'ai aimée  
avec la plus grande douleur  
doux et farouche en ces étés-là  
te perdant j'ai déjà perdu une fois ma destinée  
le bruit de la mer n'était pas l'espérance

Repartons à la conquête d'un royaume

mais ce froid  
de l'âge adulte  
glace les silences de l'homme seul  
Veillez  
attendre!  
Kung ouvre le Yi King : « la candeur »  
et le referme navré

« cái gì cũng nát bét dit l'astrologue Ich  
tout est mou  
(comme le riz recru d'eau)  
Attendez dix ans »  
Kung lui-même  
Le sage doit aller à la pêche  
lorsque le temps ne se prête à rien  
Faire retraite  
En temps troubles se retirer  
Chaque matin Laô Vong partait  
lançait sa ligne sans prendre de poisson

Lac et montagne  
pendant des années!  
Seulement attendre  
d'autres temps  
Lentement je me retourne vers toi  
compagne muette dont la présence est chant  
chaque pas me fut rythme  
et dans le silence des villes systole et diastole de l'être  
Tous désirs laissés sur les sables  
toutes femmes laissées aux étapes  
cette puissance – lac et montagne! —  
loi de la paix dans le flot du monde  
Ceci est ma voie et qu'importe le but  
les mots ne sont mots et qu'importe le sens  
la destinée est vaine  
m'habite la force  
J'honore le vivant je respecte la mort  
Acceptation du monde ma joie!  
Et c'est peu dire que nul je n'envie  
relisant les maîtres qui tous furent brisés  
les uns par le siècle les autres par les dieux  
Sans titre ni gloire, oublié et serein  
sans relâche je marche attendant tes retours  
et fumant tranquille près des roseaux tristes  
de cette rive  
Compagne muette dont la présence est chant  
tu es revenue  
Regarde qui je suis  
loin des habiles qui furent de tous les pouvoirs  
J'ai fleuri la tombe des maîtres



l'ancêtre à Cheng Tou  
et le père en sa cage de fer  
Devant les médiocres ligüés  
en toi je me reconnais  
                                et dans ma chambre d'angle  
je trace pour personne  
ces mots qui ne sont mots  
fumée de l'encens que j'allume  
pour célébrer ta grâce et ton nom  
                                Ma fortune est grande sur les eaux!  
Légers sont les avantages de la vie  
hors ce don  
et tu es là  
ma maîtresse qui parfois me fuit et toujours me revient  
Je ne peux t'échapper  
Autour de moi mes bêtes fidèles  
j'ai élevé ce mur circulaire qui me défend  
j'ai creusé cette mer qui m'isole  
je suis l'île où se dresse un autel  
fleurs et fruits toutes choses propres  
encens et poèmes toutes choses parfumées  
le soir ni le jour n'a cours  
j'exploite ce fief frugal et luxueux  
sachant

                            qui je suis  
  serviteur et toujours serviteur  
dépositaire  
                            du don  
                            Ma fortune est grande sur l'Océan de la Fertilité!  
Louange à toi qui est chant  
Que le serviteur que voilà  
continue tranquille et sans hâte

                            Toujours le pourpre du rire  
le sel de la liberté dans l'espace-prison  
que le jour soit d'or la nuit de charbon  
le mépris de l'envie  
  l'ignorance de la soif

on a salué Zeus mort dans son cercueil de papier  
tremblantes les feuilles vertes de la mer  
couvrent les épaules des dieux qui s'éloignent  
comme un essaim d'histrions en voyage  
qui décroissent derrière le coteau  
Pour la fête des pêcheurs mille jonques  
sont sorties des îles fleuries  
le poète s'était glissé dans la foule à la porte du temple  
il lut

la bannière rouge du bonheur  
puis s'éloigne  
peut-être un dieu  
PERSONNE MON NOM EST PERSONNE

« et tu crois pas qu'c'est une vraie girouette »  
« non pas

Il aura baigné dans trois régimes not'Président  
trempant à toutes les sauces  
pourtant grommelant contre tous  
mais toujours gardant ses arrières  
Faut bien vivre  
Et tu verras : jamais trois sans quatre »

Ainsi

Il me plaît que délaissé  
– l'automne roux est vaguement ennuyeux –  
j'aille à tâtons à la rencontre  
de quelque chose

je sais qui je suis (ce que je vauX)  
non ce mouton  
qui est à la fois noir et blanc  
chaque jour on entre un peu davantage  
en soi-même  
de plus en plus libre  
même de l'amitié pourtant si bonne

porte l'indifférence au monde  
vaguement tenté par la trahison  
(mais quoi!  
c'est son affaire lui est lui  
elle est elle) enfants

sans maîtres

« tu me parais si forte »

« oh tu sais parfois ce sentiment

de ratage »

et puis les gorges du Yang Tsé sous la pluie  
si décevantes

mais peu à peu avec les boues jaunes  
et les hautes marches des villages descendant  
ancestrales dans les mêmes eaux chinoises de toujours  
peu à peu est entré dans notre cœur

un charme puissant

Chong King dans la nuit froide du matin piquetée de lampes jaunes  
poussière d'eau sur les épaules moletonnées  
sirènes des barges

et nous enfants perdus du siècle  
les parents eux-mêmes ne savent où ils vont  
« survivre telle est la devise de ce régime  
un jour de gagné

c'est toujours ça de pris »

J'ai connu le pouvoir qu'il me dit le beauf  
(son œuf au bacon dégoulinait sur son menton en galoche)  
et maintenant suffit je m'en vais

Mais coucou le revoilà « un poste  
qui ne peut être refusé » tambour-major  
d'un gouvernement socialiste qu'il n'aime pas (il faut bien vivre)

oui souvenons-nous de ces quatre jours  
décevants et inoubliables sur le Yang Tsé  
nous avons n'est-ce pas?  
bien joui de la vie

(de Chong King à Wuhan)

sa femme était si malheureuse  
de n'avoir pu lui trouver une concubine  
qui lui fût digne  
et la tante Gaby qui ne parvient pas  
à terminer sa pagode  
la vie n'est que ratages

l'étrange caractère de Chateaubriand  
fait de contentement de soi et de mécontentement  
Dans cet hôtel impossible où on entendait  
les ronflements du voisin  
forniquer  
répandre son sperme  
dans ce corps vaste  
Gaya la Terre où s'ensevelit ma chair lumineuse

l'ennui du lion est vaste sous ses paupières jaunes  
ils pourront croire dans leur petite tête  
à la trahison quand  
il s'agit d'une autre amitié (n'y comprennent que dalle)

mon amitié me conduit dans ta forêt  
reine libre  
chez qui je dépose cette puissance  
la liberté :  
« hors de toute cette beauté doit sortir quelque chose »

recueillir le nard du yin  
l'humanitas de ses jambes  
le dard dur en cette fleur tendre rose  
humide de rosée de lune  
qui adoucit yang  
L'angoissant problème : coincés entre les surdéveloppés  
et les P.I.N. (pays industriels nouveaux)  
l'argent fond au soleil  
l'épargne durement gagnée se volatilise  
connement  
l'ennui  
Para el pan, la paz y la libertad  
(lire Staline)  
pour une société meilleure  
Il aimait conspirer  
il avait trafiqué  
il voulait la guerre en Algérie  
« la négociation? C'est la guerre! »  
Vingt-huit mois de ma jeunesse foutus  
Merci monsieur le Président

Dans les djebels j'ai découvert  
que les étoiles étaient de couleurs différentes  
nous marchions dans l'Histoire

hagards [lire Koestler]  
ignorants / même pas désespérés  
(oh pourquoi ne sommes-nous pas unis?)

L'odeur de son sexe  
ses fesses sont aussi belles  
que  
les pierres courbes des Leang  
Haïr le monstre au muffle bas  
les imposteurs les nouveaux riches des nouvelles bibles  
Liberté  
nous n'implorerons pas pitié!

Ce champ de pavots  
 dans le silence touffu de la montagne  
 Senilità  
     le chagrin s'affadit  
     Une puissante odeur d'humidité  
 dense vêtement ouaté  
 on a comblé tous les klongs  
     Bangkok. Tout gris, Debard  
 était venu jusqu'au pied de l'avion avec des fleurs grasses  
 dans cette fournaise moite  
 sa maison de teck à nos yeux émerveillés  
     d'Asie  
 « monsieur Titou » criait la voix éraillée  
 de la théâtruse à son gros fils débile  
     qui déambulait en

    roulant ses yeux d'idiot  
 nous traversons des champs de ruines  
     l'Histoire et notre vie

Le merveilleux médecin de Rutherford (New Jersey)  
     Paterson  
 le bon docteur Paterson  
 divin accoucheur  
 sauvé en Hanoï ce prématuré malingre  
     qui faisait un kilo huit  
 se levait plusieurs fois la nuit  
 entrait solitaire à l'hôpital Lanessan  
 et de l'autre côté de la digue  
 grondait le Fleuve Rouge

et dire que j'ai craché sur l'Amérique

je bats ma coulpe  
il y avait tant de choses horribles ces années-là  
il est vrai  
Johnson le Golfe du Tonkin les B52  
sur Hanoï Les malades s'enfuyaient  
dans les jardins de Lanessan  
et les blessés sautaient une deuxième fois  
soufflés par les explosions  
et puis le Métro Fantôme  
rouvrait une plaie sanguinolente  
dans ta poitrine haletante  
libère-toi de toi-même  
oublie  
tes blessures tes pansements mal faits

comment la liberté peut-elle être défendue  
si ce n'est par la puissance?  
A nouveau traversé l'Amérique :  
le pardon d'une nation

New York a arrêté son déclin  
mais Sutton Place et la cinquante-septième  
ne sont plus ce qu'elles étaient  
(quelques briques blanches  
manquaient  
le bassin où jouait Emmanuelle était  
à sec)

Arrêter son déclin c'est déjà  
décliner  
comment la liberté peut-elle être défendue?  
La malédiction du passé :  
leur cœur saigne parcequ'ils ne sont pas libres  
ils ne veulent pas revenir  
dans leurs réserves  
mais rester sur leurs prairies où  
l'herbe est plus haute que les génisses

décimés après Little-Bighorn  
ainsi fut ce siècle de fer  
qui fut sans guerre et terrible  
                                  Vaste cimetière d'Indiens  
les temps ont changé  
                                  Sirènes aux ports et les reines de ce temps  
beauté courage  
nous ont reconnus  
                                  Lire Marx  
la réfutation de la beauté

                                  la France blessée  
  au cœur  
  Commines  
conseiller le Prince  
  ce rêve  
quand l'envie  
  déchire  
  ce pays  
Car l'esprit de la nation doit survivre  
Contre le monstre  
  Commines  
guide habile la main qui signe  
et la voix qui porte le peuple  
au-dessus de ses forces

                                  Or rien  
                                  n'est plus grande menace  
                                  que soi-même

                                  Rêver du Prince téméraire et calme  
à tâtons nous cherchons notre route  
tout fait peur  
mais nous ne sommes pas quittes avec  
  l'espérance  
  cette naïveté  
au fond il n'y a plus de temps pour  
  être naïf



désormais chaque chose est importante  
et l'instant approche

obscurément

nous le sentons  
cherche le nouveau Prince, Commines,  
plus grand encore que Charles

le Téméraire

oublie un instant les imposteurs  
les nouveaux riches de la nouvelle Bible  
Oh qu'est loin ce soir  
où Wozzeck fit pleurer  
et maintenant que l'automne  
tourne sa roue  
lentement dans le silence

à tâtons

cherche la passe vers le Dragon

Simon as-tu tendu la main à quiconque?  
peut-être étais-tu mort  
Cela fait si longtemps que j'attendais votre coup de fil  
vous savez il suffit de quitter

son fauteuil pour

n'être plus rien

Si l'amertume comme le perce-neige  
apparaît dans le silence qui t'entoure  
sache garder la conviction

de l'heure

Il n'est jamais trop tard pour cette candeur  
savoir ce que l'on vaut

un Prince inconnu saisira

l'épée tombée en déshérence

les temps sont troublés

le pouvoir aux abois

rien n'est sûr comme le pire

et puis dans le froid qui mord sous la tente

alors que l'on garde ce masque rigide

survient le

Visiteur qui soulèvera la bâche

et dira : « Viens! »

Aujourd'hui la résistance est nécessaire

« Oh vous avez vu c'est Vedel dit Anne J.  
quelle terreur j'avais lorsque je suivais ses cours  
oh ce que je voudrais qu'il m'enfile  
(j'admire tant le savoir) »

That's the way it is, my dear, poor fellow  
Quant à moi les dieux larres en bonne place  
la gratitude à chaque pas  
aimer le moi et le dédaigner  
ainsi va le fleuve flux roulant reflux  
savoir et ne pas savoir qui on est  
de telle sorte que

pas à pas

s'approcher avec confiance  
du temps qui n'a pas d'heure  
du lieu qui n'est situé  
sans repos le fleuve puissant  
ta sagesse est ce livre fermé  
qu'éclaire la lueur de ton épée  
Il faut passer chaque porte

O dieux infortunés

ô dieux infortunés

en secret nous célébrons votre culte  
Nous nous sommes réfugiés dans la lumière sacrée du soir  
Nous n'attendons plus rien

vivant

en contrebande

Elle a un cul superbe

pourrait me le pointer (le vois pointé blanc avec  
avec sa touffe

blonde)

y pousser mon œil aveugle de cyclope

Ses mollets où planter  
mes dents

Aveugles ils cheminent  
    déseparés  
dans ce chaos de ruines  
le cœur rempli d'envie  
Les flocons du savoir  
    fondent sur leurs faces levées

Compagnons  
restons à l'écart  
suivons la loi de la patience  
Ce jour est long  
    ce pays si gris  
Ce n'est pas le but mais l'absence de but  
ce n'est pas le désir mais l'absence de désir

    qui fonde  
la volonté  
    montagne de cristal dans le Vide

Rien n'est plus gai  
    rien n'est plus triste  
    que le Pouvoir  
Le quintette de l'abandon  
il flatte les oreilles du peuple  
Ce siècle est serf des serfs  
Mais assez de ces petits maîtres chanteurs  
Je me suis approché de vous  
    Maître de la Méditation  
Un lion blanc se reposait à vos pieds

« Prophecy to the wind  
dit Eliot dans son calme ailé

Prophétise  
au vent  
et seulement au vent  
car seul le vent  
écouterà «

Dressé dans le vent du soir  
pollens  
poudre d'or, parfum des rouges hibiscus  
j'ai parlé pour personne  
moi qui ne suis personne  
moi qui n'ai de moi  
J'aspire à ce lieu de cristal  
où existe la Parole

Fuir  
Fuir et rester  
Absence au monde et toute-présence  
alacrité et dédain de l'existence

Je vous honore ma Dame des Prières  
J'écoute le récit de vos voyages  
Sans peine vous avez franchi  
le portique du Deuxième Monde  
C'est une joie sainte que de vous entendre  
parler de ces lieux étincelants  
où cheminent les Princes de la Parole  
Grands comme des montagnes  
ils se meuvent ailés  
doux et terribles  
dans lumière et couleurs  
La voix de vos songes  
est musique céleste  
de sorte que

moi l'errant laborieux  
quelque chose aussi me transporte  
bien que les mers soient hostiles

où chante la tristesse  
                                  la nuit  
                                  de l'universelle solitude  
Je me suis éloigné des souilles du monstre au muffle bas  
j'ai pris le Triple Refuge  
                                  ici même  
pour que silence soit silence  
J'écoute alors vos épopées  
en allée de l'ici ces nuits-là

                                  et ma douce espérance  
votre montée au Ciel plein  
de lumières que l'œil ne  
peut supporter  
Les Seigneurs vous parlent  
                                  et mon Maître Protecteur  
                                  vêtu d'une robe brun-rouge  
                                  vous a dit  
                                  ce qui m'est musique des cieux  
                                  azur de la foi

Oh ma Dame de la Consolation  
vous êtes honorée entre toutes les femmes  
puisque les Etres de la Loi  
                                  vous parlent  
/ ce cœur /  
                                  ces fleurs /  
                                  cette eau pure /

Le fleuve boueux du monde soudain  
est source où baignent  
mes lèvres

Elle est partout cette merveille  
qui frôle désir mais ne l'est  
                                  c'est une lumineuse floraison  
                                  dans ma gorge  
                                  la plaine fertile de lin et de lavande  
se répand dans mon corps jardin

de l'espérance

Sarrazins  
vous pouvez détruire les murs de la ville  
Démagogues  
vous pouvez mépriser après votre victoire  
O ciel! Pleus si tu veux!  
Voilà ce que j'ai entendu  
(et essayé de voir)

EVAM MAYA SRUTAM EKASMIN SAMAYE

31

Ma conscience  
était l'universalité de la douleur  
Entièrement elle l'était  
A mesure que se déployait mon regard sur la houle infinie de la terre  
les merveilles se réduisaient en cendres  
les arbres se dépoullaient  
les femmes que j'avais aimées  
gisaient  
dans un sommeil plus terrible  
que la mort

Sortant de son coma  
elle me reconnut  
dans la vague infinie du silence

Elle posa sur moi son regard mourant  
sa main se leva une fois  
avec la douceur de la brume  
adieu adieu  
mère de ma mère  
noble parmi les nobles

Maintenant la vie peut me quitter  
Ceci qui n'est pas la mort  
mais la béance du néant  
s'élargit dans ma poitrine  
jamais on ne remonte le Fleuve  
ai-je seulement vu ce que j'ai vu?  
La mémoire n'est-elle pas que l'or-papier

que les hommes brûlent en l'honneur des dieux?  
Je suis prêt à m'effacer  
tu n'auras plus à me souffrir, ma femme  
ni à souffrir de cette souffrance  
adieu  
j'ai déjà dit adieu  
Nous seuls savons ce que nous avons souffert

l'universalité de la souffrance  
nous ne savons pas qui nous sommes  
nous  
n'avons pas vécu la vie que nous avons voulue  
nous  
n'avons pas dit les paroles que nous  
pensions

ce n'est pas que je n'aime pas ce monde  
c'est ce monde qui ne m'aime pas  
et cette maison n'est pas la mienne  
l'homme que je combats  
porte mon visage  
c'est vrai que je t'avais promis  
de ne plus revenir sur cette terrible chose

tout n'est que souffrance  
je suis prêt à partir

dis-je  
alors que  
sur le grand vaisseau de bois noir  
un vieillard aveugle joue du violon à deux cordes  
Il n'y a pas d'âge d'or  
tu  
ne me souffriras plus  
ma femme  
je me suis arrêté haletant  
sans pleur ni pitié  
ma conscience  
n'est que :



l'universalité de la solitude

Quelle vie ai-je eue ?  
Quelle vie ai-je donc eue  
voyageant dans ce champ de ruines  
et portant parmi toutes ces grandeurs délabrées  
l'exécrable sentiment de

l'inutilité

Nous seuls  
savons

ce que nous avons souffert  
(cette chose horrible qui sue  
la haine et la rancune  
est revenue comme un chien  
lépreux)

Je me souviens  
c'était le matin de l'espérance  
et pourtant je savais déjà que  
je ne vivrais pas l'unité

je longeais le mur qui divise Berlin  
sentinelles aux miradors  
des molosses trottaient le long des barbelés  
la terre étouffait

cris et sanglots  
et le jeune homme libre  
joignait son malheur à celui de l'Histoire

Elle est là  
cette peine  
que rien ne peut guérir

(cette chose qui pue  
le malheur, le désespoir)

Je ferme les yeux  
m'engloutir dans le sommeil  
m'effacer du monde cruel

et comme une bête à l'agonie  
me tasser, dans ce coin, pont de l'Alma  
abandonné des dieux et des hommes  
me reposer dans la musique  
d'un violoncelle allemand  
comme dans un pli de la terre  
anonyme  
La vie est passée  
C'est comme si je n'ai pas vécu  
Il ne me reste plus rien  
Perdue la mémoire  
Brûlé l'avenir  
Ceci n'est que le stérile présent

En est et en ouest  
même amertume :  
vent d'automne  
D'est ou d'ouest  
sur le riz mort :  
le souffle du vent

32

Dans le présent ne repose pas le passé  
Du présent ne naît pas le futur  
Oui oui je me souviens bien :  
côte à côte nous avons combattu  
sueur et soif  
ivres de fatigue  
sans conscience

Maintenant nous n'avons plus rien  
à nous dire  
Après le naufrage de l'Essex  
la nuit sépara les barques du salut  
Ainsi divergèrent nos destins  
le tien vers le Pouvoir  
le mien vers la  
liberté

Joie du monde!  
J'errai sur les mers  
Je parvins aux îles heureuses  
Sans assise  
je traversai les villes de terre ocre  
Puis me voici  
maigre et peuplé d'absence

« Mesure l'absence de substance »  
L'amertume n'est que le flot qui lèche  
les caps  
le nuage qui assombrit

la terre

un instant  
Je suis revenu dans mon pays qui n'est pas  
le mien  
pauvre, sans pouvoir,  
serrant le journal que voilà  
mon livre de bord

Etre petit!

Nulle gloire ne nous attend

Et puis dans l'épaisseur du corps

Et puis dans l'épaisseur du corps  
sentir les mousses du sang  
le sourd tambour qui bat  
jusque dans les paumes de glaise rouge

là!

quand autour de soi se cr  
euse

ce vide  
Ses propres enfants se détournent de lui  
Le silence, l'écoulement  
du sable sur la montagne friable  
qui regarde le désert jaune  
temples morts

grottes peintes

statues aveugles

Tung Huang

horreur de l'usure  
le vent du désert siffle et n'a de cesse

Quelque chose ronge  
aussi puissamment que ce qui abat  
les siècles

Mon Maître  
le vent de l'usure crie et n'a de trêve  
ouvrez-moi les portes du Refuge  
Que j'étende ce corps creux  
lui-même hôte de l'absence  
Un pas  
résonne dans la citerne nocturne de ma chair  
et tant de mots sacrés  
lus sous l'arche du vide  
poudre de l'esprit

Quelle  
chose merveilleuse ma chérie  
Je rêvais que je volais  
plus haut que les nuages  
rapide et puissant comme l'avion

libre  
[et puis on peut bien me rejeter  
me laisser sans travail  
inutile dans ce monde inutile  
« Onde  
ne vous laissez pas abattre  
Je connais ce sentiment d'abandon  
Accrochez-vous à moi ma petite  
je veux vous donner au moins  
cette petite chaleur Quelqu'un  
partage votre désarroi  
Restez ferme coûte que coûte  
ayez  
foi en vous ayez foi  
dans votre valeur »]

Ainsi ballottés

dans de vastes remous  
  puis abandonnés  
dans le désert des villes

                                  des jeunes femmes et des jeunes hommes  
                                  de ce temps  
qui n'avaient plus de vivres ni de boussole  
voyaient jour après jour le courage  
  les quitter  
et la panique s'asseoir à leur côté  
tranquillement  
dans les banques désemparées  
                                  croquant son croûton fade  
                                  de sang séché

  tranquillement  
eh bien merde  
                                  secoue-toi un peu  
c'est pas passe queu c'est  
  la Crise  
Ecris aux boîtes  
                                  va tirer les sonnettes

                                  Moi à mon âge  
                                  tu sais  
                                  je n'ai plus rien à prouver  
                                  mais je dirais pas  
  « t'as pas cent balles? »  
Les jours commencent à s'allonger  
pense à ces jours heureux  
l'avenir était à nous  
Tu sais je rêvais que je volais  
quelle ivresse! puissant comme l'avion

                                  le présent naît si mal du passé  
                                  je suis l'homme de nulle part  
                                  Son cul superbe  
                                  tenterai bien la prochaine fois  
l'enfilerai en criant comme un âne

Le monde majestueusement  
se dilate  
musique du devenir  
Dans l'esprit  
se rassemblent l'histoire du monde  
ma propre histoire l'Histoire

Héros porteur de millénaires  
ce faix de palmes mortes  
ou faux prolo du Dharma?  
Visité tous les tombeaux  
pleuré toutes les défaites, compté tous  
les naufrages  
Puis contemplé l'arrêt de la Roue  
temples détruits de Pagan  
l'irréversible retraite des titans

vaincus! vaincus!  
Alors je me suis retiré  
habité de bruits  
Rassemblé  
mon cheptel  
fragile fortune de l'esprit  
Héritier des héros antiques  
ou Nouveau Barbare?  
De toute manière aristos  
loin du monstre de ce temps  
qui sans repos se tourne sur lui-même  
en quête de petits plaisirs

Ranimer le suc et la vigueur :  
bonheur des premières heures  
L'aube du Nouveau Combat  
la saluer

Voici, sur l'autel que je dresse :

Du passé

la Loi  
la parole du Maître  
les grandes invasions et les grandes destructions  
la misère des sages  
la défaite des lettrés  
la femme Tang achetée à Kyoto  
la force de ceux qui ont vécu dans les temps  
antiques

De l'avenir  
l'inexorable  
la destruction du monde et l'espérance  
la respiration de l'univers  
la Voie

Du présent  
la grâce



Oui le présent  
rien que le présent

Obéissance aux Maîtres  
gloire au Seigneur!

Seulement l'eau la flamme l'encens  
Ceci fonde la force intérieure  
dans l'implacable houle du temps  
Nous savons la dilatation de l'univers  
la fuite des astres  
Indéfiniment nous voguons  
Nous savons aussi  
d'autres choses indifférentes :  
le ressac de l'univers  
son retour vers l'indicible noyau  
respiration de l'Un

Indéfiniment nous voguons  
mortels et immortels  
habités de musique

et tout  
est couleurs  
sous le charme

(Obéissance aux Maîtres)

La stérilité : gratitude!  
La destruction et la défaite : gratitude!  
La parole est louange, seulement louange, et toujours  
Qu'ici repose  
l'espérance  
Venez!  
Restons comme la montagne-vallée  
immobile dans la mobilité (recueillir l'eau)

Grand'mère avait posé sur moi  
son regard absent-présent  
sa main faisait adieu  
toujours elle m'accompagne  
je suis ce fils de Champagne et du Haut-Pays  
Thô  
ce fut l'adieu au monde  
dans l'indescriptible chagrin du départ  
ce fut aussi le geste d'amour  
qu'élève la mort  
vers l'intolérable tristesse de l'existence

Nous seuls savons le compte de notre douleur  
Année après année  
nous déchiffrons le destin

Mon Roi  
je me tourne vers toi  
protège ceux qui ont la foi  
préserve les moissons et les sources  
garde intacte la force de ceux  
qui ont maîtrise  
d'eux-mêmes  
Tu es la liberté

A pas feutrés commence la gloire  
Le fils dit à sa mère : « je suis heureux »  
Manjusri a levé son épée  
personne ne peut plus m'humilier

et France menacée  
nous entreprenons cette tâche difficile  
de te protéger contre toi-même  
avant que ne s'ébranlent les armées  
Dans la décence, ce labeur quotidien  
l'Etat  
Ainsi travaillerons-nous

Toute la journée, j'ai eu sommeil  
Maintenant nous n'avons plus le temps de flâner  
dormirons samedi soir  
écouterons la musique dimanche  
les anges seuls lambinent souriants  
travaillotent à quelque chose qui encore  
les grandit

Or  
voilà que notre incessant labeur  
aussi nous grandit  
Nous avons connu le désespoir de l'oisif  
(le désarroi du temps livré à lui-même  
ou  
l'extravagance  
du chômeur  
cette destruction de l'homme  
abandonné)  
Et maintenant enfermés  
dans ce harcèlement

Bleus apsaras  
rêve du rêve  
je vous contempiais dans les grottes multicolores  
les caravanes séjournaient à l'oasis  
(arbres transparents  
de la Chine des sables)

La route allait de Xian à Ispahan  
nous venions de Langzhou  
une fois encore j'ai croisé Hiuan Tsang

et vu le Vieux Souen  
roi des Singes et Pa Kiai





NOUS N'AVONS PAS VÉCU!

Le sable l'eau l'air  
la poussière la fluide chanson  
le jour transparent  
/ qu'ai-je fait hier  
tiens rapporte-moi le journal  
j'écris dans une langue de plus en plus simple  
mais Bernard ne comprend toujours pas mes poèmes  
que  
faire? Nous devons penser à réserver  
une villa pour juillet  
j'ai

dit tiens-toi plus tranquille  
mon âme  
tu voulais le monde le voici  
tiens-toi plus tranquille te dis-je  
tout ce que tu voulais le voici  
les choses les unes après les autres  
qui furent si désirées

Des chameaux rouges galopèrent souplement  
on avait ri  
ces magnifiques vieux du Rajasthan lissaient  
leurs moustaches  
« sir sir photographiez-moi »  
et puis à Suez dans les lueurs crapuleuses des torches  
qui miroitaient sur l'huile mouvante de la mer  
des grappes en labeur  
escaladaient le flanc noir de l'André Lebon  
Les jeunes lieutenants qui partaient  
se faisaient casser la pipe en Indochine  
rigolaient

« Noir c'est noir tout s'efface »  
sable eau air

la tête bourrée d'images dansantes  
n'oublie pas le journal

Je me suis levé dans l'arrogance du jour  
Ma silhouette sur le feu du fleuve sacré  
J'ai bu ce flot amer  
Nul n'a su vraiment mes délits  
moi le Secret :

loquace et rieur  
mais serrant dans ce coffre sans espace  
un monde  
sans espace et grouillant

oh probablement  
un vrai purin vous savez  
tellement surestimé  
un trésor on croit ça  
l'odeur de paille du sexe  
la douceur de cette chair douce  
magnolia rose  
le dur perçant le doux  
la pierre sur l'humide argile  
cri et soupir

pluie et nuages  
couchés sur le tapis, lumières éteintes,  
elle avait si peur d'être vue dans l'escalier  
et maintenant tout oublié  
tout en elle-même immergée

désir

le prenant dans sa bouche épaisse  
ne craignant ni la police ni la prison  
ni l'Histoire qui l'avait brisée  
et qui avait brisé son vaste peuple  
non, ne craignant plus la délation  
ne craignant plus sa terreur  
les menaces la vindicte les voisins le Parti  
l'abandon de ses parents





cul de garçon  
cuisses minces sexe  
à peine ombré  
et puis  
au pied du blanc Kilimandjaro  
cette grande Kenyane rigolarde qui faisait  
l'amour sans s'en apercevoir  
écartant distraitemment ses vastes jambes  
Satin!  
Soudain son ventre lisse  
se plissa noir friselis  
de lac laqué  
pourpres reflets, singes verts

Une mitrailleuse  
tambourinait sourdement  
sur la porte de la nuit  
Eclataient çà et là des coups  
de mousquetons  
là  
en face  
dans la rue Pavie en Hanoï atterrée  
où tout était sépulcralement  
calme  
pas un souffle  
nuit compacte  
puis  
déchirant le lointain  
la voix d'une femme  
ce devait être au bout de la rue Béliér

Tiên lên!  
Tiên lên!  
criait-elle dans Hanoï morte  
c'était la voix de

la Révolution  
inconnue et terrible



je pète sur les aristocrates  
à mort les riches!  
pauvres cons de pourris!  
paumés va  
et v'la vous repasserez  
on ne me la fait pas

(car Bhârati elle-même est immergée dans la béatitude)

depuis hier Johnson (L.B.J.)  
knocke toque toque

à la vitre de la mémoire  
petits coups légers insistants  
l'affaire du Golfe du Tonkin

Hanoï bombardée  
l'Amérique déchirée

nous serons à 7 heures  
chez vous  
mais les Grandjean ne peuvent v  
ah vous le saviez Jeannette  
Renaud vient de  
divorcer

Johnson  
papelard gros matou  
entouré de ses profs Rostoff Mac Namara

ma mémoire douloureuse  
l'Histoire comme un couteau  
sans cesse le Meurtrier se dresse devant nous  
depuis l'enfance  
Georg Trakl  
le voyait debout dans l'allongement des ombres

Peter Lorre  
la perte de l'innocence  
soudain tout revint à la surface  
le Klu Klux Klan le sang des Indiens  
la quarantaine à Battery Place  
Théodore Roosevelt Cuba déjà libre the  
Magnificent War  
s'élève le chœur  
de la terre d'espérance  
qui ne fut que puissance

pauvres paumés va!  
c'est l'Histoire qui passe

oui soudain ce qu'avait préparé Kennedy  
ce mensonge du siècle

explosa  
Chaos : Berkeley sous les matraques  
les campus hurlants tumulte et fureur  
les Noirs incendiaient leurs propres maisons  
le maire jouait au basket  
dans les rues de Harlem  
les pompes à incendie servaient de douches  
délicatessens pillés  
Métro Fantôme  
nous pleurions de pitié et de haine  
les ghettos dégorgeaient leurs fientes  
je suis de haine  
oh la fin de l'innocence  
(« oh  
pourquoi m'as-tu prise  
pour tout me reprocher maintenant? »)

mais comment savoir ce que serait

l'autonomie de la douleur?

Comment savoir que la peste me gagnerait  
aussi  
pourrait mon amour  
Brisé  
comme ces os nains au bord de l'océan  
sous le pas d'un promeneur sans visage

Je voulais mourir  
Me laissais sombrer sueur glacée  
dans le sommeil pour oublier  
De la vie vin amer!  
L'Histoire est couteau sans merci  
Pardonne-moi si je n'ai pu  
te pardonner  
Personne ne peut rester  
à l'écart des tempêtes

L'Histoire n'est pas friselis de rivière  
Jamais je n'ai autant souffert

Le monde et nous on s'est mélangés  
nous avons été embarqués dans le Métro Fantôme  
elle pleurait à la sortie  
larmes abjectes  
Je haïssais son passé le mien  
mon corps berceau de la douleur  
la perte de l'innocence le ravage du sacré

L'être émietté

Il porte en lui l'histoire du monde  
il sent comme sa propre histoire  
l'histoire de toute l'humanité  
il reste encore le héros qui

salue l'aurore et son aigre bonheur  
Nouveau Combat  
Se remettre à chanter  
dans le vent  
car voici ô Zarathoustra  
que tes lyres se mêlent  
à la musique du monde  
tu es et n'es pas

le corps est l'arbre de l'Eveil

unifier tout en Un  
à l'origine l'Eveil n'a pas d'arbre <sup>mais</sup>

et ainsi  
retire-toi en toi-même comme sur  
une île  
alors tu sauras que tu n'es pas  
bien que tu sois  
tu sauras aussi que prenant le Triple Refuge  
tu es sans abri

Tourné vers le Mont Meru  
où dort Celui-qui-a-quatre-faces  
Bhâratî immergée dans la béatitude

récite dans le vent!

35

O  
mon amour  
pourquoi ainsi me tourmenter  
Je voulais le bonheur  
et n'ai plus que douleur

Ainsi la lumière

caduque  
s'affaiblissait sur la terre  
Ceux qui étaient partis en chantant  
sont revenus amers

ou bien  
celui-là qui ne reconnaissait plus son amour  
(non mon pays et moi n'avons plus rien  
à nous dire)  
sur son chemin du retour  
à la rencontre de la joie

Je ne parle pas  
de la joie de ton corps  
(rêvé cette nuit : tu t'ouvrais à ma rapacité)

Il tenait une tourterelle  
contre sa tête :  
la Chine peut-être renaît  
quel temps vivons-nous  
mais je n'ai pas oublié l'étendue tendre de ton corps)

Le fleuve brusquement bifurqua  
Qui l'aurait cru mon ami  
qui l'aurait cru  
                          la grâce entre par la fenêtre  
                          comme un voleur  
C'est une chose bien douce  
parmi beaucoup d'illusions perdues  
  nous nous sommes tant aimés  
et maintenant nous survivons  
parmi les orchidées et les nuages  
    – le luxe dans lequel tu vis  
une insulte au peuple, dit Linette  
    – mais tu ne sais pas, ma sœur, le vrai luxe  
de mon existence  
Ainsi dérivent ces ombres  
                          fleuve de la conscience  
Les G.I. défilaient sur la Concorde  
    beaux et blonds  
blé de l'innocence  
C'était aussi papa Hemingway  
Shakesperare and Co  
                          Gatsby  
pleurait Zelda sous la pluie  
en douce j'écoutais « In the mood »  
                          Murphy  
    magique radio crème et chocolat  
« la France est beau et jolie »  
  ainsi  
allait le monde après Vichy  
    Tudieu  
    la France était pauvre  
lorsque nous arrivâmes à Agen transis  
matin de brume le 21 janvier cinquante-et-un

pies noires sur champ de givre

ô mon amour  
découvre lentement le bonheur  
Gelée blanche  
campagne morte  
    Quel froid tudieu!



et aujourd'hui ce calme  
blanche pivoine qui grossit

pies noires sur champ de givre

cachée à tous  
lampe jaune dans l'arbre  
cette lumière  
grandit  
perce l'obscur  
réservée à moi seul  
De cette ténèbre  
naît  
l'irréritable bonheur  
pour moi seul  
Personne ne sait comment  
non personne ne sait comment naît

l'avenir  
Cette maison est hantée de spectres toi-même  
ombre poreuse parmi les ombres  
seulement verse-toi ce thé de pousses vertes  
« moustaches du dragon »  
Hangzhou

l'ambassadeur babillard  
nous voguions sur le lac de l'Ouest  
heures propices suspendez votre cours!

Ne t'apitoie pas  
(le mensonge aide à vivre  
pacifiquement) clapotis des rames  
Que je l'ai aimée  
dit le père Vivier  
je ne me suis pas remarié  
Bon Dieu que je l'ai aimée!  
Ma vie foutue depuis lors avec la guerre de 14  
j'aurais pu me remarier  
Le 9 mars la Citadelle a été prise par les Japs  
Depuis lors



pour ton cinéma à dix sous  
les grands flamboyants la chaleur impitoyable  
du Fleuve Rouge  
rizières, bonheur de l'enfance  
parfum de riz vert, le songe du Fleuve Rouge

rêver de l'ordre  
lorsque s'émiettent le monde et le moi  
non-sable dans les creux clepsydres  
rêver de mangues  
et grand'mère Faugère ma reine très bonne  
passait sur le visage d'un gosse maigre  
une serviette rouge rugueuse brûlante douce  
ce matin frisquet

O reine au parfum de camphre!  
casser l'alexandrin  
et le vénérer  
Au tombeau d'Alighieri le vieil Ez  
l'œil perçant et studieux  
tire du chaos douloureux de ses os de calcaire  
un vrac de notes sur sa flûte de Pan

i sans points  
hirondelles sur fil électrique  
J'aime ton cul sublime  
et tes cris féroces  
ton pubis ombreux ton sexe docile et doux  
soumise tu m'es  
pendant que je te dévore  
cuisses dressées eau argile ce  
bruit de feuilles qui se froissent  
et puisque les maîtres de l'oasis  
se sont avancés vêtus d'azur et de soies  
nous portant l'eau de source les dattes le miel  
Oui puisque le destin place cette pause  
sur notre route  
nous qui cherchons l'autre eau l'autre azur  
saluons-les  
honorons leurs présents et leurs demeures

Auparavant  
rendons grâce à notre Seigneur  
Bonheur et affliction  
sont des dons égaux  
Il n'est rien sous le ciel qui ne lui appartienne  
Nous disons à chaque pas  
« Hommage au Maître et Protecteur indivisible »  
que le fruit soit de miel ou  
que l'eau soit amère

Ainsi respectueux de l'Incréé et des hommes  
l'espace du dedans inaltéré  
l'ablution faite

nous porterons nos présents  
le poème de nos voyages  
et le signe que voilà qui n'est point idole  
mais parole message musique  
Pénétrons alors sous le toit de palmes vertes  
écouterons l'oiseau le ruisseau

savourerons le parfum du poivron et  
dans le silence de nous-mêmes célébrerons  
face à l'horizon de montagnes violettes  
le jen l'humanitas la civilité  
Assis dans le rectangle d'ombre d'un mur de pisé  
nous boirons le kaoua épais d'Arabie

Hôtes  
hommes de notre race  
nous vous saluons,  
car nous aimons saluer  
Voici l'échange de notre dignité  
sous la lumière du ciel

Shiva  
dans la fraîcheur de son sanctuaire enchevêtré  
écoute d'antiques louanges dravidiennes  
buccins aigres  
cithares

flamboient des tambours  
nez percés d'argent  
un éléphant bossué comme la terre  
s'enfoncé dans les flots tourbeux

Scarabée  
d'or dans les lumières de Manhattan  
Poésie de la danse  
buée de tendresse







vivre  
en buvant à petits coups avec les amis  
longtemps je vivrai  
sans les fastes ni les bannières  
je contemplerai cette boîte à encre  
rivière et montagne  
pin de la vie chaumière pilotis  
barque paresseuse / un pêcheur  
  
vol de grues  
/ une flûte

Longue vie  
Marie  
dans la paix du cœur  
hors des fastes et des honneurs  
De Gaulle  
provoqua ce tremblement de l'être  
Résistance!  
Alors  
nous nous retirâmes dans les îles  
Giscard entouré de sa frivolité  
l'essaim de ses gommeux arrogants  
faisait tchik tchik à Jugurtha qui allait  
en se dandinant  
pisser sur un coin de tapis  
(Ainsi le consigna l'homme à l'œil de verre)

Freude, schöner Götterfunken,  
Tochter aus Elysium

Ainsi était le royaume  
ô roi  
Nous nous retirâmes alors sur la montagne  
Bientôt le monstre au muffle bas  
soufflant  
reniflant dans la paille  
fouillant grognant  
bousculait les barrières des enclos  
Les nantis suaient de haine  
l'État n'est pas raison



Ainsi devint le royaume  
ô roi  
« Il partit contempler l'Océan  
le père des dieux »

Amitié de l'espace!  
Personne ne sait ce qu'il est  
mais Bhârati immergée dans l'extase

« gratitude ô Sans Limite gratitude! »  
Nous sommes sortis de ce long rêve  
tissé de meurtres, d'impudiques chaînes  
D'un manteau lourd de sang  
nous nous sommes délivrés

et  
nous avons accueilli dans notre fertile demeure  
le monde, l'Océan  
Le père de Monjour (son visage émacié)  
commentait l'Évangile tous les jours après la classe  
oh nous ne récusons ni l'amour ni la bonté  
mais le feu et le sang  
Nous entrons désormais dans l'ère de l'espace  
Accueillons les dieux  
la joie des palmes  
Ventre-saint-gris!  
s'exclamait celui qui venait de boire un tonneau de Cahors  
ce vin au goût de pierre à feu  
me plaît  
Cherche l'eau et la pierre  
la vigne et la terre  
l'ordre bigarré des dieux  
alors  
hisse la voile et pars  
sur les eaux dont est née la vie  
Nous sommes sortis du long cauchemar biblique

On peut trouver aux stalls de Singapour

toutes les cuisines d'Asie / poivres piments curries /  
pas de porridge  
pas le feu de Saint Bernard  
Ma splendeur  
scintillante merveille  
Hong Kong de cuivre lisse et d'or flou duvet entre les jambes agiles  
l'Asie renaissance du monde  
dorée  
si douce habile  
sous la paume  
si docile sous la langue

ses yeux étirés mi-clos goguenard mystère  
Trembler en touchant  
le secret. Ruby.

Des bateaux lumineux descendaient les fleuves obscurs  
la tristesse dévore ma poitrine  
(y a-t-il une beauté russe?)  
ton visage  
ton visage neige et pivoine  
non  
je ne t'ai pas dit  
la tristesse dévore ma poitrine  
nous  
avons failli nous rencontrer et puis  
j'ai parcouru le monde qui m'a envahi  
lumières et ténèbres  
la gaïté est le manteau de la détresse  
de hautes falaises se dressent en ouest  
fureur constante de l'océan!  
Nous /  
que signifie la beauté sur terre?  
Quel est ce scandale?  
nous /  
et dans le crible de la mémoire  
brumes et roses de givre  
nous marchions dans la blanche forêt  
de bouleaux  
peut-être Iasnaïa-Poliana

lieu froid et pur  
notre désir était pur  
claquements de fouet grelots dans l'épaisseur de la nuit  
mes yeux grands ouverts et aveugles une  
larme a glissé

Prince André! Bezoukhov! voici  
Natacha / Chuintement des traîneaux  
nous glissions sur les lenteurs du fleuve gelé  
Glace brûlante  
Déchirés vivrons-nous  
sans oublier

ton visage

ma vie a dévoré le monde que j'ai traversé  
l'éclair noir des grands fleuves obscurs  
le cœur est sans tourment  
nous vivons seuls avec cette volupté

Respect à toi  
ta joue neige fragile  
femme si droite  
notre désir était pur  
j'ai regardé ta droiture (ta liberté)  
comme un égaré  
amer et impuissant  
mais non désespéré  
Paume chaude sur neige fraîche  
Quelle est  
cette grandeur d'aube  
qui nous frôle?  
Un lorient fou chantait en pleine nuit  
Ta beauté était si grande / devant l'Académie. Anna.  
« Sur les marches du palais  
la rivière est profonde lon la »  
chantait Jeannette dans la 4 chevaux  
« les chevaux venaient y boire lon la »  
les gosses que nous étions  
le rire est le masque de la détresse  
si

vous descendez vers le Lot-et-Garonne  
voyez la rivière aux bords sourcilleux  
mon figaro a perdu ses clients  
d'autres poètes arrivent cher Jasmin  
La gloire viendra à moi

« il faut que la vie soit entre des rails  
tout n'est que devoir et mission  
savoir se garder de ses faiblesses  
Non  
je n'irai pas chez toi »

Phèdre :  
tourment de mon cœur  
tu es mon roi cruel et adoré  
« tu  
aimes trop séduire  
Je te sais  
drapeur  
Pourtant je me laisse faire »

Ce fut comme  
toujours cette peine des mots  
la difficulté de dire juste (la difficulté d'aimer juste)  
on remue cette pâte chaotique  
un feu  
la brume  
et l'impuissance du voyageur  
glissant dans la glaise du Fleuve Bleu  
nous n'atteindrons jamais le port  
lèvre chaude sur neige froide  
mon épouse ma sœur  
recueille le sentiment du temps, le mien  
et de la solitude, la nôtre  
range les masques et les manteaux dans l'armoire carrée  
et calme ma patience  
inachevée  
ainsi partage le pain et les paysages  
et ce qui fut douleur

I am in pain  
Peut-être la terre vient-elle de trembler  
tes yeux bleus de cobalt pâle  
ta bouche pivoine  
et puisque l'univers est musique



du siècle  
nous sûmes également que ce siècle serait douloureux  
les masses l'Histoire les professeurs à binocles  
les bégayeurs qui avaient lu les fous  
les philosophes loucheurs les nouveaux croisés  
ceux qui avaient une foi de fer  
ceux qui voulaient être trompés  
et tant d'autres encore  
(comme si ce temps était celui de  
l'inévitable maladie de l'âme)

faisaient basculer le monde

alors mon épouse ma sœur  
commence le récit que sans cesse  
je te fais de ma vie d'exil

J'ai fui

Seules les langues mortes peuvent dire  
cette horreur

cette horreur sacrée qui me tient éveillé  
à l'heure des éboueurs

parmi ce bruit de grues et d'engrenages  
Et c'est toujours mon amertume :  
la ville poursuit son sommeil pollué

Tu dormais aussi (l'Innommée)  
Que te dire?  
L'épouvante de cette heure  
où se lient ténèbres et clarté  
Le maître du vaisseau compte sa solitude  
entouré de gisants sur l'océan lâche  
un tambour annonce la fin

de quelque chose  
Où trouver le lieu de ma plainte  
puisque nul lieu semble-t-il n'échappe?  
Et dans la rumeur qui enfle  
son gros corps de mâchefer et de fumées  
tel le monstre du malheur au regard fixe  
se croire seul  
à voir au-delà de la vitre embuée  
le silencieux déclin  
de quelque chose  
la chute une à une des neiges d'arbres à fruits  
dans le verger de l'enfance  
doux cerisiers de la Maladrerie  
monde inébranlable  
à jamais  
englouti

En vain  
je cherche mes compagnons

Hélas ils sont  
balayés par le vent de l'Histoire  
vidés harassés proscrits  
et c'est une bien pauvre cause  
que celle pour laquelle nous luttons  
Que nos enfants dorment  
puisqu'ils ne savent pas et  
probablement  
ne me liront jamais

Cette souffrance est aussi celle d'autrui  
Inopportune, encombrante, c'est elle  
la chair de ce temps  
leurres larmes sueur sang  
oh j'ai bien vu  
depuis l'enfance  
le visage de la tyrannie  
Nous faillîmes être emportés  
par ce déferlement

de forces divines

lâchées sur les peuples désemparés

Nous eûmes de la chance  
c'est une chose  
que je vous répèterai  
enfants

Mais pourrez-vous  
comprendre  
que rien n'est acquis à l'homme

de telle sorte que  
l'avenir chaque matin entre chien et loup  
Eliot dit : « the future is a faded song »  
Ecoutez la sagesse des anciens maîtres

mais RIEN  
ne peut faire oublier  
le pressentiment du danger  
heure des éboueurs  
grognement des machines municipales  
Peut-être nous ne nous reverrons plus

Malaise de la maladresse  
chaos des mots  
l'indocile langage est comme la vie infidèle  
ceci  
est la même histoire

Accepte donc  
beauté du fer et de la pivoine

Poésie est polyphonie de l'instant  
Notre  
désir est pur  
Tu es encore plus belle au-dedans de toi-même  
accepte



Cherchant le vide dans le chaos du moi  
je trouvai ce fruit

                  ma  
joie              est celle d'autrui  
et mon espérance                  et le monde  
bannières de soie                  fluides  
                                  souple  
  vive  
  dans le vent  
du vert été

                  Auf wiederssen!  
La mer est ce lied pâle qui blesse le cœur  
« Penserez-vous à moi? » et elle leva  
son visage anxieux  
I am a lonesome cowboy  
lonesome so lonesome

                  Ariane  
                  tu  
                  danseras  
                                  ma  
  fille mon âme  
la musique et le silence  
Un jour nous rejoindrons gens de notre race  
notre peuple au-delà d'Orion et des Pléiades  
chétive est la mémoire était-ce

au Prater du Troisième Homme  
 ou bien quelque part au Mexique  
 la grande roue Ferris  
 tournait lentement  
 (le Consul pleurait Yvonne à jamais perdue)  
 Ivrogne tais toi / ta destinée  
 ou la mienne / tais-toi  
 claquements aux stands de tir  
 cliquetis de la loterie aux nougats et Julot  
 disait impavide « rien ne va plus! »  
 pendant neuf ans  
 l'avoir aimée comme  
 un fou avoir marché dans les ruines de  
 l'Histoire comme dans un songe et  
 puis du jour au lendemain  
 plus rien  
 Pleurez doux alcyons doux alcyons pleurez  
 Se penchant par la vitre baissée  
 c'est dommage dit-elle qu'on  
 ne se revoie plus  
 Au fond je me disais bien  
 mon cul seul vous intéressait  
 Je sais  
 tout est mensonge  
 bien que tout soit sincère  
 l'or devient plomb est-ce bien  
 le vert été?  
 Oh toi que sans répit je cherche  
 interrogeant nymphes et bois  
 je ne t'ai pas donné la moitié  
 de l'amour que je porte aux femmes

alors que du jour au lendemain  
 « elle n'était même pas mon genre »  
 se dit  
 Swann en lissant sa moustache  
 de snob vaguement pédéraste  
 Ils se sont serré la main  
 Montoire entache notre mémoire commune  
 ils se sont aussi serré la main

de Gaulle et Adenauer  
pour que nos peuples vivent  
Il faut tenter de vivre! il faut  
tenter de vivre!  
Sur le patchwork de l'esprit  
tout ceci qui n'a aucun sens  
et qui a un sens

contemple

le mariage de la mer  
et du corps de la femme  
fluides bannières dans le vent du vert été  
ma joie est la joie d'autrui!

un corps de femme  
est aussi la mer et le ciel  
et pendant ce temps les sentinelles à nos frontières  
jouent aux cartes  
la cigarette au bec  
nous vivons la fin d'une ère non pas  
la fin du monde  
ne craignez pas de mourir  
La dame dont je suis amoureux  
est svelte et belle, d'acier roux  
se dressant dans un ciel brillant  
nuages floconneux  
paresse du printemps  
décidément je n'aimerai jamais aucun quatuor  
à cordes  
ceux de Haydn encore moins ceux de  
Beethoven

irrecevable amour

pour la Tour Eiffel

allegro ma non troppo  
/ ma non troppo  
« une mystérieuse coda de cinq mesures

s'éteint doucement »

notre espace sonore  
mal conquis

quel est l'espace  
de notre silence

quelle est cette nostalgie  
d'un pays sans nom ô nymphes ô sources ô bois altiers  
Etre Mahler

Surgissent et périssent  
appels et lueurs  
amers et chants  
de telle sorte que l'esprit  
qui n'a de sens soit la vérité et ainsi  
pleurez donc apsara! ô vous merle sacré,  
déesse de mon ciel, douce apsara, pleurez!  
La mer est ce lied pâle  
qui blesse mon cœur

S'ouvre le vert été, vient le fruit après la fleur.  
toutefois Fontanes vint me voir  
(il a un si beau nom) tu seras dans mon œuvre  
et ainsi tous ceux qui sont beaux  
seront rachetés et tous ceux qui sont beaux  
sont princes en ce monde :

Liz!  
Le pouvoir est chose fascinante  
manière d'être libre  
manière aussi d'être immergé  
dans ce tumulte

Le ministre d'Etat a changé  
du tout au tout : virage à cent quatre-vingt  
degrés sauf ce pardessus bleu trop cintré  
même lippe ironique arrogante  
même œil de velours (je crie « au loup au loup » pour les maris  
ricanait le beauf, le pharisien)  
Le pouvoir donne cette aisance  
la parole docte et ronde de prélat

Que furent nos vingt ans ?

La France pétainiste  
se réveille éberluée pour acclamer de Gaulle  
Le petit enfant de Quât Lâm n'a pas varié  
et je rappellerai ceci que je vis de la terrasse  
de ma demeure de maître  
le brigadier des douanes métis  
se dirigea avec lenteur vers son sergent et dit  
« Faites descendre ce drapeau  
Le seul drapeau est celui de la France »  
puis il fut torturé par les Japs  
devant ses hommes

Je crois qu'il en mourut  
(trop de coups sur le foie)  
Puis Leclerc descendit la rue Paul Bert  
Délire des petits blancs de Hanoï  
Ils croyaient qu'on allait lessiver le Viêtminh  
en une nuit  
Garde l'ineffaçable image de la noblesse  
oh oui celle de Bouvines et celle d'Azincourt

celle d'Azincourt  
oh oui  
chante ô merle de ma douleur  
avril bigarré, dans son plus bel habit  
retarder encore l'inévitable rencontre  
J'étais loin de Toi, au printemps  
Savoir encore que je ne pourrai me dérober  
puisque mon esprit  
est né de ce monde précis, en ses noms et couleurs

tout rempli de Ta présence

monde poreux  
qu'aisément je couvre

il est tout absence  
Alors  
à chacun de mes pas  
ma bouche sème Ton nom  
marquant les lieux d'un chant

C'est ainsi manière de caballero  
en ces jours alcyoniens  
où désert est pur bonheur  
Vivre  
ce destin de louange à Toi  
dont je suis la demeure

Ainsi  
plus belle  
que l'espérance et plus grande  
que le mourir sans cesse renouvelé  
se répand la douceur de Ton nom  
C'est une richesse bien précieuse qu'aucune inflation  
ne menace ni le temps ni la volupté ni la rapine  
ni la peur et qu'à peine affecte  
la haine (mais elle est vite chassée ainsi que l'infertilité  
du cœur  
avec le secours  
du poème)  
Car tout en fin de compte ramène vers Toi  
la vague hautaine fendue par les jonques ventruées  
ou l'amoncellement des tours de verre et d'acier  
la grâce des autres fleurs dont aucune qui  
ne T'eût dérobé sa teinte ou sa senteur  
car si le monde dis-je me parle de Toi  
moi Ton chantre et Ta maison  
je le crée en le couvrant  
de mon murmure  
sans repos :  
Ton nom

ô Bouddha

Souviens-toi, mon frère, de ces tombreaux antiques.  
 Mémoire du monde, ils sont le lieu parfait.  
 L'âme y trouve la paix et se grandit d'azur.  
 Immuables géants le long d'un chemin jaune.

Ainsi

nous déposâmes l'encens devant le tertre de Kung  
 puis nous errâmes heureux et désolés  
 parmi statues et tombeaux  
 Nous fûmes les premiers d'Ouest  
 à passer la porte rouge  
 du tertre de Mö-Tseu  
 Et encore hommage au Destin!

Couteaux, diamants, silex  
 écrits secs  
 flamboie dans la grandeur de ta précision  
 Apollon

harmonie des îles, douceur des corymbes  
 l'or et la clarté du matin  
 comme l'équilibre de toute chose  
 Apollon  
 Voilà ce que j'ai à te dire  
 toi qui as vécu  
 mais qui toujours triomphe  
 On était restés au fond de la jeep  
 crevant de chaleur qu'est-ce qu'on attendait  
 peut être une bonne rafale  
 pendant que l'air grésillait de mouches lancinantes  
 puis très vite Noël arriva

de toute manière il n'y avait pas un arbre à Djelfa  
et on se demandait  
comment  
des hommes pouvaient y avoir une vie  
tu sais  
j'y ai commencé l'apprentissage

de la vraie solitude  
Celle-là qui te coince le cœur  
lorsque tu reviens au port sous les étoiles grossières  
les légionnaires chantaient au bordel  
tendu de velours cramoisi  
La première fois que je voyais un lupanar

puceau  
crevant d'amour  
l'univers te pénètre

tu découvres que les étoiles peuvent être rousses  
ou jaunes  
le désert est si froid tu  
ne te rends pas compte comme le Sahara  
peut être glacé  
alors tu sais ce que sont l'Histoire  
et l'histoire de France  
avec Guy Mollet les socialistes Mitterrand  
la République titubante et pathétique  
pauvre poissarde  
alors

tu entres en poésie  
Le désert est sans gloire le désert est souffrance  
espace de cailloux rouges  
dans l'hiver misérable  
douars et haillons

On grille des Troupes  
C'est la guerre



L'exil est ma gloire  
prince des nuées  
et mon tourment fidèle  
L'oubli s'empare des pays les plus vastes  
remparts de terre  
oueds sans nom  
Le ciel est noir où cliquettent glaçons et diamants noirs

Seulement à pas très lents  
arrive le vrai commencement  
Cette vie d'homme  
vérité et fausseté se marient  
écheveau de courants tièdes et glacés  
flots de la mer ambiguë  
et désenchantée

bonheur possible  
la juste appréciation du plaisir et le bonheur  
de la beauté  
transitoire  
Très tard s'apprend la lenteur des caresses  
Sincérité des mots simples à l'inconnue  
ou dans un poème grossier

pomme brillante dans la main  
l'heure ronde  
le pied bien à plat sur le sol  
lèvres gonflées sur la neige /  
Alain

Mimoun ce héros modeste  
il s'accrocha à Zatopek le dingue  
la dernière ligne droite du 5 000 mètres  
de Helsinki  
Chataway tomba. Ça  
c'était l'émotion!  
on n'en fait plus comme ça  
Et maintenant rendu sur l'autre pente  
de la vie  
mais toujours incapable de renoncer à dire je

Dieu du ciel!  
quelle était goûteuse cette grenade  
ne pleure ni Hector ni Anchise  
mer sans fin! désert serein!  
qu'importe Egée si nous revoyons Shnghai

Le rock n'roll  
patrie de notre jeunesse  
la rue d'Isly arpentée Alger la blanche  
kebbour gris perle épaulettes rouges de spahi  
et  
Philippeville  
où on m'a tué

Ell' s'est mariée Jeanneton  
pas avec moi eh non pauv'con  
J'étais à la guerr' la rirette  
Ell' s'est mariée la Jeannette!

Qui est-tu? quel est ton nom?  
Je ne suis personne Mon nom est  
personne  
Je suis l'homme de nulle part  
Meurs ou vis ou meurs  
meurs où vis, vis où meurs  
tu n'es ni le commencement ni la fin

et ainsi nous dérivâmes  
des eaux ardentes, des jours amers  
vers les rives si luxuriantes des Mers du Sud  
feuilles et pluies! Joie du Sud!  
dis-toi bien ceci  
nous avons en cette vie  
plusieurs vies plusieurs noms  
rivière changeante inégales saisons  
et l'ordre d'arrivée du Réel  
le voilà

brutal et bariolé  
    ah! nul ne sait ce qu'est l'Histoire et  
l'Histoire n'est que fiction  
mais le Réel  
    flots de diamants noirs  
incendies et flashes  
mitraillages un mot  
                    ruissellement de phrases  
halètements la moitié d'un cri  
    de plaisir  
    et le Star Ferry de Kowloon  
dans la splendeur d'un crépuscule bref

    oui l'ordre est ce chaos  
le réel soi-même dans le siècle  
assis sur une chaise de bambou  
                                    qui craque  
car l'homme est le temps  
maintenant ne plus savoir  
    comment est son visage qui ravissait  
    tout ce dont je me souviens  
                                    quelle beauté!  
                    et le désir  
sous les rayons noirs de sa pupille dilatée  
    la mémoire des sens  
    plus précise que celle de l'œil  
Des paons tranquilles se baladaient sur les portiques blancs  
    Jouir

Le long de l'allée de sable    sous les pins durables  
nous découvrièmes la stèle  
d'un pèlerin du Viêt-Nam  
    du quatorzième siècle (tertre de Mencius)

    honneur à Kung  
    et à Mö-Tseu  
la plaine jaune palpitait, jaune soleil  
    du Shantung  
Alors mélancoliquement nous revîmes  
l'âme aussi bruissante que la mer de soie

Sans limite nous sommes  
car égaux à l'esprit qui est hors de l'espace  
« l'illusion est l'ouvrage de la vérité  
De nous naît le réel  
et c'est pourquoi nous créons le monde »  
Le maître est le temps  
et nous le sommes  
ainsi roulant solitaires  
sur une autoroute déserte d'Arkansas

ouvre ton corps  
ouvre tes sens  
et donne-toi  
muscles et chair claire  
cendres et paroles  
la générosité est un dû  
(que l'étrangère superbe et consentante  
me prenne et me dévore)  
terrasse à mi-hauteur sur les marches du désert  
une avenue soudain sur la terre aride et mauve  
déroule ses néons lyriques  
cliquetis des boîtes à sous

Louise Brook (son  
nez et sa bouche me rappellent J)  
aimé quinze jours à quinze ans Elizabeth Taylor  
si virginale  
elle embrassait la main d'Ivanhoë terrassé  
année après année se détruit  
le blancPathénon ce matin-là déjà torride  
des cigales chantaient crécelles folles  
jamais ne jamais pouvoir approcher  
de la grandeur de ceux qui furent :  
Cézanne (ses bleus transparents et durs)  
oh seulement Chateaubriand

ou  
seulement laisser un joyau sage et éblouissant  
le Guépard  
Mort à Venise

quelques pages Thomas Mann dont il n'y a rien  
à redire  
cette pierre cette pierre parfaite  
quelque chose d'aussi limpide que les flots à Sounion  
de sûr  
d'irréfutable  
Apollon dieu terrible de la perfection  
ceci qui est  
notre infirme grandeur :

obéissance au non maîtrisable  
générosité pour le monde pervers  
Dans chaque ville nous entrâmes dans  
les tombeaux de l'esprit qu'adore ce siècle  
Désolé, désolé  
il n'y a rien à attendre du passé  
sa perfection vous écrase  
De ceci  
vient qu'un à un ils se sont suicidés

... à toi de Staël je pense à toi  
Mark Rothko à toi  
Jackson Pollock à toi  
Kawabata à toi  
grandiose Mishima à toi  
Elvis the King à toi  
Maïakovsky à toi  
Hemingway à toi  
Faulkner dieu nocturne à toi

donne ton corps  
donne ta mémoire et tes sens  
les femmes dans Nanking Road  
étaient vêtues de blanc elles  
avaient déjà oublié le bleu de chauffe  
de la Révolution  
Devant la boutique de l'oiseleur  
elle était revenue sur ses pas  
et tout en gardant les yeux baissés sur l'arbre nain

avait chuchoté « zou pa! »  
puis s'éloigna  
gloire de Shanghai tangos et rumbas  
Glenn Miller dans le hall de l'hôtel de la Paix  
May Ling attendait tenant sa bicyclette

divaguait sur le Bund  
à quai les steamers du monde  
cours carrées des maisons aveugles  
« allons-nous-en! » et c'est ainsi  
que j'ai dansé avec elle  
contre la Révolution

la Chine  
d'avant-hier  
soudain revécue  
car rien ne peut tuer, mémoire,  
la force d'espérance  
cette fraude de l'homme  
contre l'Histoire  
oh oui aucun péché de l'esprit ne peut  
tuer la force du péché

amour! amour!  
les sirènes poussent dans le ciel du Whampo  
leurs meuglements désespérés  
adieu l'étrangère adieu  
ceci qui fut impossible  
nuages et pluies d'autres saisons le feront  
et s'il faut mourir  
mourir debout

avoir une pensée amère et malheureuse  
pour les forçats qui bâtirent  
le théâtre du Pont du Ciel  
Ce fut là que nous vîmes l'Europe  
dédaignée par les Barbares en bottes et fourrures

Fraude du poème! Force du péché  
Nous n'avons pas d'autres recours  
pour sauver la liberté et le vrai  
L'exil est dans notre cœur  
errer est notre destin

et ne viens pas parler de ma naissance  
car Vaisali tendrement aimée

est partout en ce monde  
à chaque pas dans ce siècle

Pureté de l'instant  
le vrai ordre du Ciel

et ainsi je mis quarante ans et plus pour  
me délivrer  
Les liens je ne pourrai te les énumérer  
ils sont si nombreux  
mais le plus puissant de tous  
le passé  
prends garde qu'il n'entre dans ta chair  
la mémoire  
prends garde qu'elle ne t'enlise  
C'est Vaisali tendrement aimée  
que je quitterai  
sans me retourner et sans larmes  
mais non point sans tristesse

De même que l'eau de l'océan porte le sel  
de même mon propos n'est que  
liberté

Pars!  
puisque tout t'est offert  
le temps et le génie et le salut

la plainte en ton cœur n'est pas plainte  
mais chant  
le regret dans ta voix n'est pas regret  
mais poème d'un homme  
la rumeur de ton corps n'est pas bruit  
mais silence du ciel  
et ainsi co-auteur tu es de toi-même et de l'univers  
comme l'univers est co-auteur de lui-même et de toi

Dans la guerre du Péloponnèse  
     ainsi nous entrâmes  
 nos vaisseaux couronnés de fleurs  
 Sans trop d'illusions et sans peur  
     nous semâmes le jasmin blanc sur le crin  
                     de la mer  
                     Alcinoüs  
 toi qui m'offris l'hospitalité  
 et ce privilège que désormais est  
                     le travail  
 tu ne sais encore que je suis plus fidèle  
                     qu'un chien  
 Sans impatience j'attends le jour de la victoire  
     pour t'offrir outre les lauriers odorants  
     le miel et la preuve de ma gratitude  
                     Mais  
 pour l'instant ayant chanté le péan  
 et déployé la voile au souffle du jour  
                     moi  
 toujours vêtu de toile  
                     j'attends que vienne l'avenir  
 avec la tranquille certitude de ceux  
 qui possèdent assez de mémoire pour  
     connaître l'heure de leur mort  
                     Loué soit le Ciel  
                     la mer transparente  
                     offre son aurore  
 Sans appréhension nous abordons les rivages  
 de la guerre inévitable  
     Sa rumeur est déjà couverte  
     par le silence de l'univers  
 Ecoutez-moi



écoutez-moi  
mort ou survie  
sachez : la liberté est notre patrie  
Et puis l'écrasante chaleur  
martelait  
l'enclume de terre rougeâtre  
les mouches  
sifflaient  
/ tes seins larges et tendres /  
Sur la place déserte bordée de mechtas  
bêtes tapies  
les mouches  
zébraient  
l'air qui ruisselait  
de cuivre liquide  
silence de la peur  
et de la mort  
là  
huit corps étendus  
pas une flaque de sang  
mais la marque du sourire kabyle  
pourquoi étais-je là  
Alcibiade  
moi qui ne portais pas la pourpre  
et ne rêvais ni de gloire ni de feu  
/ tes seins larges et tendres  
que je n'ai pas vus /  
Dans quel  
monde  
vivons-nous  
donc?

Et  
toujours il fallait  
escalader ces sacrés djebels  
en crachant ses poumons par  
paquets  
Anna ton corps de sureau blanc  
Jeannette ta bouche  
la guerre  
rien ne peut surpasser la guerre

en horreur

Et  
cette souffrance  
pas seulement de la chair  
martyrisée

mais cette solitude  
de dieu

ou de bête  
personne ne sait ce que nous avons  
souffert  
personne! personne!  
Alors  
ne t'étonne pas que je ne sache plus  
mon nom  
d'où je viens je ne sais  
qui je suis je l'ignore  
ton corps est mon désir  
mais grâce au Ciel

je n'ai pas tué  
La chaleur est incisée dans la mémoire  
de ma chair  
la soif palpite encore  
dans mes entrailles écarlates  
non  
je ne suis toujours pas revenu de la guerre  
et j'ai tout perdu

Dans la nuit  
le 2<sup>e</sup> REP  
se lança à l'assaut du djebel Boukahil  
le ventre creux (on  
avait oublié de leur  
parachuter  
le pain)  
Agamemnon  
– Ulysse à ses côtés –

bien au chaud sous la tente  
 scrutait le noir Envoyez  
 une luciole dit –  
 il en mâchonnant son cigarillo  
 Le pouls de la terre et de la mer  
 le pouls  
 de l'univers  
 qu'y a-t-il  
 au-delà?  
 Un spectacle inouï  
 ce flot  
 de lune  
 sur un blanc troupeau  
 d'alfa  
 qui moutonnait dans la plaine et  
 Stephen Dedalus  
 précautionneusement alluma sa cigarette  
 dans sa jeep bâchée  
 phares éteints  
 – c'était la dernière guerre humaine  
 – come on baby!  
 guerre humaine dis-tu?  
 puis je regardai par la fenêtre  
 les champs paisibles de Guyenne  
 Jamais l'on ne pourra savoir  
 si l'homme subit ou veut le meurtre  
 « J'ai tout perdu! »  
 Et Pierre avait quitté la pièce  
 S'assit sur la terrasse face au Lot  
 Il souffrait  
 tellement  
 je le savais  
 Patrocle  
 témoin de ma jeunesse  
 ne me quitte pas  
 que notre amitié survive à notre amour  
 malheureux pour la même fille  
 Et c'est ainsi que la raison dans l'Histoire  
 gouverne  
 les humbles que nous sommes  
 ce fut  
 le chant inouï de l'adolescence  
 les étoiles pleuvaient sur l'horizon

aucune épreuve n'est sans ressource  
                                  le désert et ses lueurs  
sont ce qui me reste  
maintenant que j'ai perdu  
le masque et le couteau  
Deux ans  
                                  deux ans  
                                  de notre vie  
                                  non je ne pourrai pas  
et pourtant je l'ai pu

                                  Revêtir  
                                  les habits de la mer!  
                                  boire jour après jour la force  
                                  de la montagne!  
Des profondeurs de la forêt obscure  
de l'enfance tonkinoise  
surgissaient des cris :  
                                  voleurs  
                                  de légumes que les gardes poursuivaient  
                                  dans la nuit  
Et des gémissements :  
                                  mères  
                                  affamées errant  
                                  dans les ténèbres  
et au matin  
enfants morts sur la première marche  
                                  du seuil  
Asie terrible!  
                                  monde en marche La  
                                  guerre fut de toujours  
                                  nous avons grandi pour elle  
la trompette de Satchmo ne pourra  
pas te faire oublier  
Je n'ai pas cherché à annuler la mémoire  
dans tes bras  
                                  Nerea ô reine victorieuse  
Kurfürstendamm fleuve rutilant  
                                  en Berlin qui voulait oublier  
nous marchions sur les flots  
                                  tout heureux  
                                  de nous en être tirés

quelle chance  
 avons-nous eue!  
 Arrête-toi homme de nulle part...  
     Une Opel noire au gazogène  
     nous prit à la gare d'Agen  
 nous amena à Villeneuve Le chauffeur  
     dit « voilà vous êtes arrivés »  
 Froid et brouillard de janvier cinquante-et-un  
     sombre campagne de France  
     la Maladrerie son chemin de mâchefer  
     « nous  
 sommes pauvres et  
 le seul moyen de t'en sortir est  
     de travailler »  
     mon père je n'ai pas varié  
 ni sur la liberté  
     ni sur la pauvreté  
 ni sur le travail  
     John Maynard Keynes régnait  
 La patronne du groupe de Bloomsbury Virginia  
 Woolf était fille de Sir Leslie Stephen et épouse de Léonard  
 et il y avait les autres  
     tous des rupins  
 Firent les accords de Bretton Woods  
     tout ça  
 nous l'avons appris en fac  
 tant bien que mal  
 la pensée des rupins leur  
     puissance  
 et pendant ce temps  
 Diên Biên Phu  
     Prague et Budapest  
     tout cela  
 n'a pas cessé  
     La grande toupie perpétuelle  
 Ma fortune est sur les eaux  
 S'il faut mourir mourons debout  
     Mö-Tseu  
     Lao Tseu  
     Vasubundu  
 Comme Bali le Brave je mourrai  
 le nom des dieux fleurissant  
     mes lèvres fertiles

Citations du monde  
à l'égal des citations des Maîtres!  
Es una maravilla  
                                  la cara del mundo  
je saurai mourir convenablement  
debout et silencieusement

                                  Oui voilà quarante ans  
                  et plus  
que nous sommes en guerre  
classe cinquante-huit  
jeunesse amour  
                  pauvreté bonjour tristesse  
                  ... ce n'est pas le lieu  
de mâcher la menthe âcre de l'amertume  
                                  ô conteur!  
Nous t'avons également vu  
sur des mers fastueuses  
et l'or et le henné  
                  ruisselaient des régions divines  
                  Héritier! Héritier!  
sois fier du legs  
et c'est peu dire que tu ne l'as pas usurpé  
                  Et libre tu es  
avec cette tristesse qui point le cœur  
Montée des périls  
                                  folie absurde des  
                                  hommes  
l'envie la dictature  
la puissance  
                  un monstre hideux se penche  
                                  sur ce monde  
viens mon chéri  
ne pense plus à tout cela  
aime-moi  
                  lèche mon sexe sombre  
                  sa tendre caverne  
Mais au plus profond de la nuit  
seul dans la ville qui dort  
– l'Innommée près de lui  
                  enfouie dans le souffle  
                  paisible du sommeil –

il veille  
encore  
Tristesse ma compagne  
que seront nos enfants  
Où trouver  
le refuge  
Il faudra bien  
prendre les armes je  
n'ai pas varié

sur la  
li  
berté

Peut-être qu'avec un peu  
     de patience  
 ce jour lauré d'abeilles  
     se glissera-t-il  
 dans vos chambres ombreuses  
     fit-il  
 assis en tailleur  
 au milieu du parc de Poissy  
 tandis qu'entouré de femmes  
 un peu  
     malheureux  
         couci couça  
 le doux ciel d'Ile-de-France  
 devenu de cuivre roux  
                     et si fluide si  
                     tendre  
 Quel homme de la Méditerranée!  
 Sec comme une vigne de Crète  
 l'œil sombre et lumineux  
     flamme de silex  
 ou flamme sur les flots  
     transparents  
     dans le giron tendre d'une crique  
 Les cantos ruissellent d'étincelles de la mer  
 lumière  
     son cœur  
     enthousiasme de l'humanité  
     naissante  
 bond souple  
     de lynx  
 Probablement le nouveau Homère  
 chantant le monde



chantant la mer  
dans sa cage de fer

L'amour tient éveillé  
non point l'amour  
mais cette liberté

ZAZEN!

et puis ayant franchi  
le boueux Mississippi  
quitté Saint Charles street  
ses calèches ses crinolines  
et laissé Saratoga  
qui remue dans notre souvenir  
Gary Cooper Ingrid Bergman  
se souriaient sur une affiche à Haïphong  
le vieux cajun dit à son peit-fils

« réponds-lui »  
qui nous parla anglais / pauvre Français honteux  
c'était l'Acadie  
en Louisiane  
l'éponge du bayou Lafayette  
en quelque sorte  
des oubliés de l'Histoire  
et moi-même ce rescapé mélancolique  
de l'expédition du Tonkin  
« est-il si sûr qu'il  
faut se revoir après tant de temps? »  
Ne vaut-il pas mieux garder ainsi la saveur  
de notre amitié  
d'antan  
cette tendresse que les ans avec l'absence  
ont rendue encore plus ronde  
la garder  
car les hommes de nos jours  
oublient  
d'être hommes

savoir le destin aléatoire  
 dans la douceur d'une lampe sourde  
 quelque part en mer de Chine  
   Ne tente pas! Ne  
   tente pas!  
 l'écheveau des mystères ne se démêle pas  
 j'ai simplement prié pour l'adoucissement  
 de tes peines  
   Que sur le sable  
 j'inscrive l'itinéraire de mon voyage  
 et ainsi se déroule  
   le vent  
   sur la  
 nudité du monde  
 Il faut toujours quelque obscurité  
 Bourienne  
 si je pouvais te dire  
 combien la tristesse me dévore  
 l'inachèvement  
   ce gouffre qui bée sous  
   chaque pas  
   et  
 l'indissociable lumière  
   et  
 ce chant qui n'est ni chagrin ni  
   joie  
 suis-moi Bourienne  
 non pour ton salut  
   ni pour celui de quiconque  
 suis-moi  
 moi qui parle  
 mais qui ne parviens pas à  
   vraiment dire  
 Fourmi errant sur le sombre rouge  
 du plateau rond d'Edo  
 lys qui lentement meurt à côté  
   de Cakyamuni  
 l'après-midi du 4 juillet triomphe  
   sur les platanes de la Bourdonnais  
 Glenn Gould médite en paix  
   en ses partitas de Bach  
 et Alain qui veut divorcer

comme tant de gens en nos jours  
pauvre Bérangère  
en quel monde vivons-nous  
Il est revenu lécher ses blessures  
près de Marie  
                  notre mère  
la France de Rochambeau  
                  quel panache en ce temps là!  
                  Yorktown  
tandis que maintenant

                  Il faut toujours  
quelque obscurité et quelque lumière  
Construis un temple ombreux  
où déposer l'illisible  
                  et l'inintelligible  
et puis ne choisis ni le juste ni l'injuste

Argent pâle  
   oliviers  
 au pied de Tolède  
 nous dûmes adieu à toute une époque  
 ces arbres ruisselaient d'argent  
 et cette terre sourcilleuse  
   Fierté d'être!  
 « Redresse-toi! »  
 me criait-il  
   puis il saisit entre ses dents  
     le jute rugueux d'un sac de paddy  
       de 50 kg  
   puis comme un forcené le souleva d'un coup de reins  
 Il emmenait ses hommes  
 à la nuit tombante dans le Golfe du Tonkin  
 La jonque silencieuse s'enfonçait  
                                   dans les ténèbres  
 sans cris on se battait à l'abordage  
 armés de couteaux et de lances  
 se voyant perdu le chef des contrebandiers  
 se jeta à la mer  
 et mon père  
                                   se lança dans les flots  
 et il s'en foutait de ne pas savoir nager  
 et ses hommes se jetèrent à leur tour  
                                   dans la masse huileuse  
 la nuit était celle de la Mer de Chine  
 noire très noire  
                                   désespérée  
   effrayante  
 on installa le contrebandier blessé  
   dans le salon

et l'enfant passait sans oser regarder  
 et depuis lors  
     sans qu'aucun maître  
     n'en eût parlé  
 il sut ce qu'était  
     le labeur  
 Que le père se conduise en père  
     que le fils se conduise en fils  
     que chacun soit à sa place  
 accomplissant son devoir  
 et ainsi doit être la nation  
 et chaque homme dans la nation  
     Dédaigne le bonheur  
     et il vient à toi  
     exècre les honneurs  
     et ils viennent à toi  
 Cette terre ocre  
     tu l'as aimée  
 et son peuple également  
     et ses pierres  
 le ciel violet couvrait la sierra blanche  
 on s'y était cruellement battu  
 Neige fine sur les fincas de Salamanque  
 des taureaux noirs parmi  
     les chênes verts  
 et cette dilatation de l'être  
     ... tendrement nous nous sommes penchés  
 sur le gueux  
     Lazarillo  
     de Tormes  
     nous le suivîmes dans les ruelles obscures  
     (le cœur de Sainte Thérèse monstrueux appendice  
     dans un bocal jaunâtre)  
 cette terre aride  
     la poussière de l'après-midi  
     le secret des maisons de chaux  
  
     l'eau d'une cruche de terre  
 le désir  
 vibrait  
     et elle traversait indifférente  
     le patio fleuri grilles noires

aux fenêtres closes  
et ainsi elle passait encore  
devant les fontaines de l'Alhambra  
(chants de ruisseau  
et de grillons)  
dissimulait impassible dans son giron blanc  
un fruit ouvert  
odeur  
de grenade et d'alfagues  
Pendant ce temps on tirait au canon  
sur l'Alcazar  
pendant ce temps  
Federico mourait assassiné  
a las cinco de la hora  
le désir planté dans la chair de ses cuisses  
plus terrible encore  
je crois plus tremblant encore  
comme celui de Walt Whitman  
un sexe d'homme  
lourd bosselé obscène  
et c'était cela que je voulais te raconter :  
quand tu traverseras la Plaza Mayor

Une jument blanche  
hennissait crinière au vent  
Sors de ta tente Achille  
et rends-toi au combat  
la terre sèche de Méditerranée  
boit le sang comme un buvard  
la tragédie y est plus grande qu'ailleurs  
Enclos de la tragédie :  
une ruelle de Séville  
une place à Thèbes  
une cour dans le sud algérois  
une chambre d'hôtel sur la Castellana  
parfums d'orangers chant  
de source  
derniers coups de feu  
sur l'Ebre  
le Guadalquivir charriait les corps des républicains  
il emmena l'Innommée  
se recueillir devant la Vierge de Guadalupe

les moines vêtus de blanc  
de Zurbarran  
veillaient

bougies blanches  
dans les ténèbres de la nef  
silence de haute mer  
Que de sang au pied de la Croix!  
quelle terreur!  
quel désir  
taureau noir  
jailli dans l'explosion  
de l'être  
et le corps  
tout entier saisi  
de ferveur et d'oubli  
« et c'est ainsi dit-il qu'il convient  
de vivre ce destin  
d'exilé  
Non pas boucanier des mers du sud  
ni vorace  
ni honteux de soi-même... »  
Et ainsi dis-je  
/ toile rêche et pure  
ouverte aux souffles de l'aurore /  
t'arrêtant à chaque port  
mais n'y restant jamais  
vol de flamands roses à la saison haute  
et parfois cette halte  
pin penché sur l'eau tranquille  
une grue blanche traverse le ciel  
un pêcheur lève son filet carré  
et la saveur lente d'une amitié  
une femme t'écoute  
qui reconnaît dans ta voix  
l'écho de sa vie

Or  
tu te trouves à la proue du temps  
Où que tu te tournes  
ton regard  
plonge dans le passé  
Ainsi pendant que sans cesse  
tu vogues  
vers l'intolérable limite





Se demandait :

« Comment  
se fait-il qu'un jour  
ou l'autre  
mes amis hommes se brouillent avec moi  
sans raison apparente  
feuilles d'automne que le vent disperse? »

Et puis maternelle

se mit à tomber la pluie  
sur les feuilles épaisses des magnolias  
sur leurs fleurs lasses  
et les puissants badamiers exhalèrent  
ce vert sombre odeur  
de glaise, de racines, l'âme de  
l'Asie  
et en se hâtant les buffles  
trottaient  
sur les diguettes des rizières embuées  
les servantes  
jambes nues (leurs cuisses blanches  
et grasses)  
traversaient les cours en riant  
sous leurs chapeaux coniques  
vos yeux sont comme des nuages murmurait le Vieux  
« Attends encore »

lui dit une voix puissante  
qui montait des ténèbres de son corps  
et hier

à genoux dans la mer lactée  
il loua le Seigneur :  
moi sous le Ciel  
je loue le Ciel



et ainsi il fallait encore errer  
« d'où suis-je?  
à quel maître m'ouvrir  
qui m'ouvrira son savoir? »  
« Le bruit de la pluie comme la couleur du feldspath  
s'enflait  
chant de la fertilité »

et ce n'est pas faire injure au soleil précis  
pièce d'or vierge  
que baignait le fleuve sacré  
de sa lueur rouge  
(hommes nus aux ablutions dans l'eau pesante  
Roulaient monstres et cadavres)

mais homme des pluies et des palmes  
homme des deltas et des grands fleuves fangeux  
homme des terres grasses et des mers vertes  
je suis

Le sage  
se complaît dans l'eau  
l'homme humain se fait l'ami des collines :

regard brûlant de chouette  
serti dans les cavités d'  
une face de silex acerbe  
une ombre creuse son corps  
os de calcaire friable  
saint des lieux de la Méditerranée  
cet homme  
est le père de ma voix

Nul chagrin n'égale le chagrin la cage de fer  
nulle fureur celle de la peine capitale  
mais dans la nuit écoutez

le persévérant grignotement  
des vers à soie sur leur lit de feuilles rêches

et respirez cette fraîcheur  
où s'apaise la peine  
les sampans se balancent dans le Port des Parfums

« le foutre, la pourriture,  
la prostitution  
et sais-tu Georges pourquoi  
à Hong Kong où aucun secret ne peut tenir  
people are not gossipy?  
demanda Len Dunning  
le vaste ami  
bien meilleur que Falstaff  
parce que si un type parle  
le macchabée qui se trouve bien au chaud  
dans son placard  
sera traîné en public  
A pact, a social pact »  
Pendant ce temps l'ahi cheveux tirés  
veste blanche pantalon noir  
silencieusement passait la serpillère sur les dalles humides  
noires et blanches

La mousson crépitait  
dans la baie  
Sortir  
et lever son visage  
doux martèlement d'eau pure  
blanc coton transparent  
collé au corps  
petits seins deux taches rondes très brunes

chair souple  
dorée  
et heureuse  
les jonques luisaient  
la soie des bannières se plaquait  
aux gros mâts noirs

« le foutre, l'argent,  
le secret » : sa ville bouillonne  
dans la pluie tiède d'Asie  
lumineuse et nocturne  
Les signes dans Kowloon  
ruissellent  
Il était l'ami discret des collines et des reines

« Probablement est-ce la fin »  
se dit le douanier Du Chinh La crue montait  
Faudra se réfugier sur le toit  
cette nuit  
Chef, la cote d'alerte est dépassée  
chuchotait le préposé  
qui jaunissait de peur dans la vague clarté  
de la lampe tempête  
Oui, se disait-il, nous sommes  
foutus  
L'Indochine est bien foutue  
fin de l'Empire  
la France vaincue  
Pétain gâteux  
Decoux sans importance  
et les Japs qui sans bruit  
avaient occupé l'Indochine  
Nous vivions le dernier typhon

Reviens petite Sheba  
ça me trotte dans la tête

de même que :  
Pont Doumer  
Fleuve Rouge  
la rue des Voiles  
Hanoï est aujourd'hui une ville lugubre

Avoir

vécu  
vingt-cinq ans  
avec l'idée de la revoir  
et constater :  
non, nous n'avons plus rien à  
nous dire  
non,  
je ne suis pas d'ici  
Mais  
est-ce qu'un homme  
peut  
ne dépendre de rien  
ni de personne?

Y a-t-il un homme de nulle part?  
Parle-moi Quelle  
est ton histoire  
Quelle fut ta vie  
quelles femmes t'aimèrent et quels sont  
tes ennemis?

Je ne suis pas sûr  
d'avoir aimé (ne  
mens pas)  
ou plutôt  
voyons-comment  
dire? –  
j'ai tout aimé également  
vous savez  
l'acharnement de la vie  
qui s'agrippe à l'univers comme  
un léopard « ça y est je suis larguée  
vous me saoulez »  
(hmm... ça ne marche pas bien)

et puis il y avait ce crachin  
ordinaire  
dans le fond de la bouche  
si gris si triste si ordinaire  
qui glaçait jusqu'aux os

C'est  
          ainsi que j'ai marché  
de Macao à Canton  
de Shanghai à Amoy  
          pour retrouver le lieu où j'ai vécu  
          avant cette existence  
et j'ai reconnu les yamens aux rondes portes rouges

Rafales obliques  
                                   pont courbe de bois  
   les porteurs ployant  
 sur leurs jambes arquées  
 criaient : « place! place! »  
 Laque brillante de la pluie  
 un pigeon à ma fenêtre  
 store docile de bambou sous la brise  
                           fraîcheur d'être  
 Mon messenger a-t-il frappé à ta porte?

et cette peine heureuse de l'attente

Vêtu de coton ample  
 assis sur le plancher de hêtre  
 j'écoute cette musique  
                                   ton absence  
                                   nos enfants  
 notre maison de bois  
                           ouverte aux souffles

Turquoise la mer  
                                   de soie  
 perle du ciel  
                           et rose l'ondulation  
                                   qui court  
 la tristesse de Satie  
 Une à une



tombent  
les gouttes  
et plus loin  
vers les monts voilés  
se dilate le cou d'un jar  
s'enflent des plumes blanches

et dans la maison de bois  
l'insistance des gnossiennes  
rayons jaunes  
dans les jardins d'hiver  
verrières mauves  
je t'ai aimée

à la veille de partir  
à la guerre  
ceci est un pas familier  
sur les feuilles  
/ brume sur les rizières  
il claquait des dents  
sous le crachin qui le trempait jusqu'aux os  
le palu  
et cette mousse qui ronge  
le dedans du corps  
tel était le Tonkin  
crachin  
crachin /  
vie sans joie  
...oh  
n'évoque plus  
ton père si bon qui tant t'aima  
colérique et dur au travail  
farouche comme un lynx  
et mécréant  
toute l'énergie du peuple  
« travaille répétait-il car nous sommes pauvres »  
et la France  
qu'il portait fièrement  
encore mieux que Senghor le tirailleur sénégalais

je ne sais pas si le murmure des eaux

aujourd'hui parle encore des pays disparus  
l'automne pensif m'attend

l'automne peigne ses fils d'argent  
aux tempes des montagnes bleues  
dans la courbe du fleuve  
s'allument les villes marchandes

peut-être  
ai-je oublié : sur les falaises de marbre  
est née ma terreur du siècle  
ma cuirasse est un tissu de fautes  
Sur l'échiquier des rizières  
erre une splendeur voilée

Carvakas  
je ne crois pas aux plaisirs  
Titthias  
il n'y a pas d'âme sans les  
six illusoirs souverains

Transitoire  
est la pluie heureuse  
vagues d'argent flagellent les cèdres noirs  
le fugitif  
dans son manteau de feuilles jaunes  
s'est appuyé à un mur de bois  
lève son regard vers le ciel noyé  
nostalgie du feu  
et  
repart sur la route qui crépète

Le destin est lent  
et le savoir  
Se mêlent  
mémoire et désir  
le fleuve roule ses éclairs  
le long des docks gluants  
De Shanghai  
ce souvenir de nuit luisante  
meuglements des cargos noirs



inconstant  
et  
toi  
femme  
qui forme  
le centre  
de ma vie  
douloureux  
inconstante  
« mon papa,  
mon bon papa » s'écria Ariane serrant mes genoux  
dans ses petits bras  
nous sifflions ensemble nos chevaux  
(ce monde est dominé par la peur)  
je pense alors  
à mon amour douloureux et plein

notre départ pluvieux de Chongking dans l'aube noire  
notre arrivée tout ensoleillée  
sur l'estuaire du Fleuve Bleu  
Savoir  
qui on est  
savoir où on va  
Ta femme et tes enfants serrés  
contre toi  
te frayer un passage dans la cohue

en toi le précieux fardeau  
mémoire des sens et des chagrins

muet  
te frayant un passage  
et c'est ainsi  
que m'attend  
l'automne pensif

– Nos idoles ils étaient propres ils étaient beaux  
Paul Anka Simon et Garfunkel les Beatles  
et même Elvis c'était un gars

bien Avez-vous vu  
American Grafitti? C'était mon temps  
– Donnez-les nous Oui ils  
  étaient beaux laissez-les nous  
  dirent les copines de Corinne

(au fond  
  mon époque ne fut pas si  
  moche que cela)  
                                  je lève ma face  
                                  vers le ciel noyé  
  pour que mon visage  
alourdi  
                                  soit lavé avant la nuit

  et ainsi nous nous sommes quittés  
Amsterdam! dans le port d'Amsterdam  
oui je l'ai aimée

et lorsque arriva Yellow Submarine  
mon temps était  
  déjà presque fini  
Le non-guerrier  
loin de la Grande Muraille  
contemple les carpes d'argent  
attendant  
                  le message :  
                                  leurs écailles-brillantes! —  
dans le demi-jour  
                                  des montagnes bleues dont  
                  un voile  
                                  le sépare  
Images d'un monde flottant /  
Nuages fertiles /  
                                  savoir qui on est  
                                  savoir où on va  
                  voilà la force intérieure (pour dominer la peur)  
Ukiyo-é  
                                  nous sommes l'illusion de  
                                  nous-mêmes  
Un souffle s'enfle dans la maison vide

tu es l'auditeur silencieux et solitaire  
du crépitement des eaux  
et ceci s'enfle dans la maison vide  
portant le chant des mots  
le bruit de leur marche  
sprechgesang!  
organise ta main  
ton pouls  
le souffle intérieur  
selon le rythme de la  
parole  
Ukiyo-é  
nous sommes ce vide

la grandeur lointaine des Han

oui  
oui oui  
le son intérieur de la voix  
commande l'armée dépenaillée  
des images  
et la beauté des femmes est si grande!  
désir et mémoire se mêlent  
cheveux d'argent sur les toits vernis  
ruisseaux furieux sur les dalles de pierre  
bonheur d'être ô  
bonté du monde  
écoute silencieux et solitaire  
dans l'ampleur du souffle  
le formidable arrêt des destinées  
Là contemple la cohorte bigarrée  
qui remonte la vallée brumeuse  
sous les érables rouges  
Fertilité du vide  
veille sur ce silence qu'est le monde  
(cruauté du cœur)  
L'oncle Henri l'amena à la gare routière  
lui tendit vingt mille francs (centimes)  
monter  
à Paris  
et toute la bande

les copains (oh elle était là avec eux)  
agitaient les mouchoirs  
partir pour l'Algérie  
« les Anglais les largueront, dit l'Innommée,  
sans hésitation  
ce pauvre peuple de Hong Kong Tout  
le monde  
a peur des Chinois »  
peut-être es-tu ma  
ville  
à moins que Madrid  
toutes deux  
en mon cœur inséparables  
cruauté du monde  
et par-delà les voiles  
de l'absence  
en ce pays musique l'amitié des arbres et des reines  
harpe et lyre d'argent  
ma maison ouverte aux signes et aux souffles

en toi / sur la route pluvieuse du Tokaidô / je  
cherche les inconnus qui m'habitent

l'exil  
cette pérégrination sans fin  
Ez vieil arbre fidèle  
Joyce Old Faithful  
chemins de la terre  
sillage des eaux  
et la rose des pluies  
et la rose des sables  
cliquetis des attelages  
« place! place! »  
criaient les porteurs du palanquin fermé  
pas claquant  
en souplesse  
sur le bois mouillé  
ma plaie secrète  
cruauté du cœur  
sans cesse poursuit l'homme  
la mémoire des terres vierges

un noir se dresse dans l'éternel passé  
et l'empreinte du sang  
vaines pluies!  
à jamais l'enfance perdue  
cette peine  
si grande  
qu'use enfin  
la sagesse de l'automne naissant  
Richesse des récoltes  
richesse des granges  
n'oublie pas le riz amer  
et n'oublie pas le riz parfumé du huitième mois

je vois je vois je vois  
un chat un chat  
sur le sur le sur le  
toit ; toit ; toit ; toit ;  
médor médor médor  
le voit : le voit : le voit  
il aboie. il aboie. il aboie.



## Relation 3

« quoi  
qu'il m'advienne

Te  
glorifierai «

Dit-il

je

Or précairement nous vivons  
dans la clarté d'or  
des saules  
dans l'oubli des malheurs  
passés  
Sur l'autre rive de l'isthme lumineux  
passent  
des ombres ailées  
Le monde surgit de l'esprit puis  
s'y engloutit  
(l'odeur épicée des algues et des rochers  
sable humide au matin)  
les reines masquées de ce jour  
lui faisaient signe  
« sois doux  
gémissait-elle  
sois doux » l'effervescence du bonheur  
Il se dressait dur, puissant,  
pour ravager ce champ d'avoines blondes  
Dans l'enclos du regard  
le monde illimité  
le départ des jonques noires  
(pêche de nuit  
dans les eaux territoriales de la Chine)

tandis qu'au sommet du mont Tai  
l'Armée Populaire de Libération  
emmitouflée dans les da hi verts  
regardait l'astre rouge  
    se hisser au-dessus des pics  
        Brumes glacées.  
Je ne reverrai plus les nuits du Lot, si noires  
Compagnons bénis de l'adolescence  
bals et lampions au bord de la rivière / Clairac /  
    l'odeur de l'herbe fraîchement fauchée  
        cultivez l'équité de mon cœur  
sur le dernier paquebot  
traversées les mers indiennes et d'Asie  
    Ainsi  
        commença le voyage

Vers l'Ouest  
    s'étendent les moissons du siècle  
en Oueſt se déploie ce concert  
    de trompes, de cornes de brume  
Vivre trois ans à Manhattan!

Si tu sautes du douzième étage  
te faudra dix-huit secondes désolées  
pour t'écraser au sol  
    Depuis lors  
ha nacido un poeta  
    « ni pú hão » et elle enfouit sa tête  
        sous son bras  
Qui aussi a su les larmes de Saïgon  
« vous m'apparaissez comme un dieu  
vous qui venez de France  
    D'un autre monde  
        en vérité  
    qui n'est pas sur terre »  
Cultivez mon équité  
doux compagnons de ma jeunesse  
Entre justice et injustice je ne choisis  
Peut-être notre divinité disparaîtra-t-elle  
    et la poésie  
        qui ne choisit pas

« Si l'on ne lie en gerbe les faits si l'on n'enrange dans le cœur  
tout dépérit »

continuerai l'œuvre de mon père  
me nourrirai à son génie  
les herbes folles ont envahi sa tombe  
j'ai quitté Ho Chi Minh-ville déchiré  
« If deeds be note ensheaved and garnered in the heart  
there is inanition »

j'avais acheté une poignée de  
lis des cimetières  
N'oublierai pas  
tes fesses pures, Annick  
ton hautain abandon  
l'haleine épicée de mon sperme  
dans l'herbe mouillée  
il sait

lorsqu'il fait l'amour  
qu'il a brisé vingt cités  
forcé l'orgueil d'un peuple  
proues pansues des jonques  
la mer de soie  
déchirée  
par cent

socs de teck dur  
la Chine l'Europe l'Afrique obscure  
ouvertes aux envahisseurs  
Entre les falaises de marbre blanc  
se ruent des affamés  
lions jaunes  
griffes d'ivoire / crocs / les  
muscles saillants des reins au travail

par la Porte des Ténèbres et des Broussailles  
s'engouffrent les pillards  
« mourir après cela! »  
s'écria Isabelle et sur son poignet fleurit  
la couronne blanche de sa morsure

son regard  
embrassait la courbe d'un fleuve sans mémoire  
Au-delà des collines  
tombeaux des rois Han  
paissent les troupeaux éternels  
équinoxe

et aux confins du Tibet  
deux vieilles  
parmi des pierres rondes gravées de sutras  
sourient édentées  
sous le ciel  
Équité du temps

Alors dis-je :  
« gratitude au Seigneur »  
le monde n'est que douleur  
la douleur naît du désir  
Je cherche en elles les inconnus  
qui m'habitent  
ouvre-toi / ouvre-toi en vérité au soc de ma vertu

et ce que je te dis  
de l'abaissement du monde  
ce que je te dis  
du progrès  
qui ne s'acquiert que de la mort  
je l'ai vécu  
Ce désarroi au plus profond de l'être  
sous la voûte du ciel nous nous séparons  
Époque superbe pourtant  
que celle que nous vivons  
notre  
divinité ô Aspasia  
la richesse qui façonne nos désirs  
nous sommes  
ignorants même de la demeure où nous vivons  
Allié de Mégare et vainqueur de Corinthe  
je crains Sparte  
je ne veux pas mourir  
épuisé ni par la douleur ni par la maladie

Heureux nous vivons  
dans la clarté d'or  
des feuilles  
les plus beaux peupliers vivent en Charente  
blanche percale  
autour de sa taille  
douce nymphe blonde, abandonnée  
je vais te dire encore :  
il est si difficile de vivre innocent  
Aurores, parure et présomptions du ciel  
ne les crois pas  
tu portes le fardeau d'un meurtre  
Qu'importent malchance ou négligence  
mieux a valu que tu l'expies  
en cette vie même  
Qu'importe qu'à la guerre tu  
n'aies pas tué  
marche dans la candeur  
n'oublie rien  
mais pardonne  
et d'abord celui-là  
qui sait humer l'odeur  
de la terre déclinante  
L'instant! L'instant  
ailé!  
N'oublie rien  
mais ne t'apaise  
ni dans le passé ni dans l'avenir

c'était pourtant l'odeur profonde  
de l'herbe fraîchement  
coupée ces nuits  
si noires du Lot  
chant des grillons  
Villeneuve-sur-Lot mon amour triste

c'était pourtant la gloire d'être  
cette puissance du souffle

car celui-là qui sait flairer

l'haleine de la nuit et des semences  
sait également  
d'où il vient / où il va

car telle est la puissance du destin  
qui veille sur les fleuves impassibles  
qu'il force l'homme vers la mer

Tous les départs  
s'enveloppent de souffrance  
Franchis les Trois Portes  
et pars  
saturé de solitude  
La sérénité est une prairie sauvage  
fais commerce  
combats  
ou conquiers  
mais pars  
à chaque instant  
de sorte qu'en quittant la France j'emportais avec moi  
ce faix d'ailes mortes et de palmes  
une mesure d'espérance  
une mesure de non-espérance  
L'expiation! L'expiation!  
Je lui dis « veux-tu être ma femme? » (force du destin)  
il n'y a  
pas de hasard  
nuages pluies moissons  
guerre défaite renaissance  
reconnais la puissance des liens  
tu es fils d'une clarté qui va se libérant  
et ainsi soldat de l'Empire  
un jour  
ayant acquitté toute dette  
payé toute dîme et tout tribut  
tu te retireras dans la gloire de l'anonyme  
dépouillé de tout

/ jusqu'à ton nom

Brillant polytme  
                                   un martin-pêcheur  
 venu de la mer  
                                   dans la paume de ma chambre  
   de Diêm-Diêm  
 mon premier souvenir est oiseau  
 mon antiquité se confond avec l'antiquité de l'homme

                                  mon histoire  
 plus vieille que celle des Xia

Oui, je mourrai car je me suis livré sans ruse

/ le peuple de Palestine /

au monde opulent

                                  une femme haka de noir vêtue et coiffée  
                                   palanche paniers  
                                   bon  
   dissants souplement  
                                   une reine de Hong  
                                   Kong qui est le passé et l'avenir (Ruby)  
                                   un buffle lent enfoncé dans la glaise  
                                   flots de drapeaux rouges au Palais d'Été  
 et pour l'amour de ta beauté  
   / moonlight serenade /  
 pour la soie de ta peau cuivrée



l'énigme de ton sourire et de tes yeux fermés  
et lorsque tu lui  
dis :  
« je n'ai que ma ville éphémère  
et vous »

Garcilaso frémit  
Des cavaliers  
surgirent dans la haute demeure  
les sabots claquaient  
sur  
les escaliers de marbre

Tranquillement  
elle lui offrait son sexe  
Puis ils se quittèrent  
Aguirre! avec ta morne troupe casquée  
nous descendîmes le grand Amazone  
au sommeil boueux

l'inceste  
et l'horreur des hommes  
dévorés par les hommes dans l'épaisse forêt  
ainsi  
comment pourrions-nous renoncer?

[Exposition au Grand Palais]

Tu m'as  
tué  
implacable Achille  
dit-il en ne le quittant pas des yeux

tu m'as  
enlevé  
(il haletait)  
tu m'as enlevé  
à la douceur de l'amour  
à mon père  
le noble  
Priam

tu m'as  
    enlevé  
        à mon fils et  
            au bonheur  
                de la vie

Mais  
    in  
        vulnérable Achille où  
            est ta  
                victoire?

Alors  
tombèrent des voiles de tulle  
sur la mer de cobalt  
    Il  
se fit un terrible silence  
dans la chambre  
« tu es à moi » haletait-il « tu es à moi! »  
et il fouillait dans sa chair  
tandis qu'elle restait  
muette les yeux ouverts  
les bras en croix et  
    soudain elle  
    l'attira sur ses seins  
jeta un cri

et s'immergea en lui, l'océan noir  
    invisible

/ le peuple /

oui  
douloureusement je t'ai aimée  
Comme l'incurable espérance du monde  
je t'ai portée en moi  
Ainsi armé j'ai, invulnérable,  
traversé la guerre et l'effroi de ce temps  
Grâce et pureté furent mes attributs  
jusqu'à ton départ

et c'est ainsi que notre civilisation  
nous échappa  
et à toute notre génération  
la virginité des jours anciens  
ô  
mon amour

Depuis lors  
j'ai vécu et bâti  
puissant et solitaire  
Un à un j'ai conquis  
tous les territoires de l'homme  
Loin de notre pays rêveur  
j'ai abordé des rivages antiques  
régné sur ceux où naît le futur  
barbare  
t'ayant oubliée  
ou plutôt me souvenant de toi  
comme du songe  
d'une vie antérieure  
oui

Alors  
tombèrent des voiles  
sur mes paupières  
de brume  
Allez rentrez chez vous  
c'est un accident

« Souverain du chaos  
ne déguise pas ton âme  
Torrents, cheveux, perles  
rameaux de givre :  
le voilà, ton maître et ton mal  
et puis ta face corrompue  
tournée vers l'intérieur  
Frère, fais tourner les enseignes  
je pars en guerre  
les ténèbres qui te séparent  
de toi-même, ô Galveston  
Conspire! et déteste



vraiment  
 Qu'est-ce qui n'est pas perdu?)  
 Le convoi serpentait la lune était de lait  
 sur un moutonnement d'alfa  
 gerbes d'argent mer pétrifiée  
 la file de camions et de half tracks noirs  
 s'avancait vers le Djebel Boukahil  
 c'était beau  
 c'était plus beau que tout ce que  
 tu avais vu  
 et cela tu l'avais acquis contre ton amour  
 perdu  
 « faites quelque chose, téléphonez »  
 marmonnait le capitaine de Sèze  
 affalé  
 ses grosses mains molles fin de race  
 finalement l'ai bien aimé  
 ce patapouf  
 Aïe ame so souri  
 Aïe ame so souri Monod écarquillait  
 ses yeux faisait le pitre pendant son cours de compta  
 mais lentement  
 dans la pâleur du matin  
 je me demande qui est Cha Seng  
 C'est lui l'homme mystérieux  
 On connaît le vieux Souen roi des singes (ses facéties)  
 et Pa Kiai à la tête de porc (sa goinfrerie)  
 mais l'homme mystérieux  
 né d'un vague dragon  
 reste impénétrable et lointain  
 ombre suivant le Maître  
 taciturne et sensé  
 ce si beau Voyage en Occident  
 Tranquillement  
 elle t'offrait tout d'elle-même  
 souriante énigmatique  
 elle ouvrait son petit sexe ombreux  
 si légère que ton cock la portait entière  
 l'obscénité la joie la tendresse  
 et dans ce Dublin d'ivrognes et de toquards  
 Bloom y pensait sans cesse  
 me souviens pas dit Gide  
 s'il s'est branlé (s'il l'a écrit)

m'étonnerait que non, sacré Joyce, eh?  
N'oublierai pas l'air humide de Canton  
Tu sais la magie de la Chine du Sud  
laque rouge des colonnes et des pagodes  
la mousse sur les murs des temples et les chemins  
de l'île de Lamma  
la même mousse à Hanoï place Yersin  
celle du temps  
la mousse du temps

and then wrapped in the colours of  
sunshine we went down  
the Sacred River  
Were we always on the go

my dear Shelley  
Enveloppés des couleurs du feu naissant  
vous voguions ô Gange  
parmi cadavres et corbeaux  
à la recherche de la Terre Pure

ô Shelley  
Soudain un monstre au gros corps vert  
dont nous ne vîmes ni la tête ni la queue  
surgit des eaux et s'y replongea  
nous laissant

cette amertume et cet effroi  
Tue le lyrisme tue-le  
et du monde

fais naître le chant du monde  
Alastor! quitte Allegra  
et qu'ensuite son père  
qui assistera à ton naufrage  
recueille ton corps meurtri  
et le brûle  
à la manière antique  
sur un bûcher de lauriers et d'eucalyptus  
prenant à témoin

le Ciel  
qui est la source  
et la mer  
qui est la fin

Tue le lyrisme

Prépare-toi à entrer dans la mémoire  
des hommes  
par cette histoire du temps présent

Ta beauté  
américaine, Annick  
celle de Katherine  
Hepburn

un peu, aussi, du sérieux de Deborah Kerr  
la clar  
té de ton  
visage bonheur  
de tes

lèvres or  
chidée levée  
vers mes  
lèvres

CIRCULEZ CIRCULEZ IL  
N'Y A RIEN  
À VOIR

et le reflet de mon masque alourdi  
dans la vitre de l'express de Bretagne  
« Dieu ce que  
j'ai vieilli  
insensiblement » Nous  
vivons dans un  
brouillard dit Creyssel personne ne  
comprend c'qui  
s'pass  
Dans le crépitement continu de la pluie, des mots, des  
images,



chacun attend  
l'arrivée des tueurs

sans trop se  
soucier

signor, signor, nous  
savons tous que  
mais nous faisons tous comme si

« je suis très inquiet  
très  
sur l'avenir de la France »  
rouletabosse rouletabille et merde  
voici l'hiver et ce présage  
dans l'air  
le froid de Tatung : des files de charrettes de charbon  
Mandchous taciturnes portant bonnets à oreillettes manteaux  
de fourrure

la pagode rouge creusée dans le roc  
face aux usines qui campaient dans la plaine

ce  
présage dans  
l'air  
insensiblement s'engourdissent les doigts  
l'impuissance de la jeunesse  
et le grignotement intérieur ne

te laisse pas abattre lui  
dis-je lentement pendant que les larmes  
voilaient ses yeux dorés  
ta beauté ton éclat jette-les  
à la face du monde  
passe triomphante comme l'art ailé  
de la vie  
oh tu n'es pas l'échec mais la fierté je  
t'aiderai

mais  
si grande est la force du destin  
« à quoi bon savoir si  
on ne peut? » répondit Annick qui pourtant  
est le  
courage et la fermeté des femmes  
ces femmes qui font le monde  
meilleur qu'il

n'est

Introibo ad altare Dei  
psalmodia Buck Mulligan majestueux dodu  
levant le bol de savon à barbe  
l'air sentait l'iode le sel  
la mer bilieuse  
son odeur forte et obscène

Père cracha  
le sang  
cette nuit

– là  
et depuis lors  
mon âme  
ce qu'on a

appelle mon âme  
est ce mur déchiré ô mon  
père  
ma source  
ma voix  
mon acte  
l'a  
mour qui me porte  
dans la forêt obscure  
l'arme  
mes yeux cachés sous la visière d'acier  
de mon casque  
brûlent  
et je serre dans ma paume  
l'arme  
les ténèbres m'entourent ô mon /

ce sang sur les dalles  
père  
je te transportai cette nuit-là  
le cœur éperdu  
vide de tout  
même de la douleur  
dans Saïgon  
tapie sous le couvre-feu  
À  
dieu adieu tu  
ne verras pas

mes victoires Je  
te transportai  
sur quatre chevaux maigres en Thèbes déserte  
tapie sous le couvre-feu  
En réalité nous  
ne sommes pas libres / alors ne  
t'engage ni dans l'amour ni dans la haine  
Et l'amour même  
ces pleurs après que Thèbes fut prise : illusion  
Et la tuile qui se veut miroir : illusion  
Reste  
en dehors du juste et en dehors de l'injuste  
la destruction du monde accepte-  
la  
et la destruction de la mémoire  
accepte-la  
comme la lumière grignotée par la pluie  
un mille de rongeurs dans les taillis touffus  
« Aux armes! » cria Taïeb  
Chacun dans le noir  
se précipita aux murs de la SAS  
ça  
crépissait  
dans tous les coins de la nuit  
« les enfoirés » grommela le juteux  
tandis que vêtu d'une djellaba  
debout au milieu de la cour  
vous écoutiez les rafales courtes des P.M.  
et les bong!  
bong! que toussaient  
les MAS 36 catarrheux  
(avidés  
d'aventures davantage que de vengeance  
ils s'embarquèrent pour Troie  
le cœur déjà plein des espaces  
futurs)  
et lui, fort et noir,  
ses lèvres gonflées entrouvertes  
sur l'émail qui brillait des feux mourants  
des champs incendiés  
restait assis sur le blé menacé  
le fusil entre les cuisses  
puis dans le silence

chuchota  
« t'as pas peur mon lieutenant » /  
« t'as pas peur du fellouze » /  
et l'onde se rapprochait  
et son /  
le désir devait le grossir contre la crosse  
ronde

suis d'accord avec  
ce qui m'arrive  
puanteur cheveux et perles  
magnolias  
cours embuées de pluie  
l'or l'opium

Ainsi ce furent  
mes interminables guerres  
plus longues que celles du Péloponnèse  
Sois sans but  
Dans l'univers impassible  
ne tente aucun profit  
Ainsi revins-tu pauvre  
ta mère ayant vieilli

enfin tu crias : « ne tirez pas ! »  
car dans la nuit  
contre qui tire-t-on ?  
L'adjudant jura entre ses dents  
la nuit retomba silence  
les flammes s'étant éteintes  
Personne ne fait son destin  
Mushotoku

perles et boues  
 cheveux chair et nacre  
 l'or l'opium  
 elle arrivera à ses fins avec ce vioque de  
     soixante ans  
     Natacha ou Anna je  
     ne sais plus chacun se  
     bat et conquiert avec les armes dont il  
     dispose et les femmes ont leur cul blanc  
 les vieux chefs la poss  
 ibilité de les faire passer en catégorie B et  
 Vienne sous la neige attend  
 que pénètrent la vieillesse et la mort

Remonte le blanc Irrawaddi

la rancune chassée  
 de la mémoire où ne garde  
 que l'odeur de la mer

Et puis vinrent ses pleurs  
 qui furent comme le chant heurté  
     de ma nostalgie et de mon remords  
 et j'écoutais ses paroles se cogner  
 à ses durs sanglots torrent saccadé  
 cataractes et rochers  
 chocs secs dans sa gorge et une puissante amertume  
 s'enflait éclatait s'enflait éclatait  
 rivière sans retour  
 qui roulait dans telles solitudes  
     furieuse

mystérieuse et c'était  
le haut pays d'une femme où  
tendrement j'avais ballotté  
peu à peu entrant dans ses régions sacrées  
dans ma propre terreur nos forêts  
nos montagnes où  
grondait la douleur, ce qui jamais  
ne pourrait être expié  
et assise dans le lit Annick me dit  
« il est mort dans de  
telles souffrances  
la  
paralysie  
le gagnait petit à petit  
les jambes puis  
le torse il  
se voyait mourir gardant  
toute sa lucidité oh  
comment peut-on  
mourir dans  
de telles  
souffrances? et moi toujours  
je pensais que mon père  
ne m'aimait pas  
et ce  
ne fut  
qu'après  
sa mort  
que je sus  
qu'il  
m'aimait / vaine  
est notre vie «

La mer bilieuse nous environnait  
ô Poséidon, dieu obscur et puissant,  
maître de ces menaçantes plaines  
que parcourent vents et pluies  
il n'y  
a  
pas  
d'amour  
juste

de même il  
n'y a

pas de vie  
juste  
car ce monde est l'enfer  
L'enfer n'est pas ailleurs  
n'attend pas  
après la mort  
Nous purgeons la peine  
de la vie  
et la vie n'est pas la vie  
encore  
puis elle pleurait

ces gris après-midi de dimanche  
mon Europe Paris  
paroles et silence ensemble se mêlent  
de sorte que surgit l'inexprimable  
dur objet massif et lourd :  
du lac endormi l'épée de fer  
contemple l'évidence du non-être  
l'absence de secret, la présence du mystère  
Non l'angoisse poignante de ta jeunesse  
mais la sérénité des choses  
la certitude de la matière  
Et c'est ainsi que désormais tu marcheras  
cherchant mais ne cherchant pas  
la vérité  
ouvert aux nuages et aux pluies mais  
libre d'eux  
l'oiseau migrateur suit et traverse  
les saisons  
(son œil reste fixe  
sans profondeur surface du lac)  
accueillant la haute plainte de l'inconsolée chimère  
mais sachant que paroles et silence ensemble  
se fondent dans l'égalité du temps  
qui est ignorance

Réfutation de la douleur! Je t'écoute Annick  
avec compassion je t'écoute  
tes mots rauques entrent dans le lit de mon fleuve  
qui est immobile comme l'amour, le temps, la matière, ténèbres

et lumière

Ainsi va compassion qui n'entache pas liberté  
et te laisse également libre  
Nos solitudes ensemble se mêlent  
liberté, tendresse et liberté  
dans une grandeur plus grande  
beauté de l'instant mobile  
dans l'immobilité la plus vaine

Ecoute alors

c'était  
dans la Mustang dorée fonçant de Kennedy  
vers  
l'incompréhensible splendeur de Manhattan embrasée  
le remords d'un mot  
ma mère immobile et glacée  
ce fut la cruauté d'un mot seul dans ma bouche importune  
(crescendo de flammes en ouest)  
pour l'être le plus cher  
de ma vie  
mais elle l'a oublié  
Ce fut l'indulgence de l'amour  
pour la prodigalité d'un fils  
engagé dans la guerre du monde

discontinuité de l'existence sais-tu  
inconstance de la conscience  
notre dialogue dans la rumeur du siècle  
ou l'échange de monologues  
de deux voyageurs blessés

anitya!

ses cris dissolvent le temps

« je suis à toi je  
suis à toi / fais

ce que tu veux »

il la prenait

avec cette sauvage douceur que  
seuls connaissent  
ceux qui savent réfuter le temps

Súnyatà

Alors tandis que nous descendions le Fleuve Bleu



des grues blanches par centaines piquaient vers le sud  
nous avons laissé les insalubres rumeurs du siècle  
peut-être notre propre histoire  
et, me penchant sur les tourments des eaux :

« contemple, mon âme, l'évidence du non-être »

mais n'est pas stérile ce plaisir  
Les bras levés et docile entièrement  
elle accueillait le don de l'homme  
/ sa brutalité / son odeur /  
ses brusques ténèbres /

Ce que les arbres lui murmurent  
dans l'opaque forêt de lui-même  
où il fuit  
habité de rêves farouches  
entraînant dans sa course  
ses lévriers silencieux  
ce n'est pas l'appel de la mort  
ni l'incompréhensible message de l'immortalité  
mais les vocables des maîtres fous  
la véridique histoire de la déraison  
qui forcent  
les saisons, les fleuves et les mers

puis il lui parla  
de son père ensanglanté  
qu'il porta en Thèbes déserte  
il rêva ceci :  
un lièvre noir traversa la route obscure  
et de ce jour  
il sut qu'il était  
responsable de sa mort

puis il la prit avec voracité  
encore et encore  
après qu'il eut assisté à la rencontre de D. avec la louve

doucement elle lui dit  
« j'étais endormie / tu m'as réveillée »  
puis ce fut, je le crois,  
l'espérance de  
la délivrance  
oui  
au cœur d'Europe

Ames errantes, sans fin  
 L'indigo sur ces terres non arables  
 puis fuient en ouest des fumées âcres

L'âme inquiète du monde

lent séisme  
 nous sentons ce basculement  
 pendant que nous volions d'Okinawa à Pearl Harbor  
 Charmant Honolulu hibiscus rouge  
 mauves hôtels sur Waïkiki Beach et  
     cet océan bleu de cobalt aux plis  
     de granit  
 nous le savions  
     nous le savions déjà  
         Rien qu'en contemplant le paravent vert Kang Shi  
 l'insistance de cet espace  
 ô mon Europe réduite  
 l'insistance de cet espace de granit bleu  
 il avait percé le hall les tentures les vitres du Royal Hawaiian  
 s'enflait dans les poumons

la puissance du Pacifique  
 « préparez-vous à une musique difficile »  
 la  
 lumière électrique  
 incendiait froidement  
 l'extrémité de ses cheveux hé  
 rissés son  
 vi  
 sage restait dans le noir

sa bouche s'il  
luminait écar  
late  
large  
plaie électrique tan  
dis que vibrait le syn  
thétiseur

te dé  
foncerait jus  
qu'au diaphrag  
me  
tan

dis que brillent  
les tours froides de bronze  
et de verre enfants  
du rock QU'EST

CE QUI SE PASSE

ICI?

l'incompréhensible splendeur  
l'horreur

de ce temps  
électrique

Mais sous le paisible regard de mes dieux  
j'avance inaltéré dans la forêt d'images  
illusoires rumeurs dissolution couleurs  
ce moi qui n'est moi, brisé, m'unit à moi

L'Ouest est en est  
les monts chauves émergent de l'océan  
tiens-toi plus tranquille  
si le sol bouge reste ferme  
Ne regrette ni les amples croupes jaunes de Californie  
ni la mer blanche le temple moussu  
Macao

où tu

vécus

cette odeur de bambous sous les pluies  
laque rouge des boîtes à bétel  
l'encens tranquille dans l'ombreuse mémoire  
des pagodes

où tu

vécus

Mousson!

Grandeur de la musique  
les eaux menaçant nos remparts  
montent plus haut qu'en ces années quarante  
quand la mer rafla kilomètres de salines  
renversa en une minute l'avant-poste de douane  
que commandait Robert le Gros  
l'adjoint de Père  
les paillotes de Quât Lâm se dispersèrent  
poignée de paille  
Dans la nuit l'arpenteur  
heure après heure  
nous rapportait la mesure du péril  
et enfin Père décida  
que nous monterions sur le toit

« Oh que la musique  
nous protège des flots  
et que demain elle nous protège  
du feu »  
Nos peines d'aujourd'hui sont mesquines  
l'inconvénient de notre existence  
frivole  
quand du fond de la terre et du ciel  
s'avance et grossit la trompe grave  
du destin des nations  
le feu!  
entends les premiers craquements  
les eaux!  
ce silence  
il déploie ses ailes puissantes  
Des armées à nos frontières campent sans bruit  
frémissement de l'air  
la palpitation de quelque  
encerclément

Si chétifs nous sommes  
dans l'aveuglement des peuples  
si impuissants nous sommes

dans la surdité des nations  
          vers quels rivages préparer la fuite  
                                  à ma femme à mes filles  
Où bien rester assis dans notre maison d'angle  
                                  où nous fûmes heureux  
          inaltérés sous le déferlement  
                                  de l'image

Car notre destin et celui du monde  
  ensemble se meuvent  
S'il faut mourir  
          qu'au moins nous restions  
  nous-mêmes

  Je parle  
pour ma tribu  
Ablutions au soir de l'Occident



la mémoire de la souillure  
territoire sacré saccagé  
« Jamais  
dit le prince à Pierre Bezoukhov  
jamais je ne pardonnerai »  
Fuir! dans la guerre  
dans l'incessant grommèlement du sommeil  
qui est la mort  
dans la jungle des choses multicolores  
qui est la mort  
ou bien, Ulysse, choisis le voyage sans itinéraire  
dans le monde sans fin  
qui est peut-être la vie  
à la recherche de l'impossible oublié

laisse –  
moi quitter, gracieuse enfant,  
ton île fertile et ton palais de verre  
j'ignore quel sera le dénouement  
je sais seulement qu'il n'est pas ici

Je suis en tout lieu  
la demeure de l'inguérissable souffrance  
je suis l'hôte de la haute plainte  
de ce qui ne fut  
et mon ombre inséparable  
est la souillure d'un passé dont  
je ne fus pas maître  
femme ô toi et ton  
incompréhensible nuit  
Ainsi

ce monde de pensées secrètes  
le nôtre, d'infirmes, qu'imprègnent le chagrin  
et les ténèbres  
les mots, les mots, efficaces habits, masques habiles  
rien n'est vérité  
l'isolement l'horreur l'imposture

pauvre Pirithoos! hélas, hélas,  
je t'envie



« Terre aimée »  
mais il ne se retourna pas  
et il ne pensa à nul lieu

et justement la splendeur d'octobre (c'était)  
nu David s'éloigna vers la grande vitre fumée  
rêva sur le port turquoise  
éblouissant  
il était beau comme Ajax  
son corps doré comme la lumière faiblissant sur les dunes  
puis il murmura : « je vis un rêve »  
félin  
doux lynx, poils noirs  
humides de rosée odeur d'humus fade  
sa bite menue  
Laisse l'automne s'emparer de tes membres  
pour que tombent les feuilles rêches  
pour que sans remords vienne la sérénité de l'hiver  
Chantaient trois aveugles contre un mur  
la Revolución avec trois guitares  
terre obscure soleil brûlant

mutisme

Le mois obscur de ta parole  
 revient avec clarté du ciel  
 Premier crocus dans le jardin  
     (« cette fleur existe-t-elle en France? »  
     « oui, oui »)  
 encore dissimulé au pied d'une pierre noire  
 Ce mois obscur est dense  
 Rien à l'extérieur : les arbres encore nus  
 quelque chose comme une fin de règne  
 clarté de mars sur la tour de fer  
 la mesquinerie humaine toujours présente  
 la semaine glisse insensible barque sans  
 importance  
 dans les membres sourd puis s'étale  
 cette force  
 de pierre Et puis  
 sens :  
 le réel extérieur  
 illusoire, un désordre  
 qui va vers la mort  
 le réel intérieur  
 qui tend vers l'ordre  
 où tout est indélébile  
 O ciel  
 pleus  
 si tu veux  
 « Je travaille, dit Mahler,  
     pour vivre et je vis  
     pour écrire » et si  
 l'amour s'éloigne d'un pas pesant  
 que ton cœur ne s'alourdisse pas  
 de rancune

Qu'un jour après l'autre descende au fil du fleuve  
que tes filles sur la rive  
l'une après l'autre se détourne  
et Pénélope que le temps a usée  
laisse fatigue envahir son regard et encore plus  
son cœur

peut-être  
est-ce toi qui  
de toi-même te détaches  
O ciel  
plus si tu veux!  
But then begins a journey in my head  
Le sentiment de ma force dans mon corps  
amoindri  
Debout à la proue, sur la mer jaillissante,  
et puisque la musique est la nourriture  
de l'exil et de la force,  
je me donne à toi, dans ma densité de pierre.

Ce-qui-n'a-de-nom en sa grandeur lève  
son ombre  
dans le corps sans horizon du voyageur

Ce qui fut  
désordre s'ordonne  
ce qui fut  
oubli  
reste mémoire

ce qui parut  
licence  
devient vertu  
ce qui semblait  
désir  
est don

L'obscur est la clarté  
les bijoux du monde suspendus dans la nuit morne  
font la nuit belle et sa vieille face  
neuve  
« Peut-être le premier crocus

dans le jardin » dit Volcker de sa voix ronde  
peut-on dire qu'il est l'homme  
          qui déclencha la crise? un bon père  
                  de famille peut-il jeter des millions de familles  
                          dans la dèche?  
Fous-toi dans la peau d'un gus  
                  sans boulot  
          mesure la dérobade de la vie  
                  mon pote  
          le lâchage des uns après les autres  
S'il ne t'était resté deux copains  
          pas un de plus  
                  pour te sortir de la merde  
Grave la séculaire histoire du chagrin  
          sous tes masques  
                  n'oublie jamais l'amitié  
                  n'oublie jamais la gratitude  
                          ni la parole de ta mère  
                                  lumière dans la nuit du monde  
  l'obscur force du destin  
garde-la comme ton talisman  
sève de l'espérance mon fils  
et grâce et candeur traversent  
l'opacité du temps

Car lorsque tu te présentes  
nu et simple  
tel qu'en toi-même  
fraudeur frondeur fauteur

mais chaque fois tu  
sans mesure t'es donné  
sans ruse à la tendresse  
qui enchâsse l'instant

te sauvent de celui-ci  
pureté candeur  
et te livrent dans le noir à  
l'humble clarté de la  
liberté

Puis vint le soir  
chargé d'une odeur d'arbres  
Nous restâmes ainsi sur la plage secrète  
la lune calme, très vaste,  
répandait sur la mer de Bali  
l'or, le chant, le silence  
Purs  
nous étions en toi  
non-possession du moi  
livré au ciel lumineux  
l'univers a forme  
d'un homme  
Sourdement retombaient les vagues  
sur le corps paisible  
Régularité de l'éternité  
Scintillait la mer inlassable  
Sans penser nous flottions  
et ainsi corps sans horizon  
de sable humide, d'écume et de palmes bleues  
fraîcheur de l'esprit  
sainte est la non-espérance

Elle se rendit dans un pays éblouissant  
S'approchant d'un lieu bienheureux  
d'où lui parvenaient des chants brefs  
de nouvelles lueurs elle  
s'étonna : « que fait ici mon fils? »  
Il était à genoux  
prieant  
immérgé dans la béatitude  
de la splendeur

Je t'emmènerai encore une fois ma mère  
avant qu'à jamais nous nous quittions  
je t'emmènerai à Bodh Gaya  
et à Bénarès et à Kushinagar  
et à Rajghir  
et à Nalanda  
et nous resterons deux jours  
à Lumbini  
La force du destin obscur  
se répand  
lait de métal sur la mer éblouie

peu à peu les vagues rongent le moi  
Pas à pas dans la patience des insomnies  
s'approche le voyageur  
de

Walt  
 Whitman ce qu'il voulait dire c'était  
 une ode à lui-même sa  
 gratitude à Walt Whitman d'être  
 l'univers  
 « Les vagues de l'océan  
 au cœur  
 de la montagne  
 retombent et retentissent »  
 et peut-être les plus belles années  
 furent la fin des fifties le début des sixties  
 et puisque notre civilisation est celle du remords et de l'oubli  
 n'accueille  
 ni le remords ni le regret

garçon pâle  
 en ce temps-là  
 les gens étaient pauvres et décents  
 « il manquera à nos enfants, dit-il  
 à sa femme vingt ans plus tard,  
 la poésie de la pauvreté »  
 A l'entr'acte on grillait  
 avec Pierre la Balto de la semaine

on va pas se faire  
 Villeneuve-sur-Lot Blues  
 fugace mosaïque  
 chagrin pluie fine dimanche soir  
 only you the Platters  
 ça n'a pas gazé

on s'est même pas saoulé  
père c'est vert  
il est mort voilà tantôt  
garçon pâle  
le bout du chemin seul  
elle n'est pas venue à la surboum  
t'attendent Cherchell et Tipasa  
après le bac tu t'es  
même pas saoulé

père sévère si doux  
parti sans tambour ni trompette  
pleure son fils chagrin pluie  
fine dimanche  
soir a-  
dieu

« travaille, lui dit Laërte  
Loi de l'Histoire »  
la lune bleue sur Haïphong  
lampes multicolores poissons oiseaux  
et au milieu du jardin  
lanterne magique pousses-pousses pro  
cession de montreurs de marionnettes  
devins aveugles  
batteurs de cartes  
reproducteurs de photos (au pinceau)  
nettoyeurs  
d'oreilles et de narines  
passaient en silence  
à  
la  
queue  
leu  
leu  
ombres dans la cage lumineuse  
militaires à épauettes  
administrateurs en casquette  
gardes annamites  
Li Tuêt et Xa Xê devisent  
l'enfant sur le buffle



longe les rizières  
le soleil se couche  
derrière les bambous  
du village d'où monte  
l'appel du gong

de l'autre côté de la grille  
rue Paul Doumer la fête de la mi-automne  
odorantes pharmacies chinoises  
jarres de poissons secs  
parfum de soie et satin  
chez l'indien de Bombay  
oranges  
    les oranges Sunquist  
rouges  
    les pommes  
        d'Amérique  
Rita Hayworth au coin de la rue Gilda à l'Eden  
                    de l'autre côté  
                    de la grille  
            la nuit bariolée de la  
            fête de la licorne  
            parfum des fruits guérisseurs  
Derrière la persienne  
cuisse blanche d'une servante (et son ombre)  
qui se dévêt  
                    Magique  
                    lanterne

Peut-être la fin de l'été  
viendra-t-elle sans souffrance  
sur la peau brune blanches  
cicatrices

l'ignorance reste la mer  
sans soleil  
où flottent nautiles  
de la mémoire

Or temps me détruit  
Inexorablement racines des banyans  
font sauter temples de pierre  
dont les quatre façades sont la face d'un homme  
Dans le silence des lianes  
craque une dalle de grès  
puis meurt son écho  
lamentation en suspens

Veille un pêcheur, sur l'énigme du soir  
Tombe sur l'eau bleu-indigo  
le filet carré vers la vase  
La langue d'un monstre léger  
lèche les fontaines closes

Une moitié de l'être tremble  
quand l'autre déjà est lisse, brillant,  
impassible miroir  
Peu à peu main invisible  
verrouille portes de l'être

Blessure du ciel intérieur  
la musique des hommes  
remplit leur temple sacré  
Elle protège  
des flots et du feu  
Et c'est un vaste  
voyage sous la voûte  
de soi-même

Peut-être  
n'y a-t-il pas de vie  
juste  
Est-il si amer  
le miel  
qui fond sur la langue?

Cir  
culez circulez il  
n'y a rien à voir ce  
n'est qu'un accident un trou dans le temps  
un trou bien vide

puis  
entouré de ma femme et de mes filles  
je glissai sur les lacs pâles du Kashmir  
la vida es un sueño :  
jaunes pollens sur l'eau jusqu'à l'horizon!

Ecoute ceci :  
« navré  
mon cœur  
gonflé de gratitude :  
érable rouge  
dans la bruine »  
l'approximation des mots  
sème

la paix indécise  
de la pluie

« je ne suis pas moi répondis-je :  
Disparaître  
dans le monde derrière la puissance  
des images »

patchwork transitoire  
d'images volubiles  
        fumée ou reflet  
                nul acquis nulle mémoire  
vol de grues blanches  
dans le rapide crépuscule  
        Des étincelles surgirent des eaux  
                Rêve ou symbole l'univers  
                        s'engloutit

et le long des fleuves  
        les temples aux toits octuples  
                Ciel neigeux :  
                        absence des signes

Je tiens ce monde pour talentueux  
Le conserver  
        pour ce qu'il est :  
                amoncellement des splendeurs  
                écheveau d'images où  
                        puise le destin  
la Ville déploie ses autels dorés ses théâtres criards  
et laisse  
        l'homme partir  
                sur les autoroutes d'hiver  
illuminées de lampes blanches  
Sensuel, bienveillant, généreux,  
il enveloppe la femme de sa rêverie

l'étrangère sans parole

son sexe ténébreux  
    avide, ouvert  
dans le silence des chambres  
rêve ou symbole la lourde pierre  
    s'engloutit  
dans son ventre et ses cuisses  
L'énigme de la forêt Les  
    fleurs du pénis  
    si tendres et les prairies laiteuses  
    sur l'herbe dure de Vénus  
il étend son poids

Le vin est violet  
    Sans nuage  
    il bouge dans le berceau  
    du corps incomparable

fleurissent les grandes fougères  
    Les mains voient  
l'argile rose et la neige tiède  
    écartent les herbes  
    Tourne-toi vers les dieux  
    et loue ce don  
tes doigts pénètrent

Loue cette mordante douceur  
vin violet répandu  
    sur la neige obscure du ventre  
Matin  
souffles de la sierra  
l'herbe et les feuilles luisaient émail d'un plumage  
vert profond d'Espagne sur  
l'azur mat  
    et au loin la frange blanche des Gredos  
    l'éveil de l'homme  
    en son cœur maîtrisé  
ce furent ces chants doubles d'enfants  
et ces babils  
    dans la chambre d'à côté

le monde dans ma main Le  
paradis existe  
et nous connaissons aussi ce rectangle  
éblouissant et paisible par où  
s'enfuit  
le regard sous la treille do  
rée  
l'eurythmie d'ombre et lumière  
les grappes de l'été  
bourdonnement d'abeilles dans l'après-midi  
la cuisine est fraîche / glycines aux terrasses  
une nappe à carreaux rouges  
trois poires jaunes :  
honnêteté du bonheur  
« Désir et paix vivent mêlés  
Que celui qui sans ruse  
s'en remet à moi  
ici un instant  
se repose »  
Je dis encore :  
« sans souffrance vient  
la fin de l'été  
l'ignorance intacte  
Confie-toi au  
monde talentueux  
Tu peux mourir apaisé  
dans le sein de ton dieu  
veillé par sa patience  
dont la couleur est orange  
comme la membrane de l'aube  
le pistil du crépuscule »

Dans le parc de sa solitude  
il se dit :  
je suis invulnérable à l'amour

se souvenant de son dernier amour  
(le soleil éclatait dans le cœur des noirs mélèzes)  
Puis il se retira en lui-même  
et attendit la cinquième veille

La fraîcheur de la nuit  
le pacifia  
Des bouleaux dressaient  
leur ombre blanche dans sa poitrine et sous ses paupières  
Il parla :  
« mon corps  
n'est pas à moi  
ses provinces se fragmentent  
mes bras sont des fleuves souterrains qui battent sourde-  
ment  
je suis étranger  
dans ma propre maison  
une histoire secrète et sans raison  
s'agite  
dans mes aîtres  
je ne possède rien  
mon nom  
n'est pas le mien  
ma conscience  
est le pouls du monde  
Qui donc traverse ce chaos? »

Ainsi penché sur son image  
qu'il ne reconnut pas  
il fut satisfait :  
il se trouvait quelque part  
dans la vérité  
« Invulnérable à l'amour  
je suis dans la paume du Seigneur »

and then he told the story of his life  
par bribes et par morceaux  
ainsi est fait le temps  
par bribes et par lambeaux  
le bonheur intérimaire  
et le malheur méticuleux  
cette nuit-là l'enfant connut  
le sens  
Le paquebot de l'exode  
univers-île en route vers la Métropole  
la masse de ses ténèbres piquetées de lucioles jaunes  
s'éloignait sur le Delta sombre  
Des misérables hébétés  
transis par l'Histoire tassés  
sur le pont ou derrière les hublots  
jetaient un dernier regard à Haïphong  
l'univers était silence  
et nous qui étions restés  
les pieds dans la vase du Fleuve Rouge  
nous savions  
que notre heure également était fixée  
nous savions  
l'heure de la mort  
et l'heure de la renaissance  
A la mémoire s'agrippe la nuit  
je suis dans la main du Ciel  
la nuit lactée où flottent des bannières  
d'astres  
est la lumière de l'être

Ce monde électrique dans les ténèbres



s'enfonce

Times Square sous un ruissellement  
batteries de jazz / voix  
          obscènes / sueur /  
à mi-ciel  
          les gogo girls dorées gigotaient  
                  jusqu'à l'aube

et à l'aube  
la jeunesse voulait mourir  
voulait se jeter du douzième étage dans la 57<sup>e</sup> rue Est  
Il marchait sur le pont Washington  
battu par les rafales des voitures nickelées  
          qui hurlaient au-dessus de l'Hudson  
souffrance ma calèche d'eau noire  
          puis se noya dans le sommeil  
          Une sueur de haine fut  
                  son linceul  
telle était la puissance de cette haine  
          et sa puanteur si forte  
          que sa femme éclata en sanglots  
« tu nous détruis tu  
          nous détruis » et ils  
                  s'engloutirent

Rien  
ne peut défaire  
ce qui a été fait  
Roule  
sans trêve le fleuve  
et sans miséricorde

Je suis désormais invulnérable  
à l'amour  
sombre et lumineux vaisseau  
qui dans la masse des ténèbres  
s'enfonce

Des bœufs blancs solennels  
 tiraient de vastes chariots aux roues de bois  
 Sur les chariots : enfants chamarrés, chargés d'ors

oh  
 j'ai tenu bon  
 dans le malheur  
 m'abritant  
 sous l'arbre de ma solitude

Les enfants n'écoutaient pas les siècles  
 les mères riaient  
 dans la poudre rouge du couchant  
 Patiemment les bonzes  
 attendaient dans la cour moussue  
 des pagodes

Mandalay  
 où nous étions perdus  
 savions-nous qu'un jour  
 nous serions là  
 fils du hasard

En quarante-cinq on parlait  
 de la bataille de Mandalay  
 les Japs contre une poignée d'Anglais

(je  
 crois)

Le temps est  
 ignorance  
 en mon cœur qui dans  
 la vieillesse

sombre, rafiot rafistolé

le temps n'est pas  
je te le dis : ces bœufs blancs  
enrubannés de rouge sous l'arbre pourpre  
du soir  
sont la merveille de mon être  
Nous revînmes vers l'inoubliable  
Irrawaddi

Seigneur  
que toute chose  
vibre dans ma sève  
Qu'elle s'élève vers vous  
tels l'encens et la musique

hors de moi  
qui ne suis rien  
sauf le monde

« Vous voyez cette route? » et Spencer  
tendit le doigt « elle va jusqu'en Chine »  
Les combats ont dû être terribles  
ce fut le commencement de la fin  
Je vois mon père ligoté à un goyavier  
Il est à genoux  
il saigne  
un Jap le tabasse  
mon père ne livrera jamais son arme  
En quarante-cinq commença un autre siècle  
N'écoute pas la mélancolie de l'Histoire

The Modern Man I sing

les chauves Castilles  
2 pilchards  
l'armée des mers cosmiques  
« il est gros il est gros » (criait-elle)  
l'odeur du fleuve

flot de purin  
hors du corps s'échappent / les images

alors la caverne d'ombre  
se remplit  
de vide  
Jusqu'à la limite morne de l'univers  
non-être  
courage du non-être

Je chante la possession et la non-possession  
je chante l'absence et la toute-présence

C'est l'homme de demain  
que je désigne  
celui qui sans retour  
s'en va  
celui qui quitte le fleuve  
celui qui a humé l'odeur de vase et de ténèbres  
celui en qui repose la mémoire des races

et qui oublie

Sans femme  
sans enfant  
j'ai reconnu la solitude, son territoire  
J'ai marché le long des plages amères  
et j'ai reconnu les crépuscules de l'Histoire  
Puis j'ai traversé les mers  
cherchant qui j'étais  
dans le désarroi du siècle  
Avec mon masque et mon couteau  
j'ai pénétré dans les cités antiques  
dévorées par les temps nouveaux  
Le cœur dévasté  
j'ai côtoyé les Barbares  
ils revenaient hilares des pillages et des émeutes  
Ma maison sacrée fut  
violée et mise à sac :  
un fruit de la veulerie de ce temps  
Je fus soumis à la tyrannie des nouveaux maîtres  
car les anciens esclaves avaient investi les hautes demeures

le sordide et l'obscène avaient envahi  
les chambres les plus nobles de l'enfance  
l'esprit lui-même s'était fourvoyé  
par lâcheté  
dans la populace bigarrée  
qui se trémoussait au son des tams tams  
J'abjurai trois fois  
de peur qu'on ne me reconnût  
J'abjurai trois fois  
cachant mon visage et mes dieux  
ce fut le temps de la honte

et c'est encore le mien  
Homme de l'antique et du futur  
je ne vois pas l'espérance

La même plaie suppure dans ma vie entière  
Tel est le prix  
Je dis : je l'accepte

Et voici l'enseignement que je te livre  
Les dieux ont une existence brève  
un jour leur foi pâlit  
alors ils sont déçus  
Les dieux eux-mêmes meurent  
comme s'éteignent les étoiles  
Paie le tribut de ton péché  
Tu as commis l'injuste  
alors sois soumis à l'injuste  
Qu'au fond de ton chagrin  
vogue Hesperos  
puisque dans la même existence  
il t'est donné de payer (loue ta chance)  
Au hasard ne répond pas le hasard

Patience dans l'azur!  
Attends le retour de l'ordre des choses  
garde intacte  
la force de la foi

Dans l'univers d'illusion que tu sais  
maintiens la vérité que tu sais  
Sans trêve  
marche sur les grèves hors des hommes  
Remâche la menthe sombre de la vérité :  
la souffrance est la seule monnaie de l'existence  
Ne te dis pas :  
« je me suis trompé  
cette femme n'est pas la mienne  
ce visage n'est pas le mien  
ce destin n'est pas le mien »  
Au hasard ne répond pas le hasard  
Que le vide te remplisse  
pour chasser l'illusion  
Boue et diamants  
s'enfoncent jusqu'au moyeu  
ton chariot tiré par deux bœufs blancs  
La face immergée  
dans la lumière de la nuit  
c'est l'homme nouveau que je chante

Il est celui qui a quitté le fleuve  
il a annulé le malheur et renié le bonheur  
Invulnérable à l'amour  
il vit comme une île  
Dédaigneux de la haine  
il est protégé du monde  
La goutte de sel  
qui fond sur sa langue taciturne  
a pour nom liberté

Le ciel lui-même est nouveau

Boue et diamants  
 le Grand Chariot avec peine bascule  
 De vastes néants nous invitent  
 s'avancent nos vaisseaux silencieux  
 la nuit bleue nous baigne  
 fleuve de lait  
                   N'y a-t-il que nous deux  
                                   hors l'équipage des songes?

Bleu et métal  
 un vague grésillement dans l'immensité  
 syllabes et chiffres  
 Nous glissons sur le temps impassible  
 parmi les plantes sourdes et les astres hostiles  
 Nous passâmes au-dessus des terres craquelées  
 au-dessus des cités énigmatiques  
 vallées de ruines peintes d'une lumière mauve  
 Une neige stérile s'accrochait à des crocs

                  Quel cocher nous guide?  
 as-tu vu sa face? nous  
 ne voyons que son dos puissant

Je songe à l'harmonie des espaces  
 à l'innocence qui baigne la vie et la mort

mais aussi vastes soient  
la durée et la multitude d'étoiles  
notre vie est une prison  
et notre esprit où habite l'univers

Te souviens-tu  
du Gange ses feuilles ses aurores  
et de sa source?  
De Bénarès boueux nous partîmes  
vers Farrukhabad et Cawnpore  
béni par le fils de Shiva et de Pârvatî  
nous parvînmes au Tehri-Garwal

et là  
blessé par la beauté  
des neiges et des pics  
je remerciai le Seigneur  
« qu'ainsi la fraîcheur baigne mon âme  
qu'ainsi la pureté l'agrandisse! »

Ne pourrait pas parler ainsi n'importe  
quel pignouf  
un quelconque Hugo de Six-Cognes  
confit dans sa Droite bien française  
« N'oubliez pas que vous êtes français »  
sentençait cet ancien para  
Encore un cocu de l'Histoire  
et t'avais envie mon pote  
de lui rentrer dedans à c'gros lard  
dans le salon étriqué foutriquet  
de madame la comtesse de Lasse-Fesse  
« Ici, monsieur, se trouve réunie la crème :  
des aristocrates et des bourgeois » con  
tinua tranquille et péremptoire  
cet âne bête  
un lourdingue à demi-fou  
beau produit de la goujaterie française  
Tant qu'à faire vaut mieux  
bavasser avec Rictus  
Tire-toi mon pote





aux couloirs funèbres  
ouverte à tous les vents

Paix et désirs  
ensemble se meuvent  
Se mêlent comme les eaux  
Puis se répandent dans les entrelacs des membres

### Malheur

à qui ne sait vivre sans ruse  
Plus grand malheur à qui oublie  
ce qu'Il a dit à l'origine des temps  
le rêve du rêve  
fumées images glissantes  
la mort  
est une image  
et la vie constante agonie  
flux et fuites

Oh sache-le sous l'arbre de ta solitude  
et dans le désert poudreux  
où tes enfants te croisent sans te voir  
naît entre les pierres  
l'eau fragile  
/ bondissante  
gerboise  
des sables /  
furtive flamme  
entre les ronces  
toi le mort ou le mourant  
plutôt mort dirais-je  
le corps sans attribut  
sans grâce  
et l'esprit  
orage sec  
ne dis pas / à l'heure qui est ton heure  
quelque part après mi-nuit  
et n'importe où dans ta vie  
qui n'en est pas une /  
à l'heure parfaitement stérile

où tu connais ta stérilité  
la nécessité de ce qui a été accompli  
pour qu'enfin tu saches  
ce qu'est la souffrance  
non l'amour du mal-aimé  
non la pauvreté  
non l'arrachement au père  
car ce furent des palmes de l'arbre du désert

mais l'énigme du corps infidèle  
la prison muette où se cognent les pensées

et l'impossibilité de tes enfants  
d'être tes enfants

Ce qu'est la souffrance  
Ce qu'est la souffrance

le silence concave  
la voûte  
où se disperse la paille  
où s'émiette l'écume

l'eau  
qui n'est pas l'eau  
qui est l'eau  
le mot

insaisissable  
qui est leurre  
et vérité

paille  
paille des mannequins  
paille creuse  
et ce bruit de tambour obscur dans les artères

l'eau  
le mot pur

Ha!

et peut-être, se dit-il,  
la destinée du voyage  
est-elle la bienveillance

homo est  
misericordia benevolentiaque insignis

Pusan triste  
une australienne à moitié tondue  
aux cheveux rouges vêtue de cuir noir  
levait ses mains gantées  
l'espérance  
d'un autre monde  
se répandait comme l'aube  
que chantaient deux violoncellistes  
masqués

c'est toi  
que je chante

c'est toi  
l'autre ou le sublime  
peut-être  
l'infinie souffrance et l'ultime éclatement  
que moi  
le dernier homme  
au corps de plomb et de paille  
je célèbre  
Des couleurs cruelles m'avaient plaqué

au mur de verre bombé  
les sons électriques entraient dans mes cuisses  
la voix de la machine

vi

brait sous l'écume de la peau

les

marionnettes avaient tellement les gestes de l'humain  
homo est

misericordia insignis

Ithacae

L'Univers inconnu

surgit de l'œil puis s'y engloutit

« la lune vient d'une littérature anté-  
rieure »

le héros

humain trop humain s'écoule

une balle au milieu du front :

lu dans Jame Hadley Chase la veille

( )

« de même moon a une signification différente de luna

Cette longue monosyllabe vient peut-être

d'avant Shakespeare

d'avant la splendeur élisabéthaine »

dit l'Aveugle dans sa diction chevrotante et snob

Stupre et douceur, des fleurs sombres

jonchaient le goudron vernis

Dans les sous-terrains où gisaient les bagnoles

j'ai baisé son cul moelleux melonneux velouté

et puis doucement, plus léger

que la plume, la brise ou l'embrun,

j'ai, de mes lèvres,

frôlé ses lèvres peut-être

l'une

des deux ou trois choses

qu'il me fut donné

, les plus belles,

de voir

Ce n'est pas la mémoire  
 mais le défaut de mémoire qui est prodigieux  
 l'oubli complet un pan de nuit  
     puis un bruit de tambour  
         sur le fleuve dont le ventre  
             est rempli de brume

« Guildo!  
     ne

t'éloigne pas de moi »

Alors des ailes vivantes et nonchalantes  
 traversèrent les faisceaux des phares  
     intermittents  
 s'engloutirent dans les ténèbres puissantes

« ne t'éloigne pas de moi »

En effet une ombre restait  
 à ses côtés étrangère et familière  
     le monde est pitié  
     la vie est pitié le  
     fleuve nocturne de notre anonymat

si loin des cités et des étoiles électriques  
 froissement des eaux et l'hélice gémissante  
 partir par ce froid  
     dans l'obscurité de l'univers,  
         enveloppé de pitié

Chungking tragique sous la bruine obscure  
 Où

étions-nous  
sur

quelle terre?  
Qui

savait  
notre moment  
notre endroit  
et porterait témoignage de notre identité?  
Alors le bateau se redressa  
avec lenteur s'enfonça dans ce pays sans limite  
un monde en gésine  
portant son bruit impassible  
porte ma joie  
dit-il à l'oiseau sans rêve  
et dépose-la sur les îles de couleur  
qui voguent calmes colliers  
sur les eaux pacifiques  
où se perdirent vaisseaux guerriers  
Pureté du monde  
sois  
sans être  
comme la magie du vide  
et l'écriture de la prière  
comme voile ou vague  
sur les sables  
turquoise  
lisse chair du couchant  
venue du cœur des mers profondes  
porte ma joie  
(dit-il à l'oiseau sans rêve)  
qui est témoignage du savoir  
monnaie de ma liberté  
à la gloire de Celui  
dont naît l'espérance  
Va!  
Au-delà de la Mer sans soleil  
trouve les plages de l'innocence  
Car le temps est ignorance  
même dans la Cité d'or

Je ne peux aller  
plus loin  
Ici se limite ma prison  
Va!  
au-delà de la Mer sans soleil

toi seul me veilles et me comprends  
le prodige de l'oubli  
qui fait que je n'ai pas vécu

128. CHAMBRE. INT. APPARTEMENT AVENUE  
DE LA BOURDONNAIS. NUIT.

*Une chambre laquée de vert.*

*Moquette verte. Miroir début  
de siècle sur sa cheminée de marbre sculpté.*

*Meubles chinois en camphre.*

*Fixés sous verre Ts'ing. Lampes blanches allu-  
mées.*

*Rideaux pourpres, oies blanches, feuilles d'or.*

*Au-delà du balcon de pierre, à travers  
la fenêtre blanche aux carreaux à la  
française, la Tour Eiffel rousse dans le  
cercle d'opale de la lune géante  
au-dessus des arbres noirs.*

*La chambre est déserte.*



Mais ce fut cette plainte muette  
 dès avril  
 lorsque ensemble  
 assis sur l'herbe renaissante  
 nous contemplions la chute des neiges

Puis à la même place que l'an dernier  
 ce vide intolérable

Le maître du néant  
 a ouvert des pans  
 de son manteau

Je n'ai pas vécu :  
 l'inexcusable oubli  
 et la destruction du monde  
 que furent ces mois sans regards

Alors :

« jour de l'automne »  
 dit-il se redressant  
 et il changea d'habits  
 La plus belle saison  
 chargée d'odeurs  
 Verte l'embouchure de la Rivière des Perles  
 jonques antiques  
 le rouge de Canton laquait les temples enfumés  
 la mer consolation  
 vaste péan

Farandole sans halte  
vogue et marche  
dans la musique des apparences  
Alors :

assis face à l'automne  
écran d'érables rouges et de pins noirs  
le maître de sa propre vie  
immobile sur sa natte de paille  
et sa chambre est ce vaisseau ouvert  
sur le temps impérissable  
contemple le flux du dedans  
« Je vous suis lisible  
ô Seigneur »

Etre la montagne sur les eaux  
couvrir, éternel,  
le feu et la nuit  
et recueillir dans ses replis  
la pureté  
de la pluie  
les brumes d'équinoxe

Je dis ceci :  
assis en lotus  
dans l'ombre d'une chambre de bois  
la face baignée de la lumière rousse  
du déclin  
les yeux ouverts mais le regard  
tourné vers le dedans  
telle est la position correcte

Tout à l'heure elle avait murmuré  
en tremblant « je t'aime, je t'aime »  
sans trop forcer  
presque fortuitement presque peureusement  
(de peur qu'il ne s'enfuie)  
Il se laissa couler  
dans le délicieux demi-sommeil  
« tu  
ne me dis rien »  
Il

pensait à l'immense odeur  
de chaude moisissure de Bangkok  
klongs jaunes pelouses inondées  
la chaleur grosses pattes humides  
il plongeait dans  
cette haleine de tourbes et de tubéreuses  
de pluies, de palétuviers

Lorsque grande est la solitude  
l'homme y prend refuge  
not self-pity  
but so waste my land  
« Après tant d'années  
dont chaque jour m'a brisé  
toi qui portes dans mon lit  
le sanctuaire souillé  
et rappelles à chaque instant  
le secret du destin qui me méprise  
tu as amené à mon seuil  
l'affront  
peut-être pour te sauver

peut-être pour sauver ton  
propre espace  
de l'invasion du mal  
tu as oublié notre pacte de mutisme  
franchi la ligne magique  
qui sépare le silence des ténèbres  
Tu la connaissais pourtant  
depuis le premier jour  
Brisant le sceau  
tu as osé »  
La haine montait dans sa gorge

L'unanimité de la douleur  
l'infini de lassitude

Dedalus  
erre sans fin



Calmer les nerfs L. 72 trois fois par jour 20 gouttes  
 Dormir Anxoral ou Véricardine

Palpitations Natisédine 1 comprimé lorsque crise

Véricardine 2 ou 3 c. par jour

Angoisse Sympathyl

Sciaticque Ledum 3 doses 3 jours de suite

9 CH

Digestion Digestobiase 5 c.

De la poudre d'or

tombait

sur l'étendue de la solitude

Nous traversions le couchant sublime

ce fut Chesapeake Bay

plus calme encor qu'un rêve de monarque

Vers le Sud on filait

lumières vertes du tableau de bord

Le pont infini

fléchait

l'horizon nu

Calme de la jeunesse :

on fonçait vers le futur

irrévocable

ainsi naît l'œuvre

non

de la souffrance

mais du destin

et probablement le premier acte

de ce théâtre d'ombres

prit-il fin

non

à la mort du roi pauvre qui mourut  
à Thèbes crachant  
le sang  
maudissant les dieux  
vomissant sa vie inachevée  
– injuriait les médicastes et la faculté  
criait : « salauds, salauds, vous m'avez  
tué

Où est mon fils? » et il  
criait encore dressé sur son  
lit à l'hôpital Grall  
« où  
est mon fils? » –

ne parvenant pas à quitter sans regret  
ce monde de putains et de bandits  
oui  
ne parvenant pas à s'en aller sans récriminations  
il expira  
amer et révolté  
« tout est foutu » furent  
ses dernières paroles  
s'y rassembla, tremblante, la vulgarité  
de l'espérance  
et probablement ce ne fut pas la fin  
du premier acte  
mais en ce dix-neuf décembre cinquante-neuf  
qui sentait la nuit du métro

Traverse Chesapeake Bay  
à la chute du jour  
file dans ta Mustang dorée  
sur ce pont infini qui se fiche dans l'horizon nu

alors tu sauras  
vingt ans après  
ce qu'est la juste paix  
d'un corps blessé

Et qu'elle soit sortie à jamais de ta vie par  
cette nuit qui puait la  
sueur du métro et  
l'électricité rance des Abbesses  
fut cette mort vivante  
Plonge  
dans la plénitude de l'esprit

Le vent fou qui dévaste le monde

/ Revenu de la guerre  
il attend encore la guerre /

Doucement sans un mot  
Ariane ma fille  
s'était couchée sur le côté droit  
posant sa tête blonde  
sur mon genou de fer  
se mit en chien de fusil  
et s'endormit

Les portes du palais s'ouvrirent  
Un souffle frais  
vint du large lointain  
« Je suis roi à mon tour »  
et, sans bouger, je continuai ma lecture

Les chambres du palais  
insensiblement  
s'agrandirent





l'Europe infirme  
qui geignait ses dernières heures

Deuil ancien

Quel  
futur ai-je quitté?

L'étrange musique  
comme l'écho de l'antique univers  
l'absence de signes  
sur la Table des Signes

Donne-moi tous les livres  
livre-moi les tarots  
ligote les jongleurs  
multicolores

je pars  
à la recherche de l'Arbre  
Je boirai aux verres sans reflet  
Je marcherai sur les steppes et sur la mer  
veillé par le vol des vastes pétrels blancs  
jusqu'à la limite de mon corps

et là!  
face au sud  
assis sur l'herbe kusa  
tandis que monte et se répand  
dans les chenaux de mes veines et l'enceinte de mes poumons  
l'armée de la douceur

j'attendrai!

Les rues de Vientiane s'étaient éteintes  
la monarchie venait de tomber  
un Noir de la CIA galopa dans les couloirs de l'hôtel

portant sa main à l'aisselle gauche  
une  
odeur  
de terre et d'arbres  
le silence  
où la ville était tapie  
buffle dans une mare  
le claquement d'une culasse de colt  
« Ne fais pas de bruit »  
chuchota-t-il à sa mère  
Vie,  
Histoire,  
l'abandon de toute vérité,  
le sang et l'illusion,  
limon noir  
tout ce  
d'un songe.

Ne tente pas de décrypter les codas qui n'ont  
rime ni raison  
les années sans suite ni saison  
Dans l'ombre de toi-même  
assiste à ce théâtre d'ombres  
où se fragmente la langue des nations

et pleure Vaucouleurs!

Nous ourdirons  
ce complot : vivre

« Tu pleures et tu geins  
parce qu'on t'a laissée  
un salaud t'a ainsi plaquée  
dans une crique déserte et calme  
de Crète  
s'est taillé  
lassé de toi  
ou plus simplement la peur  
d'avoir un gosse alors

qu'il ne se sentait pas prêt  
Et maintenant tu es là  
dans le chaos de ton avenir  
peut-être avec un enfant dans le ventre  
l'angoisse te coinçant la gorge  
l'humiliation / la surprise / le désarroi

et puis l'amour  
qui se déchire voile usée qui se rompt  
l'ample et souple vague  
se divise en chuintant à un soc d'acier  
Ton cœur n'est pas plein de malédictions  
mais d'un vide béant  
ta chair n'est que souffrance

Puis  
désespérée  
tu te noieras  
dans la mer lumineuse  
Celui-là par qui  
tu as souffert  
celui-là qui par lâcheté  
ou lubricité  
par légèreté  
ou ignorance t'a abusée  
sa jeunesse est sans excuse  
je le châtierai  
Je le poursuivrai jusqu'aux confins  
de ma fatigue  
pour lui faire expier sa faute »  
Cela dit, Thésée

se retourna et avec la lenteur du destin  
se dirigea vers son navire  
qui doucement brillait  
rames et boucliers  
sur les flots

« Quitte cette terre maudite, dit l'homme

à son fils  
et va en France où se trouve la culture  
Va vers ton avenir «

Et alors que les hélices du DC 3  
commençaient à tourner  
/ haleine de vase et d'herbes humides /  
le terrain nu de Tan Son Nhut  
soudain comme la scène tragique

de la solitude et de la séparation  
le jour sans ciel  
les rizières sans hommes  
et alors que croissait le vrombissement  
« je te dis encore mon fils  
sauve-toi de ce pays sans espérance  
va-t-en de l'infinie médiocrité de la guerre

pour construire ta vie  
année après année  
patiemment  
par les livres  
oui seulement par les livres  
et les veilles »

Et il pensa en lui-même :  
« qu'il parte  
pour ne pas me voir mourir »  
en vérité

il  
mourut dix semaines après /  
Que Thèbes pleure!

Que la nuit enveloppe ma face  
Mes pas résonnent dans les corridors de marbre noir

Je suis plus vieux que mon père  
le temps n'existe pas

Que pleure la ville nocturne  
qui jamais ne s'éclaire!



parfois un euphorbe rouge  
comme au loin un feu dans un champ incliné  
fumée légère vers le ciel vaste

Qu'es-tu devenue?

Nous fûmes tous lâches  
cette année-là lorsque nous

fûmes vaincus  
L'ennemi nous rattrapa  
dans notre fuite

Nous nous dîmes « à quoi bon  
puisqu'ils sont plus forts  
A quoi bon puisque l'Histoire  
nous abandonne »  
Le peuple renchérit :  
« Plutôt vivre rouge  
que mourir »  
Puis nous baissâmes la tête  
larmes amères  
Non aucun homme  
ne peut être entièrement blâmé  
Ainsi nous t'oubliâmes  
vautrés dans notre servitude

J'ignore si cette fleur  
est cruelle  
mais le givre des champs  
derrière la maison  
est  
toute l'enfance pauvre  
odeur d'encre et de papier

corbeaux sur l'étendue blanche  
ceps noirs alignés givre et gelée

colline sous le ciel de craie sale

Mère depuis lors  
devenue femme très vieille

très vieille  
que je vois s'éloigner jour  
après jour

corbeaux noirs sur la gelée blanche

Après six ans de peine il  
rapporta les cendres  
de son père  
pour qu'il repose en paix

Le devoir accompli  
il est cet homme sans bonheur ni malheur  
assis sur la pierre du seuil  
et fumant  
La neige tombe sur ses cheveux  
Hôte de personne  
ouvre tes portes vers le Sud  
Un chant de palmes s'élevait  
dans la crypte du crépuscule  
voiles rouges sur les sables  
silence  
toute la jeunesse sous les armes  
Des mesas de pierre fauve  
pontons vers le ciel  
puis tombaient les étoiles  
une à une  
à l'appel du muezzin  
Lancinement du déclin

Tout finit par arriver  
dans la vie d'un homme



tout homme vit mille vies

il ne fut pas de ceux-là  
qui acceptèrent d'être vaincus  
car toujours il vécut  
avec toi  
blottie  
dans son cœur disparate  
d'hôte de personne

sans larmes et sans ombre

Mais amères étaient les troupes défaites  
dans chacune des trois guerres qui furent longues  
sans honneur  
Les hommes maudirent un destin sans gloire

Ce fut ces matins-là  
lorsque la mer  
se retire  
laissant coquilles mortes et varech noir  
qu'un enfant debout sur la grève  
vit la destruction de la raison

L'horizon  
s'ouvre  
soudain  
Les déserts de l'Utah sont les plus beaux du monde  
des néons rouges pendent  
sur la crête des canyons violets  
L'aigle royal  
du drapeau plane parmi les étoiles  
onyx porphyre gypse et chrysolithe  
pigments ocres  
sur la peau des lézards

Et bien avant notre retour de Cathay



juste derrière le paisible Prado  
dans un petit jardin touffu près du Retiro  
là  
    en Europe  
        de chêne vert et de Ménines  
            pour guérir du cancer  
            de la rancune de la haine et du sexe  
Cancer était une atroce symphonie  
qui se mêlait au sang et à la mémoire  
imprégnait chacune des fibres de l'âme (si  
    elle existe)  
        façon de dire  
    combien la maladie roulait dans  
        le moindre recoin du corps

En Europe  
    tascas et flamenco  
    les oliviers d'argent  
    roulaient comme les flots d'un large  
    torrent / Tolède sur le Tage /  
    l'âme droite de siècles noirs  
    le ciel bleu indigo  
    portait de lourds galions  
    toutes voiles gonflées  
    vers Cipango

(alors mon p'tit père on te le dit  
    elle va crever  
        et très vite même

vous pouvez  
bande de p'tits cons  
danser la samba ou le tam-tam

Demain

elle mourra bien doucement  
en vieille dame très digne qu'elle est  
mettant fin à ses jours  
avec un bon somnifère  
s'allongera au pied d'un if

à Patmos

alors vous pourrez danser la samba  
ou si le cœur vous en dit  
venir piller sa maison qui a encore fière allure  
    en coxant les bijoux et en laissant les livres)

L'indicible misère  
 de Hanoï  
 il dit cela les yeux baissés  
 et puis il me raconta ce que moi  
 j'avais vu /  
 le tramway de 1905  
 brinquebalant dans l'ancienne rue de la Soie  
 les maisons coloniales délabrées  
 non la ville n'avait jamais été

très belle  
 même au temps des Gouverneurs gantés de blanc  
 messieurs les coloniaux en képis et casquettes  
 les métis  
 les nhacs  
 Poulo Condor  
 dont jamais on ne  
 parlait  
 ma vie serre-toi  
 comme hardes dans ce baluchon

cette procession sur le Pont Doumer  
 gris sur le Fleuve Rouge  
 de vieilles femmes grises

hâves /  
 hagardes /  
 servitude d'une pauvreté de fer

le fer  
d'une prison  
sans nom  
camions-ferraille

« je suis nourrie, vêtue, soignée  
mais je n'ai pas d'espérance » était-elle  
nourrie seulement

cette petite qui sanglotait au milieu de la nuit  
sur le sein de ma mère

Alors, marchant dans le parc ensoleillé  
qui est le nôtre  
où nous sommes comme des dieux  
sans le savoir  
j'ai fait abandon  
de ce que tu aimes

Guérissez  
-moi, ô Maître  
de la maladie

du monde  
ils s'en allaient sur les mers  
sans maîtres et sans but  
ainsi sur les eaux hostiles  
richesse et bonheur  
perles et diamants  
dans la gloire des bannières et des fumées  
ou l'indéchiffrable destin  
c'était cela  
la Cité d'Or  
chercher  
au-delà des portulans  
chercher  
dans le silence des astres  
enveloppés de l'éternelle nuit  
de l'univers

Et cette blessure est sans remède  
cette mémoire sans prescription  
sans relâche ils bâtissaient sur les lagunes bleues  
des cités de marbre et d'argent

toutes ces futures ruines  
de leur propre chaos  
poèmes de pierre et de métal  
« Et ceci est l'œuvre de la Raison »  
l'insondable temps aux yeux morts  
dont la fille  
mélancolique mélodieuse  
erre dans les halls déserts des fondations

Désormais la mémoire ne peut  
plus être perdue  
Mais elle est morte. Nous errons, ses orphelins.

Le plus grand de ce siècle  
here he lies  
under the blue grass  
under the blue sky  
San Michele island  
light  
laguna  
lion  
perles et diamants  
poussières

le  
fruit de ton sexe  
la  
mangue obscure de ton sexe blond

ce poing de cuir noir qui fracasse le miroir

under the sky

under the blue grass  
the blond grass of your sex

éclate  
latex  
ton dos de marbre fluide  
s'écoulent tes reins  
et s'évasent tes fesses pures  
au sommet de l'arbre double  
la déchirure-hibiscus  
éclate  
le fruit  
touffu  
perlé d'étoiles  
diamants  
argile et mousse  
moyeu graissé humide  
la roue molle du ciel désert  
de l'erg nocturne  
d'une chambre au Hilton  
et c'était encore plus beau  
que la nuit d'Ucello  
brune et dorée  
avec ses bannières de brocart  
ses cuirasses d'argent  
ses puissants chevaux blancs

L'on trouvait des capotes anglaises dans les distributeurs  
automatiques des pissotières  
le long du mur de Berlin  
vaste division du cœur

Je t'appelais encore  
du fond de l'Allemagne  
meurtrie par les néons des barbelés et les miradors  
errant dans Kurfürstendamm  
et finissant ma vie d'enfant  
dans ce dancing circulaire  
où les filles invitaient par téléphone

un garçon mit der bürste (EXIT)

Les pneus crissaient sur le goudron bosselé  
de Harlem

on blaguait on riait vaguement dans la grosse Chevrolet  
on faisait semblant de vivre  
l'Amérique

pendant qu'on rêvait de cerisiers blancs  
sur l'Hudson qui roulait les corps  
des nègres d'une guerre antique  
passé inavouable d'une nation  
à moins qu'il ne fût d'une fille perdue et d'un homme mort  
d'un homme mort et amer  
assis sur le siège avant  
Il blaguait et faisait semblant

de rire  
dans le flot lumineux  
qui s'écoulait comme la rumeur du siècle  
à mille pieds au-dessus des vastes ténèbres  
du Fleuve Obscur

« Nous caressons maintenant  
les orties

sans souffrir » dit le séducteur  
Je peux me pencher sur l'Histoire  
avec la patience du plongeur  
Je n'entends que le bruit de sable  
de mon souffle  
Le jour est vert  
lenteur du songe

l'absence difforme de la Raison



Ce fut dans le fracas  
                                   des cuivres et des tambours  
 trompettes, trombones, buccins

ce fut l'éroulement  
                                   des bannières et des fifres

                  dans le halètement des hélicoptères  
                   le déchirement des balles  
                   le cri de bête des femmes ensanglantées

                                  On se battait  
                                   jusque dans le cœur  
                                   de la ville  
   qui saignait  
   par toutes ses artères

                  La foule  
                   courait vers les ambassades closes  
                   escaladait les grilles des chancelleries

Le sang giclait dans nos salles à manger

                                  la foule  
                                   courait jusqu'au port  
 les eaux calmes lapaient le béton des docks  
                                   les hélicoptères  
                                   s'élançaient brutalement vers l'horizon blanc

Les porte-avions attendaient  
impavides et fumants

et l'œil jaunâtre de l'horreur  
se planta au milieu de nous

Noche Triste  
ils fuyaient Tehotchtlan

Bon Dieu!

Cela ne nous arrivera  
pas /

non cela ne

et depuis lors nous avons vécu  
des jours somme toute assez tranquilles  
jours tranquilles oui ce fut  
dans l'écroulement des bannières  
et des fifres

aucun chariot  
ni de la chèvre, ni du cerf  
ni du bœuf

ne nous sauvera

et Clichy a tant changé

Miller mon vieux

N'y a plus de terrasses ni de treilles  
ni de jardinets ni d'Américains  
en guoquette

et Rome se peupla de tant d'esclaves  
qu'elle en prit l'esprit  
et les légions demandaient toujours plus (Gibbons)  
de sorte que

« ô musique garde nous du feu et des flots »  
(au fond  
nous ne demandons qu'à mourir

en douceur  
en écoutant Mozart)  
Les légions demandaient toujours plus  
de sorte que  
ce ne fut pas la guerre  
mais la paix  
qui causa notre épuisement

L'huile qui était si abondante  
fit défaut  
le courage qui était si abondant  
fit défaut  
Jour après jour Rome  
fut investie par les esclaves  
qui venaient du Sud

Les guerres d'Empire furent le prélude de  
notre fin  
le sang  
giclait  
dans nos salles à manger

L'avilissement du style  
ce qu'il craignait pour lui-même  
et les marées portaient sargasses et déchets  
sur les plages d'Ouest  
Pleure les gloires nouvelles  
La musique ne nous protégera plus  
ni des flots ni du feu

Bildung und Verbildung  
Il vit la peau tatouée de la Terre  
et dans un grand saccage d'images brutales  
il fut envahi de bruits

C'était le bourdonnement du monde  
plus vaste que le désordre  
de l'âme

La veulerie des foules  
et l'espace des fleuves  
la tyrannie de l'Est  
et le flot de la nuit  
Alors il fut  
le refuge du monde  
et le refus du siècle  
l'agrément du destin  
le déni de l'Histoire

Ce fut ainsi qu'il demeura  
sur le penchant  
de la montagne

Seul  
environné de brumes  
Ce fut l'adieu à toutes les saisons  
et le vaste automne mélancolique  
l'environnait  
Roses blanches des brumes  
indécision de la parole  
un torrent roulait entre les pierres  
Immergé il était  
dans la rumeur océane  
Ce fut très loin  
du monde  
ce silence des veines  
pur rythme  
Entouré de lions et de tigres  
de panthères, d'ours et de buffles  
ainsi il demeurait dans la forêt obscure

sans crainte  
dans l'indicible oubli

La fraîcheur de la montagne  
la blancheur des roses  
le pénétraient  
Il était la voûte sous laquelle  
se dissipent monde et soi

il était ces pâturages où  
croît l'herbe verte de la mer

il était le fruit de lui-même  
où non-être se déploie

L'effort juste  
est le huitième chemin

Plaisir et musique  
instants ailés

irai-je comme l'ennemi de moi-même  
niant fortune et délices?

J'entendais

aux limites de l'été munificent  
l'appel d'Echo  
narcose de l'être  
écloso des pluies

Je te livrerai à l'empire de mes bras  
toi prudente des désirs

toute tremblante  
tendre érable sous la bruine  
s'ouvrira  
le doux portique de tes forêts  
ta bouche à ma langue

car veillent des dieux paisibles  
sur l'orage et le soupir

à jamais quitte la gloire et l'enfer

d'Utah beach  
tous ces garçons clairs morts pour notre liberté  
ô Omaha

Qu'est-ce que l'Amérique?  
les verts pâturages de l'espérance

et les petites maisons de Williamsburg sous cellophane  
deux siècles seulement d'histoire pour l'étoile de la liberté  
quelques arpents de sable  
de la Nouvelle Amsterdam  
jusqu'au Mur des Indiens  
l'ogre des nègres  
puis leur terre la moins vaine  
l'océan des moissons  
la palpitation de trois lampes

  dans la nuit tombante  
  en un vallon de Pennsylvanie

la gloire des Français ô Rochambeau ô de Grasse  
la générosité candide  
la rapacité  
le cynisme  
le pardon des prairies, des forêts et des lacs  
l'indiscutable grandeur de l'homme dans l'effort  
l'indiscutable grandeur de l'homme dans l'espoir  
l'humilité des Hamish cousant leurs patchworks  
le crime  
la lutte et les pionniers  
le pays inoubliable d'Absalon

                          ô Absalon parmi tes chênes en lambeaux  
                          les bras noueux du rouge Mississippi

Scarlet O'Hara  
les flammes immortelles d'une guerre amère  
et fertile

la gésine de notre monde  
la jeune mère du futur  
la Lettre Ecarlate  
le Thanksgiving Day

  (douce neige de la Nouvelle Angleterre  
  et les grosses bagnoles dormant dans les allées)

l'oiseau Starling

et la pure Manhattan surgit  
                          dans l'été indien  
                          d'or, de nacre, de  
  la douce bonté des sèves et de l'amour  
la brutalité de Theodore Roosevelt

la bassesse papelarde de Lyndon Baines Johnson

(à Sutton Place Emmanuelle  
poussait sur son tricycle rouge  
nous étions jeunes et heureux)  
Carnegie  
Carnegie Hall  
Mister Frick  
la Frick collection  
Ford  
la Ford Foundation  
et partout la liberté

Qu'est-ce que l'Amérique?

la fabrication du rêve  
la dilatation du regard  
le Grand Avoir  
l'en allée des fleuves  
et des plaines  
la sourde puissance des Rocheuses  
un homme de nulle part qui s'en va  
la route  
le néant des villes  
Un poème sans fin  
où roule le halètement des linotypes  
de grands arbres rouges  
l'arc-en-ciel de Charleston et les chiens  
de Little Rock  
le savoir du monde  
ma haine et ma gratitude  
le flot de l'humaine mansuétude  
les couteaux de l'humaine cruauté

le monde de Christina  
les tombes inconnues Faulkner  
à Oxford Mississippi / Hemingway à Ketchum  
la pitié et l'arrogance

la foi en Dieu (le leur)





les brumes à Detroit au petit jour

et le soleil de San Diego  
lustrant le corps de l'océan voluptueux  
la symphonie du Pacifique  
la marche du monde vers l'Ouest

Gary Cooper

seul  
dans la grand'rue  
Et nous fûmes des millions  
à siffler trois fois  
« si toi aussi tu m'abandonnes »  
les G.I. lancés sur Utah Beach  
tous les héros anonymes de notre liberté

ô Omaha!  
Chante, mémoire  
avec les trompettes de Glenn Miller  
Liège et Bastogne et la bataille de Midway  
Souviens-toi des radios grésillant dans les soupentes  
en Hanoï à genoux notre peur notre fierté  
mutilée  
puis le frémissement de notre sang  
au grondement des chars Sherman  
dans la rue des Voiles reconquise

Qu'est-ce que l'Amérique?  
sa violence  
qui est la nôtre  
sa force  
qui fut la nôtre  
son bonheur d'être  
qui sera le nôtre  
ses fautes  
que nous avons partagées  
sa tranquillité et sa sérénité / son angoisse /

sa langue allègre ouverte à l'infini

sa peau de léopard

sa capacité de se relever après un coup dur  
l'alcool le sexe  
la drogue la guerre le remords  
le reniement le coup de feu  
les fous qui captent l'électricité noire  
d'une nation  
les procès truqués les communiqués bidons  
le grignotage des larves  
les assassins du dimanche  
l'angoisse des motels  
la Crise

qu'est-ce que l'Amérique?  
ses coffee shops glauques ses Howard Johnson feutrés  
ses autoroutes l'échangeur monstre de Miami où  
meurt Jane Mansfield  
ses gros seins étalés sur la banquette  
arrière

les oranges Sunkist et les Red Delicious luisant  
aux étals du Chinois  
et nous étions un peu ivres de leurs arômes  
en ces nuits de Haïphong  
et de Hong Kong  
le chant du Troisième Homme  
et la dame de Shanghai  
le vaste regard calme  
du Pacifique

Je vois le Pacifique en marche dans l'espace  
sous une pluie de diamants noirs et  
de forsythias lumineux

je vois l'Univers Insoupçonné  
où l'homme est un géant qu'habitent

des multitudes

je vois la vague puissante des désirs  
s'apaiser dans la pâleur  
d'une inépuisable saison

je vois la vastité de ton corps tendre  
offert à ma jeunesse renée  
pinèdes sombres d'une secrète vallée

je vois le futur ravagé de feux et d'éclairs  
puis le scintillement du soleil sur les eaux  
mon incorruptible espérance

ors du temps indicible

le non-né



ALORS

je songeai  
à la rose mauve qui s'ouvre entre tes cuisses  
Le bonheur d'août  
Les eaux se déployaient  
sous les voiles  
qui vers l'ouest glissaient  
sans hâte et sans pitié

Le triomphe de l'été soyeux  
et la respiration de l'homme sans accomplissement  
« tout doux, tout doux »  
susurrant  
dans le silence des souffles  
quelque oiseau aquatique  
Ce fut l'énigme de l'espace  
qui s'élargissait dans une chambre  
demain abolie  
à jamais captive

elle fut à lui

Alors  
il se souvint que toujours  
il fut libre  
Il se souvint du temps de sa royauté  
sur l'oasis de palmes  
écoutant le chant de l'erg et des sables  
sur lesquels pleuvaient  
des étoiles multicolores  
Dans la nuit mortelle se croisaient  
des patrouilles aveugles  
Des sentinelles aux yeux bandés  
guettaient le roulement  
d'une pierre dans l'oued  
les pleurs du chacal  
C'était au sud du site amer  
où Samson joua son dernier rôle  
semble-t-il  
(car ce n'était qu'une rumeur  
laissée par les siècles  
imprécise

nullement vérifiée  
que Hollywood y vint une fois  
ne laissant d'autre trace  
dans la mémoire labile  
des pasteurs et des marchands)

C'était le temps  
de ses virginaux vingt ans  
la misère semblait massive  
la guerre universelle  
la jeunesse désespérée  
l'amour était une prison

Puis avril déchiré vint en mai dévasté  
et mai en août  
Dominique  
tu fus à lui  
avant qu'il ne finît  
ce poème du doute  
Liberté, liberté  
d'être  
le temps n'est qu'ignorance  
L'oasis luisait  
dans les plis d'un antique désert  
Qu'on lave l'amertume et le sel  
qu'on répande l'armoise et les fleurs  
sur ce lit  
où s'étend ton ample corps bombé

Les vaisseaux pensifs  
glissaient  
sans hâte et sans pitié  
dans le chant de l'espace  
où se perdent les fleuves  
sans âge

Gritos

Keep tus gritos in tu  
cuerpo

Un continent se balade dans ton corps  
Je naviguais  
avec elle (l'Innommée)  
dans la mer du Kansas  
à 60 mph Un mec  
en costume de cow boy  
stetson  
bottes  
éperons  
s'accouda au comptoir  
puis nous repartîmes  
pour Dodge City  
Un flic nous arrêta avec sa sirène  
ma terreur  
est celle des espions  
lorsque je traverse un pont sans rambarde  
à trois cent mètres  
au-dessus  
des eaux  
« Are you ready  
are you ready to suffer? »

au-dessus des eaux  
qui se tordent



et c'est notre ventre  
qui se tord

Puis se lève un matin mauresque  
d'azur et de chaud  
Vous êtes étendu les bras en croix  
sur la lèvre humide  
de la plage

vous faites le grand plongeon dans le ciel

(Les filles sont allées se baigner avec elle)

PETITE CHANSON IMPROVISÉE SUR UNE PLAGE SEUL

Parce que je suis la victime de moi-même  
je suis livré au temps  
à moins que ce ne soit l'inverse

Parce que la moindre pensée  
se grave comme le moindre acte  
sur l'airain impitoyable

Parce que aujourd'hui et demain  
sont mêmes et sans parenté  
comme la flamme à la première et à la cinquième veille

Parce que ce qui soudain surgit  
feu déchirant ou rose du plaisir  
meurt soudain

Parce que je suis mon propre destin  
je me livre à Vous  
à moins que ce ne soit l'inverse

l'espace que je chante  
le temps que je pleure

Donc  
n'existent pas

La parole qui lie les hommes  
le sentiment qui les sépare

n'existent pas

Ou bien  
ils sont une antique convention  
un jeu avec son double

Et c'est une bien grande cruauté  
qu'encore et toujours  
je vis

(Racheter ses parts  
et les brûler)

Dans l'aube furtive  
une fraîcheur venait des pins  
« J'ai besoin de toi » pleurnichait-elle  
Il répondit : « je te demande pardon »  
L'air souple portait la bonté  
et toute la détresse  
d'un couple moderne

Assieds-toi entre les deux lions absurdes  
et grandioses de Mycènes puis écoute :  
L'avenir n'est que nostalgie  
l'oubli n'efface rien  
Les voyageurs sont ahuris  
les sites les temples les noms se bousculent et se confondent  
dans leurs rêvasseries

et leur propre nom est Personne  
et le voyage est sans fin

interminable verdict

Tu halètes dans la poussière et la touffeur  
de l'été  
ta tête est couverte d'un voile de sang  
Un chirurgien tranche à grands coups  
dans la chair de notre époque  
Nous sommes tous des inconnus dans le train  
sur l'autoroute et sur les débarcadères

Tu te meus dans une structure d'ennui  
Quelqu'un constamment marmonne  
une langue inintelligible  
Tu songes à un corps ample et fier  
mais déesse est ombre en fuite  
Le monde s'agite il semble attendre  
la fin de quelque chose  
Obscurément il espère la guerre

#### Anatta

Le sommeil est une lente contrée  
logée dans un œil  
Une seule saison sans fin  
y règle l'ombre des plages  
la lumière des montagnes  
Le voyageur par désespoir passe ses portiques  
amer et pantelant  
à la recherche d'un lieu où souffrir moins  
Il est vrai que la température y est tiède  
Et si l'esprit tourmenté reste inapaisé  
du moins amour est-il sans douleur :  
on a laissé le corps sur un autre rivage  
Et l'angoisse est réversible :  
toujours dans le rêve chacun sait  
qu'il rêve  
Le sommeil est terre de pardon et de transit.

Et puis sans âge sont les êtres  
Jeunesse et vieillesse n'ont plus de sens  
rides et corps restent hors du temps  
Parfois un pas résonne dans une rue obscure  
les mots tintent comme le son d'une pierre

Ni la vie ni la mort  
ne sont clientes de ce passage  
La mort rien n'abolit et  
la vie à rien ne ressemble  
Forêt obscure où surgissent et passent  
Virgile et la louve  
quelque passager de la brume

Parfois une joie étrangère à la terre  
et toujours cette rumeur informe  
où douceur et mélancolie  
attendent sans oser  
comme des gens de la maison  
dissimulés derrière les rideaux

Les adieux sont-ils des adieux?  
Telle brève rencontre ne durera-t-elle  
pas toujours?  
Le voyageur, navré, sait  
que la mort ne fut qu'un masque  
et la vie un mode  
Il croise énigmes et symboles  
sans plus savoir d'où il vient  
S'ouvre béant un monde défiguré  
où toujours un pas décroît

L'esprit se cogne aux murs de l'esprit  
univers sans espace  
temps sans mémoire  
Chacun devient le spectateur de lui-même  
théâtre d'ombres  
les gestes se muent  
les mots se perdent

A peine articulés messages  
s'évanouissent  
S'ouvre le monde de tous possibles

Paraissent des disparus  
des monstres insoupçonnés  
des sites antiques et merveilleux  
qui nulle part n'avaient eu lieu  
montagnes d'argent, de cristal  
cités lacustres désertes comme la voûte du ciel  
le visage de qui fut jadis  
aimée  
jeune comme la rose de l'aube  
pur comme l'enfant du Seigneur

Puis sur la mer sans sommeil  
ils virent l'île sacrée  
où vivent les géants calmes  
debout parmi des monts de cristal

Ils avaient traversé, nus  
et malheureux, l'œil bariolé  
du monde, apprenant syllabe  
par syllabe un langage inconnu

Peu à peu ils s'étaient libérés  
de leurs terreurs, de leurs tragédies  
Le sang qui sur leur face fumait  
s'était lavé aux moussons

Peu à peu ils avaient parcouru  
le long chemin qui mène  
au non-avoir, au non-être  
Ils oublièrent l'Arbre Désertique

Leur chance fut qu'en une vie Ici, Ici  
ils avaient aimé toutes leurs femmes jadis  
rencontrées, visité les terres où jadis  
ils vécurent, rendant leur dû et leur mémoire

Ainsi avaient-ils expié  
Fortune innombrable! Ils reconnurent

leur destin aux signes du Ciel  
Que loué soit le Maître et Seigneur!





## Relation 4

L'homme est des grands fleuves d'Asie  
 le Fleuve Rouge, le Mékong  
 le Gange originel, l'Irrawaddi inoubliable

puis le Yang Tsé  
 qui descend vers les villes  
 et les pluies

L'homme est des mers Méditerranées  
 il ne choisit pas entre le juste et l'injuste  
 il ne choisit pas entre le limon et l'azur

Tandis que fume le sang sur  
 des provinces dévastées  
 s'écoule le flux de Tout  
 / l'ensemble des choses /

L'homme vécut aussi  
 dans le plus vaste désert  
 Maître du son  
 il veillait sur le départ des convois  
 vers le Sud  
 Maître  
 du rythme  
 la chute  
 des astres et des météores  
 le peuplait  
 d'une

danse

Feldspath  
 couleur de l'enfance à Haïphong  
 comme le bruit de la pluie

et un beau jour  
 parce que le hasard est la force  
 formidable qui règle le temps  
 Bao Dai  
 l'empereur

vint dîner 9 avenue de la Bourdonnais  
 « Je remonterai sur le trône »  
 dit-il tranquillement  
 Son œil ne bougea pas  
 ni son masque

non certes lui mendigot impassible  
 mais la famille des Nguyễn

Dominique

Comme le bruit de la pluie  
 la couleur des estuaires limoneux  
 il glissait dans la conversation  
 son nom n'importe quoi  
 un souvenir quelconque les enfants la maladie  
 du mari

Un souvenir quelconque  
 Rivière des Perles, Hong Kong,  
 le balancement de la jonque cette nuit-là  
 devant Kowloon qui brillait comme le Nouveau Monde

félicité de la baie toute blanche  
l'eau phosphorescente et luxe  
des années perdues

n'importe quoi  
qui pût l'évoquer  
corps de reine  
« le sage  
se complaît dans l'eau »  
dit Pound  
(l'eau du songe)  
Selon une très antique méditation  
le temps qui est la substance de l'univers  
n'existe pas  
Peut-être pas son visage actuel  
ni vraiment son corps puissant peut-être  
mais sans aucun doute  
elle, sa fierté boudeuse  
et sa jubilante beauté  
cette candeur enfantine  
il y a un siècle,  
vraiment  
sur ce rivage de moire des mers du Sud  
parmi les temples moussus aux colonnes rouges  
verdure grasse et profonde  
dont laque luit  
dans clarté d'or  
de la mer et du ciel  
Quelque part  
entre la Boca de Tigre et le Fuchien  
cet amour  
eut lieu  
au siècle de Tseu Hi

elle, sa beauté  
l'éclat de  
sa chair  
sa naïveté émerveillante

il y a un siècle  
                  volupté, pureté  
                  terre, ciel, mer, pulpes  
                  Chine du Sud

Son corps : la somptuosité  
                                  du monde  
Sa candeur : le rêve  
                                  de l'enfance  
Sa fierté : le mystère  
                                  des reines  
Son amour : l'énigme  
                                  de la générosité  
                  l'incompréhensible prodigalité  
                  de la musique et des monarques

... Du Delta du Fleuve Rouge  
l'indicible tristesse

                                  Les tams-tams sont tendus  
                                  de peau de buffle  
                                  Les guetteurs des villages y frappent  
                                  de toute la force de leurs bras maigres  
                                  avec des bâtons trapus  
                                  aux bords tranchants  
  qui blessent le cœur

Les gardes s'appellent dans le noir  
les voleurs s'enfuient derrière les bambous  
C'est l'enfance  
dans la nuit du Tonkin  
                  famine

Martèlement des ténèbres  
                                  se mêle au battement du sang  
                  La campagne  
                                  sans feux ni dieux  
                                  est une chair martyrisée

Voici :  
          dans l'Obscurcissement naissent les troubles  
          Quand s'éteint la lumière vient le désespoir  
          Alors l'Empire est ébranlé sur ses bases mêmes  
          Cela s'appelle la révolte

Elle devient la Révolution

Mais :

laque rouge du Kwangtung  
encens calme  
revenir à l'harmonie du Ciel et de la Terre  
Cela s'appelle la volupté  
de l'Autre Epouse  
L'innocence retrouvée :  
reconquérir un siècle échu  
C'est s'ouvrir les lèvres  
d'un monde nouveau

Troie incendiée  
Troie violée par une bête  
Alors il voulut mourir  
Crocs du monstre dans son ventre

La mer vineuse fut couverte  
d'un éternel deuil

Une silhouette noire sur les fleuves  
qui roulaient sang et mémoire

Un à un les dieux se levèrent  
il devait expier  
Il entra dans l'existence  
comme en enfer

La folie et la mort  
furent ses hôtes secrets  
Il pénétra le sexe  
se baigna à l'Autre Rive

Etranger sache ceci  
un homme peut vivre  
l'intérieur entièrement brûlé  
il peut vivre ayant tout abandonné



Sache aussi qu'un mort  
peut se mouvoir rire manger  
sache que jamais il ne retrouva  
sa demeure chérie qui l'enfance abrita

(Ainsi Ithaque et Troie sont  
même terre  
D'où la mission de l'homme  
fonder nouvelle patrie)

« Toutes  
           les femmes sont belles  
 et je n'ai pas connu de ribaudes »  
 L'été  
           toujours troua l'enfer  
 Dans les ténèbres  
                   couleurs de Loire et d'Abyssinie  
                   me firent  
           vêtements  
                   glorieux, très doux

Soie :  
           l'âme est fraîche  
                   la chair plus pure qu'un lait de brebis  
                   (ton corps bombait vainqueur  
   contre mes cuisses)  
 Un souffle élargissait les eaux calmes  
 Je t'aime tu es la beauté de la Terre

                                  Sur la grand'route  
 ils partirent Ce pays  
                                   est celui de la route  
 Je parle de l'Amérique  
                   de l'inlassable Minnesota  
                   du vert Kentucky  
 « Pourquoi êtes-vous revenu de L.A.? »  
           « Because here I am a man » dit  
                   le serveur noir dans un gros rire blanc  
                   moelleux  
 « La patronne, cette maison, c'est ma famille »

here Saint Charles street New Orleans Louisiana  
où passent encore les calèches  
qui ne sont pas d'eau noire  
et cela cherchez à le comprendre  
vous le comprendrez  
Comme ce jour-là au cœur des Carolines  
ce coin de terre oublié des hommes  
un champ de coton maigre brûlé par l'injuste après-midi  
Cueillette  
du coton  
comme au temps  
ténébreux d'Absalon  
case déglinguée au bord du chemin  
Des négrillons miséreux  
piaillaient  
Un vieux nègre qui portait  
le faix du monde et la noblesse de la mémoire  
passait  
ombre de l'ombre  
si noir qu'il était bleu et gris poussière  
lentement il souleva son chapeau  
tout en cheminant  
sans détourner la tête ni le regard  
et ainsi il passa  
Comprenne qui pourra  
beau salut  
des miséreux et des vagabonds

« sur la grand'route  
où je me cherchais moi-même  
comme dans toutes les femmes »

et au sortir du coffee-shop de bois de hickory  
un gus s'approche rêveur de la Mustang  
les godasses enfoncées dans cette terre rouge infertile  
qui fait mal aux poumons, aux paupières  
rêveur rêvant devant non la fastback d'or  
mais sa petite plaque bleue outre-mer  
« ah vous venez de New York »  
fit-il pensif comme Priam  
le regard fixé au-delà du cadavre d'Hector

dans l'autre univers  
celui du paradis perdu  
où tout vit encore, paisible, enfantin,  
pacifique et à jamais acquis (oh non  
mon enfance, ma pensive adolescence personne  
ni l'irréfutable oubli ni l'implacable présent  
ni mes bourreaux ni mes enfants infidèles  
ne me l'abolira)

« I lived in New York »  
fit sa voix grasseuse de bourdon et de lard  
sous ses yeux de pochard  
cernés de sang puis  
il s'éloigna, le petit blanc du Sud,  
en enfonçant ses gros pieds  
dans cette ingrate terre rouge  
qui fait mal aux poumons

et c'est ainsi  
que je vis le Sud Profond

Vieux fleuve  
infatigable  
l'en-dedans insondable jour et nuit travaille  
Amer est le vin des hommes perdus  
quelle que soit l'heure

Sur l'or liquide et l'azur  
le Golden Gate  
palpite  
Brefs filets d'argent  
jetés  
sur la Mer Rouge  
poissons ailés  
soudaines syllabes qui surgissent  
et s'engloutissent  
je pense à toi  
qui es la beauté de la Terre  
Et si tôt partie  
la pluie qui rajeunit  
l'antique désert

Paris cœur usé  
l'ennui de soi-même : le déclin  
d'une ère  
Lao Kay et Cao Bang furent la foudre  
sur les remparts  
Héroïsme sans gloire  
malheur des vaincus  
L'Histoire passe :  
« adieu! adieu!  
Now leaving the old lands of art and glory  
we shall settle in East for a victory »  
et c'est le Pacifique  
dont tu es la fille véritable

Tu en portes force et triomphe (là-bas tu vis)  
L'espace de ton corps  
le bronze de ton sourire  
Dans tes yeux d'émigrée  
je lis la géographie de demain : ces terres  
où tu vécus,  
où tu es revenue  
après notre nuit européenne  
le Viêt-Nam crucifié  
la gloire de Hong Kong  
le Japon qui nourrit les astres futurs  
et la Chine qui se lève  
pour le prochain siècle  
Dominique  
Je n'oublie ni San Francisco  
ni Perth  
ni Singapour  
Pars et me laisse, n'importe  
car serai à tes côtés  
sur ces mers et ces rivages  
où se fabrique l'avenir  
Traverse le Golfe de Carpentrie et la Mer Intérieure  
la mer des Célèbes et la mer de Timor  
Porte mon salut à Penang et à Séoul  
recueille le sable que j'ai foulé au Kan-su  
étends-toi, confiante, émerveillée,  
face  
à Repulse Bay

où une fête j'ai donné  
 Vers toi je viens  
 à la source du renouveau  
 I come to seeke the spring  
 Tu es l'Autre Epouse  
 Tu n'es pas le domaine mais l'espace  
 tu n'es pas le rite mais l'acte  
 non la rive mais la promesse  
 Tes épaules d'ivoire, tes bras ronds  
 la puissance de ta chair  
 pureté  
 des aubes sans maître  
 chant de renaissance  
 et c'est une musique retrouvée  
 sur les aîtres d'une existence  
 qui a échappé à la mémoire  
 Renouvelle mon corps  
 rafraîchis ma force  
 construis sur ces lieu antiques  
 une civilisation neuve  
  
 qu'exilé  
 je sentis à ma langue  
 sur tes cuisses violentes  
 et dans ton doux sexe parfumé de vierge  
 sans maître  
 « Tuez-les tuez-les »  
 criait cette voix de femme dans Hanoï écrasée  
 par les ténèbres  
 Un peuple se ruait  
 pour nous  
 massacrer  
 tous  
 (Non je ne pleurerai pas)  
 papa et les oncles étaient à l'étage  
 avec leurs cannes à pêche  
 On attendait l'honneur français  
 mais femmes enfants domestiques chiens et chats  
 étaient égorgés  
 « En deux jours l'armée les balaiera »  
 grommela l'oncle Charles  
 comme tous les petits blancs

quarterons et métis  
demi-annamites qui avaient  
vénéral Pétain Decoux puis de Gaulle Leclerc  
et toujours la France

Les mots sont froids  
ma chérie  
et nous vivons déjà un  
autre siècle  
les mots sans poésie  
maintenant je sais  
la cause et le départ des  
choses : océans secrets, constance des plaines,  
le chant pur, qui s'enfle, des aurores sans maître  
ô Siècle, ô mémoire,  
sachez pourquoi j'aime

Amitié des femmes et des feuilles  
douceur  
sans remords de la langue cruelle, des mains  
je couvre et pénètre ta bouche et cris blancs  
ton corps plus vaste que l'empire de Koublai  
Bonheur  
de ton silence affamé mes vocables  
tracent un sentier de lumière qui t'étonne  
dans le labyrinthe de tes peurs  
mon amour

Tenir dans m paume ton cri dur et percer  
l'iris obscur de ton être  
je peuple tes continents opulents d'enfants loquaces  
et de pères farouches  
(Je t'aime, tu es la beauté de la terre)

Et si les mots sont trop pauvres  
ton corps ample, vague et dune  
poème  
l'atroce naïveté de l'Histoire poème  
l'orgueil de tes pommettes  
poème  
la puissance de tes reins

est poème le plus vaste  
 Recueille ce qui ne peut  
 être livré à Jérusalem  
 Tu es l'Autre Epouse  
 lointaine / impermanente  
 vers qui certaines nuits saturées de jasmin  
 s'échappe un roi  
 un dieu :  
 Détacher une syllabe  
 pour qu'elle reste  
 mélodieuse  
 Ton visage est jardin  
 des léopards  
 J'ai aimé justice moins qu'équité  
 Sans cesse commence le commencement  
 Le yang du yin et l'œil de la joie  
 et tout le jour  
 fut l'image répétée de l'évasement  
 de ton ventre  
 pureté de la chair  
 pureté du désert  
 l'éblouissement de Bou Saada  
 Ces ocres ces mauves l'œil violet du couchant  
 et l'inguérissable azur qui envahit  
 les membres et le cœur  
 et les nuits séculaires balafrées de météores  
 les palmeraies vernissées  
 et l'immobilité des roches et de l'être  
 le temps pétrifié  
 sur les pistes et les ergs  
 puis s'arrachant à la pesanteur  
 on fit route vers l'horizon  
 pleins gaz Le command car  
 roulait dans le silence qui vrombissait  
 tandis que se déployaient les songes  
 Une tente flottait dans le simoun  
 Un oued sec  
 Un fou arrosait les oliviers nains  
 l'espace nouveau l'ou  
 bli de Dieu dans les veines  
 grands fleuves vides  
 l'air gonflait la djellaba de laine blanche  
 et la poitrine était ce désert transparent



Ora pro nobis peccatoribus  
in hora mortis nostrae  
Que la vie soit mort / que la mort soit vie  
sans cesse commence le commencement  
Accepte la richesse comme la pauvreté  
le péché est le bien  
quand vibrent les cinq couleurs  
aux frontières du sud  
dans les sables d'une chambre  
Ainsi se trouve l'homme  
en quête de lui-même  
loin de la colère  
qui est le seul péché  
hors l'amertume  
la seule misère

Midi sur les pistes  
Apollon sur son char au timon d'or  
le ciel vierge  
lentement s'approchait depuis la limite  
de la terre  
l'oasis touffue  
brillait  
profonde émeraude sur le satin des sables  
Musique du ruisseau  
odeur de feuilles et de poivrons  
et puis ce musc secret  
dans la bouche se  
répandait  
mer pensive  
beauté d'un corps sans ombre  
la charité des dunes et des palmes  
qui s'ouvraient  
fut l'inoubliable poème  
de la construction du monde  
En se penchant  
le soldat vit son visage juvénile  
Aucune pensée ne traversa l'espace infini  
Ce fut le don de l'eau :  
les lèvres à peine altérées  
trouvèrent paix et repos  
L'air,

dis-je,  
          était parfumé  
et l'être  
          réuni à lui-même  
                          était plus ample  
          que le ciel

Here I find the spring

Il n'est qu'une seule Anna  
 la sœur d'Oblonski (Stiva  
     ou Stepan, qui est la moitié du comte  
     Léon Tolstoï)  
 Ses épaules d'ivoire, ses bras ronds,  
 sa démarche rapide et légère  
 sa fierté  
     aux yeux vulnérables (tout comme toi Dominique)

« Tu n'as aucun sens politique »  
     raillait Chevènement  
     in venenum et caetera et caetera  
 Les nhà què en haillons portaient la terre  
 vers la digue qui craquait  
     ciel désespéré, eaux grondantes  
 Le chef du village / turban et tunique noirs /  
 glissa à père dans le vent aigre :  
     « voyez-vous, seigneur,  
     s'il n'était pas français  
         votre fils  
         serait parmi ces enfants »  
 J'avais six ans  
 Ce fut ainsi que j'entendis basculer mon siècle

Depuis lors j'ai vécu  
     avec le Grand Livre Mélancolique  
 Dans le nouveau Royaume du Milieu  
 l'anarchie des mœurs et des sentiments  
 Avec le temps la jalousie elle-même  
 perdait ses dagues, ses tisons

comme l'aube des jours cruels

« Elle a un amant pour sûr  
B. ou M. »

se dit-il

Le valet de pique se tient

aux côtés de la dame noire

Le gand consolateur

écrivait Voltaire qui mourut

centenaire

Non, dis-je, non la consolation

mais la neige qui s'épaissit

engourdissant tubéreuses et marmottes

without any hope of spring

Avec neige vient silence

Seul bruit : un pas soyeux qui s'enfonce

A travers champs autour de Villeneuve  
jusqu'au sommet de Pujols

cette grise blancheur

l'uniforme de toute vie

qui s'aperçoit par la vitre ruisselante

Je connais la racine de cette tristesse :

non-retour

Arrache!

Pound dans sa cage

tapait ses Cantos

à la vitesse d'une mitrailleuse

Nous étions

sur la plus large allée

des âmes

accoudés au Cheval Ailé  
 Au bout de la route en flammes  
 bordée de géants  
 la montagne-tombeau  
 veillée par les dignitaires  
 décapités  
 Je resterai bon  
 malgré l'inconnu posté  
 aux côtés de ma femme  
 Je ferai celui qui n'a pas vu  
 Tour à tour tout le monde se sépare  
 la tristesse enveloppe l'univers  
 Désunis nous  
 continuons sur la route  
 neige et flammes  
 et ce fut si seul  
 que je fis le tour de la mare  
 de Lumbini  
 où sa mère Le baigna  
 Bonheur et chagrin  
 les torts sont éternels  
 car le pardon est impuissant  
 contre l'incorruptible mémoire  
 La carte du triomphe  
 jamais ne vainc  
 « Tire-toi » conseille Woody  
 C'est ben vrrâi que la carte du monde  
 tient dans le creux de la main  
 et pis le joint le hasch la coca mieux  
 encore que le jet  
 mers et continents couvrent notre corps  
 Splendeur des plages ténèbres des jungles  
 et les villes  
 Alors Avenue of Americas  
 j'ai chanté l'homme sans nom, le poème sans nom  
 Puis l'oubli des neiges avait recouvert  
 le Chant de Moi-même  
 Je est rien  
 ou tout ce qui afflue  
 dans les piaules de Barbès et de Bronx  
 les balles d'un tueur à gages  
 une blonde à poil que se partageaient  
 6 millions de mecs

Puisque le plein est vide et le vide plein  
et que le moi ni n'existe ni n'existe pas  
Puisque aucun dharma n'a de substance  
et que la réalité n'est que dans la mesure où  
elle n'est pas  
Puisque rien jamais n'a de fin  
mais n'est pas infini

je chante l'absence

Puisque m'habite le Chant du Seigneur  
je chante le monde infidèle  
et la beauté vaine  
je chante chagrin et bonheur ensemble tressés

Rien n'égale le Chant du Seigneur  
De là l'amour des îles roses et bleues  
voguant sur les eaux voluptueuses  
De là une syllabe  
  souple et lente  
comme le vol de l'aigle blanc  
dans l'arc du couchant

Je suis celui qui a chaque pas dis merci  
Je suis l'errant qui épuise le monde  
Je suis celui qui sans répit fatigue les routes  
dans l'amitié des feuilles et des femmes  
L'Épouse donne le Rite  
l'Autre Épouse ouvre l'Espace  
les amies tantôt livrent une forêt  
tantôt lèvent une voile  
  et la Mère mène à la Loi  
  qui est la liberté  
  Fil de feu

dans l'obscurité

Un seul chant vrai  
Rien ne peut l'interrompre  
ni la lassitude de l'orchestre et des chanteurs  
ni les lueurs du matin  
ni la peur de cet inconnu  
    qui marche à mes côtés  
    et me ressemble

ni la pitié des jours heureux  
ni l'énigme désespérée du déclin  
ni l'intolérable vulgarité  
    de la bouche  
ni le mal secret  
    et horrible  
    qui nous a détruits  
ni la volupté ni la chair enchantée  
    d'un magnolia  
    soudain  
    offert à l'émerveillement

car en vérité tout cela  
    est aussi Chant du Seigneur

L'aigle blanc des mers  
étend ses ailes

sur le silence des eaux

Et là  
immobile  
dans l'équilibre de l'air précis  
de la turquoise si claire si pure  
qui jusqu'à l'infini du cœur

se déploie

il est le signe

Le point couvre l'univers  
suspendu sur le flux des fleurs qui naissent de l'œil  
Nulle trace n'en demeure dans la mémoire  
car la semence ignore la fleur  
et la fleur n'a aucun souvenir de la graine  
Mais l'instant même  
est maître des trois mondes  
s'il repose sur le silence  
Surgit la liberté libre  
de tout amour et de toute haine  
sans choix sans but sans nation  
libre de la tyrannie des Six Souverains



Alors le plus petit rejoint le plus grand  
Tombent les habits du monde  
    (l'exact et l'inexact  
    l'hibiscus parfumé du sexe et la  
    peau cuivrée des femmes nomades  
    le sel doux des pierres ponces  
la brise qui porte la voile et le corps  
dans l'espace fugitif de l'aube)

et se dissolvent fumées  
    des feux de campêche  
    qu'esclaves et marins perdus allument  
    sur des îles qu'aucune carte ne connaît  
Dans cet instant-silence aigu  
    se fiche l'éternité / sa substance sans substance /  
La suspension  
du rêve sans trêve  
    chacun (fragments  
    par milliers épars à travers  
    le vide vide)  
    se fond dans la tranquillité  
Et l'esprit est ressaisi  
car c'est par l'esprit  
que l'esprit peut être maîtrisé

Se réalise ainsi  
la prophétie : « plus tard  
on trouvera et on transmettra »  
L'homme qui se nomme Tou Tchien  
l'hôte d'un moment  
flâneur des fleuves et des mers  
célèbre Li Po :  
« La manche d'or gît intacte sur le rocher  
Infatigable est l'infirmes octuple univers  
Au cœur du ciel s'épanouit le souffle créé  
Vogue le grand Phénix vers le mûrier solaire »

Nous avons tant lutté  
cette ville était peuplée de malheurs

nous avons tant lutté  
que la fatigue a rongé notre chair  
boursoufflé notre visage  
limé nos mots  
assourdi notre voix

nous avons tant souffert  
qu'il ne nous reste que la tendresse je

ne sais pas ce qui m'a pris  
de lui  
raconter cette époque blafarde  
là  
on était allongés dans le lit  
ce qu'une génération a enfouie  
revenir au peuple  
la lumière de Cherchell et les ruines  
de Tipasa (l'éblouissante Méditerranée)  
on mitraillait dans un oued perdu  
au sud de Djelfa  
hommes / pierres / chacals / blindés  
confondus pêle-mêle  
chaos d'une même couleur  
rose sable éparpillé  
dans l'infinie solitude des alfas  
qui moutonnaient jusqu'au ciel

et ce froid désertique  
qui est l'attribut de l'éternité  
vaine  
Le  
cœur est un voyageur solitaire

Ici et maintenant  
nous vivons tout en même temps  
Il était là  
assis sur la terre taciturne  
à regarder les derniers feux des blés incendiés  
qui foraient la nuit pacifique  
Vastes collines noires  
l'obscur amitié des frères d'armes  
et la pureté des astres bleus qui  
vers le sud désertique déclinaient  
« L'avenir est incertain et nous,  
disait Lefèvre, ne parvenons pas  
à nous mettre cela dans la tête »  
banquiers, fonctionnaires ouatés  
Il était là  
sous les stucs dorés du Plan  
L'impuissance des nantis et la neige  
s'enflait sur l'Europe riche et vaincue

la Nymphé parcourait prairies et vallons  
s'écriant « amour, amour,  
d'attente se gonfle mon cœur  
En quel bosquet, à quelle source  
te caches-tu? »  
Revenir au peuple  
parler simple  
et encore parler  
de la Vallée peuplée de malheurs  
des chambres cernées de miroirs où  
se terrent nos vrais enfants

Je fus heureux deux fois  
dit Ulysse



Pluie neige  
 printemps automne  
 chronique  
 des temps  
 perdus

Bannières de  
 soie dans le vent  
 pins noirs  
 dans la brume

Visages  
 maisons de bois  
 larmes  
 tuniques brodées  
 personne  
 ne se souvient

Je suis assis  
 Dans la pénombre  
 Jadis

Des cavaliers s'éloignaient  
 dans les collines rousses  
 l'éclat d'une arme, d'un pommeau ciselé  
 dans le tourbillon de poussière  
 le cliquetis des sabres, d'un casque pendu à la selle  
 Pendant que décroît le grondement des sabots

la Toscane  
rêve et désir  
demain

Mourir la jeunesse  
déchirée une note prolongée  
flûte stridente dans le  
pur printemps désolé  
Rameaux perçaient la neige  
fine des parcs  
Elle pleurait silencieuse et immobile  
nul sanglot, les yeux grands ouverts  
sur le néant, blonde  
le visage ivoire transparent  
deux perles de cristal  
roulaient rapides  
chemins  
lumineux  
« Je t'en prie  
arrête-toi »  
glissa entre ses dents  
le jeune type assis en face d'elle  
La salle déserte où se dressaient  
des tables nappes blanches contre-jour  
était remplie du silence  
désespéré  
des dimanches de Charente  
« Je t'en prie  
arrête-toi » murmura-t-il fixement  
mais le malheur continuait sa marche  
massif, trapu, implacable  
avec le calme d'un tueur  
L'angoisse du meurtre  
pétrissait son ventre, sa poitrine, sa gorge (à lui)  
Elle mourait sous ses yeux  
à chacun de ses mots  
Son destin étonné était  
celui d'un meurtrier (lui)  
Le poids du péché (à lui)  
roulait dans un grondement de montagne  
Commencée  
l'œuvre de mort devait s'accomplir

le sang éclaboussait les murs des cliniques les  
arbres la  
    tremblante neige de printemps  
Il ignore encore la loi de sa vie :  
    elle serait toute entière vouée  
    au remords et à l'expiation  
        ô Mildred (Elisabeth)

... Jamais pardon ne sauve  
Du mal naît le mal  
du bien naît le bien  
Jamais l'oubli n'est tout à fait l'oubli  
celui qui se tient  
    à ses côtés  
        est cet homme des ténèbres qui déchira sa chair  
à Elle (l'Innommée)  
que le temps a chargée  
    de me torturer  
sang noir  
    larmes amères  
        et l'enfouissement  
de l'être dans le pullulement  
    d'une sordide souffrance

... Puis l'avenir fut toujours plus beau (ainsi l'espérâmes-nous)  
et maintenant gisant  
impuissant  
    ligoté par l'adversité  
N'y feront rien musique et pluies  
Las! L'illusion dissipée  
après la brutalité du combat  
    tous les ennemis rassemblés  
    pour leur triomphe guoguenard  
        l'humiliation  
        d'une défaite non honorée  
L'homme reste assis  
très droit, environné  
de la grâce,  
à peine mélancolique et sévère  
Il mesure l'innombrable solitude  
    la marche du monde irrecevable

Insondable est l'énigme de la bifurcation  
Ce qui fut prédit, écrit, prescrit  
s'est mué  
Ont gagné l'inique, le couard, le partisan  
Il ne reste plus que cette demeure comme une île  
Sans se dire un mot

les enfants se sont réunies  
dans la pièce d'à côté  
Elles savent que leur père  
est vaincu  
Elles sentent qu'elles n'ont que lui  
pour vivre  
Elles oublient leurs camarades, l'infidélité  
de leur âge  
leurs jeux sont comme un chant  
pur et lent  
dont les paroles disent quelque  
chose d'autre  
Renonce à appeler tes amis  
ils sont impuissants  
renonce aux infatigables prières  
elles ont asséché tes lèvres  
renonce à tes armes  
elles ne purent rien  
dans le dernier combat  
Renonce à la douce Toscane et au Latium  
Il reste  
l'impassible force du Dedans  
Accepte la terre morte  
de Troie  
et recueille le silence  
de la Mer Intérieure

\*  
\* \*

Nous nous sommes toujours trompés  
Certes, après coup, nous comprenons  
qu'encore plus bas peut aller  
tel ennemi, ou tel ami, ou tel parent  
Mais nous nous sommes toujours trompés  
sur le destin des peuples



Viêt-Nam et Cambodge  
 pluies et larmes  
 « Il est exact que les Khmers Rouges  
 furent l'amitié  
 au début  
 Il est exact que les Vietnamiens  
 furent la libération  
 au début »

Que signifient  
 trois millions de cadavres?  
 Qu'est-ce qu'un million?  
 – O grand roi as-tu un comptable  
 capable de dénombrer les grains de sable  
 de tes rivages?  
 – Non, maître  
 – O grand roi as-tu un comptable  
 capable de mesurer le nombre de mesures  
 d'eau dans les océans  
 – Non, Maître  
 Alors reverdissent champs et flots  
 Que toujours je porte ce deuil  
 éblouissant et inexpiable  
 Viens, écoute  
 que je te dise tout bas  
 la constance de cette obscure souffrance

Que l'être aimé  
 devienne bourreau  
 que le soleil soit la nuit  
 que la rose sente la mort  
 telle est la vérité  
 Namo Azidà Phât

Autour de lui, dans la cour  
 on parlait confusément  
 Tantôt un éclat de voix, tantôt un silence  
 tantôt des chants inintelligibles, tantôt le tintement  
 d'un outil de fer  
 dans l'obscurité d'une nuit saturée d'astres  
 Et l'haleine de l'Asie  
 cette odeur de poussière et de haillons

imprégnait le torchis des maisons basses  
les corps s'agitaient  
diffformes devant quelque lampe à huile  
C'était aussi l'odeur du Gange  
et de la terre indienne  
sans arbre, tellement nue,  
tellement désespérée et impuissante  
Il était enveloppé de ces murmures  
imprécis et de ces bruits obscurs  
d'un peuple d'ombres, innombrable  
Alors, allongé à même le sol,  
il se retourna vers le mur crapuleux  
les yeux ouverts et  
attendit la vérité  
    plus désespéré  
    que cette terre oubliée

Puis tu es revenue  
ayant pris ta liberté  
                    pour ce quelque temps  
                    où tu m'oubliais et je  
                    t'oubliai

    Ayant pris ta liberté  
    et me laissant dans mon désarroi  
prince désarmé, par ses ennemis narquois  
    encerclé puis ligoté et bâillonné  
    Marie, la mère, seule pleura  
La terre retentit de son invocation aux dieux  
Ils restèrent silencieux  
C'était une heure particulière du destin  
Cartes et tarots avaient menti  
Yang jeune s'était mué en vieux yin

Non, vraiment pas, je ne sais pas ce que  
signifient trois millions de morts  
    dit-il en suçant sa cigarette  
    Dunhill  
L'abstraction de la souffrance  
Nous avons franchi tant de frontières  
    Johnson, Nixon,  
    / de Gaulle, l'élégant Leclerc, Hô Chi Minh /

Peu à peu  
 rêve du matin  
 disparut Ithaque  
 L'abstraction de l'espace  
 Claudel dit, je crois dans la Cantate à trois voix :  
 « nous seuls savons ce que nous avons souffert »  
 musique céleste  
 Obscurément elle résonne  
 comme l'incompréhensible trompe  
 du destin  
 sur ces plaines jaunes  
 Tumulus nus, tombes des rois  
 os, chairs, noms, fondus dans la lumière friable  
 Le corps est l'étranger de passage  
 la conscience ce songe qui n'a de cesse ni de raison  
 alors quel est ton nom  
 ton vrai nom ?  
 Au monastère d'Anathapindika  
 dans le parc Jeta à Savatthi  
 (Lui) le Tathägata ainsi parla  
 « Sans sagesse, il pense :  
 que suis-je ?  
 Cet être, d'où est-il venu,  
 et où ira-t-il ? »  
 Les moines vêtus de brun, l'épaule droite découverte,  
 fumaient de gros cigares paisibles et noirs  
 Quand nous vivions à Manhattan  
 il était particulièrement friand de meat loaf  
 Il aime toujours ces routes sans destinée  
 ces jours infinis dans un huit cylindres  
 qui ronronne, secourable foyer  
 Le temps défilait derrière les glaces triplex  
 Jean Lambert inlassablement parlait  
 de Gide  
 son beau-père (57 th street East)  
 Tocqueville disait  
 la nature en Amérique jamais  
 n'émeut parce que  
 la main de l'homme  
 en est absente  
 LBJ lisant à la télé  
 fut à la hauteur de Macbeth,  
 comte de Cawdor, roi d'Ecosse :

« je ne me représenterai pas »  
We were stunned!

La grande Amérique  
orpheline et désemparée  
souffrante comme jamais  
ses trois cancers  
Il hurla avec les loups

Dix ans après,  
la revoyant,  
il l'aima  
Vénus  
Victoriae insulae venustas  
merveille de la mer,  
inaccessible  
déesse tu donnais  
tanto onor à l'âme  
qui te contemplait frémissante éblouie,  
lorsque tu sortais des flots  
comme d'une conque  
Puis tu t'ébrouais  
hautaine, pure, sur la jonque  
que portaient les eaux claires de la Chine libre  
Et craintif Ulysse n'osa  
ni lever les yeux ni  
même aux cieux présenter supplique  
ou seulement rendre grâces

« Vivre sans toi  
c'est vivre sans le ciel  
avec le bleu vide des implacables hivers  
Je me suis tourné vers le Nord  
les yeux grands ouverts  
Jamais mes paupières n'ont battu  
J'ai vu la fin de l'Histoire  
La foule vaincra  
Jamais délai n'accorda le destin »

Ce soir  
l'impression d'attendre la mort

Rêves stériles!

Amours et voyages : trahison.  
Les couleurs se dissipent.  
Le sang est ce liquide fatigué  
où flottent des pontons noirs

Cette stérilité :

troupes et flambeaux,  
crevez!

Vénus  
 le bleu est bleu  
 L'amour mouvait les étoiles  
 Tu es l'autel de jade  
 Il parle à son âme,  
 sa sœur  
 qu'il n'a jamais vue  
 (cela fait  
 un poème)  
 Des licornes rouges dansaient  
 au son du tambour  
 puis grimpaient jusqu'aux balcons  
 des belles  
 pour happer une piastre  
 dans un cri  
 de la foule Des poissons  
 de papier s'allumaient dans  
 les boutiques et flottaient  
 « En venant ici  
 je pensais me suicider » dit cette fille Pourquoi  
 se demanda-t-il me dit-elle  
 cela  
 elle venait  
 vendre quelques actions immo  
 bilières et il eut envie de répondre – moi aussi –  
 Nous avons acheté  
 (l'Innommée et moi, l'homme qui hait  
 son propre visage)  
 un masque d'or le Soleil Rayonnant  
 un vaporetto nous amena au cimetière de San Michele  
 photo fut prise : gloire  
 au souvenir!

La jeunesse  
 s'avance vers les tertres morts  
 Cette tombe chevelue  
 bouquet de fleurs encore fraîches :  
 Grand Ez, repose-toi bien  
 Grand vent  
 il faisait, madame, à San Michele  
 Il faut dire : je ne veux  
 rien, je  
 n'espère rien, je n'attends  
 rien  
 (le salut est le but inavoué  
 qui gît comme l'épave d'un galion)  
 L'incorruptible faute  
 Et San Giorgio  
 rose posée sur l'aile légère  
 de la lagune  
 « Have you been to Torcello? » Nous  
 avons ri (c'était une bonne plaisanterie de Pinter)  
 Nous avons été peut-être heureux  
 Somme toute mari et femme très corrects A  
 phrodite  
 Chaque soir, assis face à la statue de bronze roux  
 environné des parfums de l'encens  
 il demande : Seigneur donnez-moi  
 la connaissance  
  
 Maintenant, cette certitude : quelquefois nous  
 avons été heureux. Mais  
 ce n'était que ce bonheur-là  
 triste de quem é feliz  
 « Sois bon avec toi-même »  
 dit Ginsberg, répétant  
 mot pour mot Pound lequel  
 avait repris en  
 quelque sorte Daniel Vernay  
 le beau-frère de Madame Veil, qui  
 à ce mémorable dîner circéen aux quatorze plats  
 dit à Ulysse : « je parlerai de vous à  
 Monsieur Barre Il  
 a besoin d'intelligences nouvelles »  
 Agamemnon Monsieur Barre? et Ulysse qui

était rempli de la cruauté du monde  
et regardait les marionnettes du Fujian  
se battre sur cette scène de Kowloon  
tout de go lui demanda – que  
vous a apporté la psychanalyse?  
– à être gentil avec moi-même  
et il (Ulysse) se souvint  
du Président Schreber qui l'avait sauvé à Madrid  
du monstre terrible  
de la destruction

Thank you Mister Freud  
Les aveugles se débattent dans leurs cellules  
la vérité ne vient qu'en lambeaux  
comme les nouvelles de la planète  
Ceci est une prison sans gardien

Rien  
ne peut effacer le passé  
Rien n'efface  
ni la pierre ni le sable  
L'océan  
sans relâche  
fluctue dans le Flux  
A jamais reste gravée  
l'imprescriptible mémoire  
Sur les hommes elle s'abat  
précision des machines magnétiques  
La bonté est le dernier refuge  
neige de mars, giboulée  
de plumes,  
ignore, mon âme, comme tu peux,  
la trahison de toi-même et la justice  
qu'inflige le temps  
Le Diable décidément bat sa femme :  
soleil citron eau froide

Beauté, sa beauté  
autel de jade  
les eaux, les eaux de la mer du Sud!  
Le rêve. Vénus. Anadyème.





A nouveau elle l'appelle  
 et lui  
     se renverse  
                     sur les roses odorantes  
 Paisibles,  
     les chevaux se désaltèrent à la rivière  
     Le vaste magniola  
         aurore et nuit

                    repose ses pétales violets  
                             humides de rosée  
                                     La rosée porte l'odeur  
   du cuivre frais,  
                     de l'herbe,  
                     des mousses des grottes du Haut Pays  
 Une rumeur  
     soulève les amants  
                     au-dessus des collines  
 Un éclair de martins-pêcheurs  
     blesse  
         le ciel  
             qui reflue

Apsalas!  
     Nuit blonde, aurore bleue  
             il avait osé obtenir la déesse  
             qui était l'espace  
     « A jamais je garderai ta divinité »  
 Dans ses entrailles  
     pour toujours étaient gravés  
     le dessin puissant de son corps  
                             de femme libre  
   surgissant  
   des flots  
 la voix de son innocence

                    et ce moment plus précis  
                             qu'un chiffre, plus profond que le ciel  
     il l'eut  
     un jour et un jour seulement  
 Moins qu'Anchise  
     mais plus que quiconque

Anch'io son'poeta!

Vénus enfuie,  
reste l'infaillible grâce des eaux

Himeros



quel est le fil de cette histoire? et  
où sont les héros, quels  
sont leurs combats et puis  
les monstres  
qui sont-ils?

– Je n’ai pas encore dit qu’à la  
Scola San Giorgio ce que j’avais attendu  
depuis plus longtemps que pour aucune femme  
je l’eus :

Saint Georges tuant le dragon,  
tout Carpaccio,  
aussi vaste que la montagne mauve  
Constantly towards and on the sea  
so many facts  
characters, symbols, actors, places  
but nobody and nowhere  
Le fait n’est pas l’action  
partir est non-agir  
Mer et musique : un même rêve  
qui n’a de répit  
L’absence d’amers et de héros  
l’anamorphose et la mutation des formes

Mer mystérieuse  
peut-être est-ce toi la Divinité  
Hommage à Ce-qui-n’a-de-nom  
respect à Ce-qui-n’a-de-cesse  
voici les fleurs, l’encens,  
la flamme, les fruits, l’eau :  
les cinq éléments de l’offrande

sur l’horizon des déserts  
se dressent des villes jaunes  
Venise ses ors précis, rutilants  
s’engloutit dans les eaux  
Nalanda muette  
sur ses vaines terres rouges  
la Roue lentement s’immobilise



Waikiki Beach : le bon temps  
le meilleur qu'ils eurent  
tous ensemble  
un peuple qui meurt  
le calme dans un poème  
ce poème n'est chant ni de mort ni d'agonie  
ce poème se souvient qu'il fut  
et qu'il ne sera plus

Voici ce qu'il dit :  
les héros nous ont quittés  
l'homme sans nom recueille  
le monde  
Toutes ces parties perdues  
« Pour bouffer de  
la merde  
je l'ai bouffée  
Je ne dois rien à personne  
j'ai jamais demandé une thune  
à quiconque  
et j'interdis  
qu'on vienne m'apprendre  
ce qu'est le peuple  
(ces socialos rose bonbon  
ces bourgeois chemise rose – cheveux bouclés  
Jack la  
vante-à-je, les imposteurs encartés du Parti) »

et j'ai glané  
mon perpétuel mourir  
vrai pauvre  
vrai seul  
dans les champs déjà moissonnés  
où Booz n'était pas  
passé

Toutes ces guerres perdues  
et les prochaines  
perdues d'avance  
comment qu'on secouera

c'te France et c'te République  
Tous ces vauriens qui  
réclament qu'on rase gratis  
ceux-là qu'ils disent être le peuple

Nous autres on a bossé  
On n'attendait  
ni les allos  
ni le franc de l'immigré  
On a trimé  
et depuis toujours  
Le père allait pieds nus  
à l'école  
l'oncle Henri ne connaissait à l'orphelinat des Pères  
que les tendons de bœufs comme plat de fête  
et après qu'ils se furent  
embarqués dans la pagaille des rafiots  
de la défaite  
(la bell'armée française  
foutue à la porte du Tonkin)  
Edmond laissa sa femme et ses gosses  
pour monter à Paris comme on dit :  
O.S. à Sud-Aviation  
l'autre oncle, le pauvre René,  
resta  
pour lentement mourir  
ouvrier-mécanicien à Villeneuve-sur-Lot  
« On n'a pas attendu l'sochyalisme  
Monsieur Mollet, Môssieu Mitterrand  
On a marné sué trimé  
on est des hommes  
du peuple vrai »  
dit Rictus

Viens, mon enfant,  
maintenant je me tais  
Je me souviens de la chaude cuisine,  
des hivers qui furent  
ma jeunesse parmi les champs  
de givre  
Ce qu'on nomme la grandeur



nous a quittés  
Elle a pris refuge  
sous les ailes puissantes de Bruckner, de  
Malher  
Contemple

ce qui fut la beauté des siècles  
Jamais n'oublie les géants  
attends /

Hécate la simple  
éclaire de ses torches  
routes et flots  
Tin Hau protège  
les pêcheurs  
de haute mer  
Les routes seules  
sont ma fortune  
L'étroit espace  
du monde est ma

paix

« Les monstres changent  
le monde  
Je vois la fuite des nuées  
la ruine de ma race  
Je vois des enfants sans mémoire  
nourris de bruits sauvages  
Je vois un autre bonheur  
l'autre aurore d'où nous sommes  
chassés

Mais avant que s'accomplissent  
ces temps  
un crépuscule grave étend ses champs  
bleus et dévastés  
sur la terre somptueuse  
que j'ai chantée  
Femme la plus aimée  
la plus généreuse  
et riche de tant de tendresses  
mon épouse d'espace  
à la prunelle d'or  
et son iris profond  
est bleu de cobalt  
vaste songe  
de l'infatigable été  
où dansent amour  
et lumière  
... Et ainsi, plus loin que le monde,  
aux confins de la vie,  
moi, Ulysse  
je suis parvenu

à l'Enfer  
libérant la souffrance aveugle  
qui rugissait  
atroce, sanglante, stérile  
dans la cage de ma poitrine  
J'ai oublié tous les rois  
Je me suis saoulé de haine

J'ai souhaité  
la mort  
moi, sans nom  
qui étais mort  
et n'étais moi

A toi  
je dédie  
ce chant  
inutile «

Non-agir est partir  
 Non-agir mène à l'un  
 Un crée deux  
 Deux couvre trois  
 Trois ouvre l'infini

Madame Nhu  
 Son corps de lait  
                   Le feu embrasait l'Asie  
                   les flammes explosèrent  
                   autour du moine assis  
           et tandis qu'il s'écroulait  
           sur le goudron brûlant  
 des femmes en blouses de coton blanc et pantalons noirs  
                   se précipitaient  
                   à genoux autour du brasier  
           mains jointes  
 sur le front

                  se prosternaient  
                   dans le crépitement  
 du corps craquelé  
                   dans les hurlements  
 de la foule bigarrée

                  Moi, Tirésias,  
           journaliste  
 au Time  
                   je l'ai vu par

l'œil de Nikon  
Moi, Rosencrantz,  
je l'ai vu dans  
l'œil de Sony  
j'étais là  
en Pal et en couleurs  
avec l'Amérique entière  
et huit cent millions d'égarés  
à l'heure du dîner  
Morrison!  
La planète entière  
était là  
dans Saïgon  
brûlée vive  
puis il lut (il sut) que  
la folie était assise en nous  
comme une clownesse peinte  
Dans un coin de bibliothèque  
Elle veille en souriant tranquillement  
les yeux fixes, grands ouverts, noirs  
Elle attend son heure  
dans la fermentation du corps

Une heure avant l'aube  
avant que ne chantent les oiseaux  
alors qu'il soulevait avec peine  
ses membres gourds  
et qu'il entendait la marche  
claudicante de son sang  
dans les corridors boueux de son corps  
il eut envie de crier  
Sa tête était une voûte de pierre  
quelque chose y était enfermé  
qui ne pouvait  
ne pouvait en déborder

il suffoquait de peine, de peur, de honte  
sa panse était remplie  
de vase et d'herbes gorgées d'eau  
Un venin amer glissait  
agile aspic

sur les parois de son être  
Il n'avait rien connu  
d'aussi impur  
que ce sentiment  
de souffrance molle,  
d'impuissance,  
et d'abandon  
Quelqu'un  
dans un recoin de sa demeure  
le contemplait  
avec cruauté et dédain

Alors il plongea  
dans la lumière du monde  
comme dans l'océan mystérieux  
« Alors donc, Ulysse fuyait »  
dit Peter Handke en tirant  
sur sa bouffarde où rougeoyait la nuit  
Ce fut sur la mer couleur de vin  
environné de la treille infinie d'un songe  
moi, Ulysse,  
lecteur du Tîme  
j'ai vu :  
l'indomptable angoisse de la paix  
Ce que l'on nomme le dégoût

soudain fait surgir trois meurtriers  
dans la maison d'à côté  
L'intolérable vieillesse  
s'empare du monde et des visages

Annick dit :  
« je ne veux plus te voir »  
sans lever les yeux de ses dossiers  
puis elle l'insulta tranquillement tu m'emmerdes  
je n'ai rien d'autre à te dire c'est  
comme ça et c'est tout Il  
vit les stigmates :  
ce creusement qui suit les ailes du nez  
l'alourdissement des paupières



Tout doux, tout doux,  
respecte l'incompréhensible félonie  
regarde  
s'éloigner sur les chemins roux  
celles qui t'ont aimé

Ne conserver que  
la blancheur  
Les oliviers blancs, flux d'argent  
sur le Tage devant Tolède  
La mer blanche de Bali sous la lune  
L'armée d'écume en marche vers les murailles  
de Cap San Vincente

(Jamais n'oublie le dernier cap de l'Europe)  
Les serres de l'âge  
faisaient leur œuvre  
Karl Marx avait la chair jeune pétri  
mais surtout l'amour cruel et emphatique  
et la solitude d'un adolescent pauvre

construisirent le monde

Connaître toutes les histoires  
dans l'Histoire  
L'adultère  
merveilleux d'Aphrodite  
la déesse naïve  
qui en secret aimait  
Ce qui paraît encore plus beau  
que la neige énigmatique des cerisiers  
D'un seul coup :  
le soldat, le scribe  
le pèlerin, le mendiant  
le prince, le naufragé

l'homme sans nom  
qui dit son nom  
Peut-être l'Histoire est-elle  
/ l'Idée en marche dans le monde /



Mais, dis-je : l'homme  
est un rêve infatigué  
errant dans le monde  
Le chaos annule le temps

Lire l'itinéraire  
d'un périple indécis  
angoisses extases sombres décors  
J'ai bien connu cet homme :  
orphelin à la recherche de son père  
il parvint aux portes de cèdres  
d'une ville atterrée  
Il délivra la ville du monstre  
puis se creva les yeux  
sans que parût un seul dieu

Histoire de roses :  
Jaunes roses naines  
dans un bol bleu  
Plateau de laque rouge  
de l'île de Ryuku  
(ce haï kai a pour titre : ma maison)

Roses blanches sur le pubis  
tendre kaolin  
Toiture bleue  
vers le ciel

Le sens possible du voyage :  
Je ne veux aller mont Omei  
car plus haut encore, trop pour  
mon souffle court  
Déjà Taishan, vertus humaines,  
m'a mis sur le flanc

\*  
\* \*

D'indétermination d'être

résulte indétermination de relation  
D'abord continents indécis découvrir  
sans que carte ne puisse être dressée :  
innombrables archipels, lagons  
déserts imprévus, furtives vallées  
et toujours l'énigme des mers  
alors que se taisent les dieux  
Aucune terre de naissance  
malgré l'effort désespéré  
pour désigner les sentinelles  
de la mémoire  
Exil n'est point exil  
(nul proscrit ne sait dire  
« de Mégare, d'Argos, d'Ephèse  
je suis »)

Cités bigarrées des fins d'empires  
Races se mêlent aux eaux  
de justes exordes créant l'horreur  
les puissants expient  
les signes sont inversés aux carrefours  
S'édifient Babel contre  
toute défense  
Sur Rome règne un esclave  
sans terme

Dans la forêt profonde  
nous nous enfonçons :  
intermittences du jour à travers les feuillages  
Les monstres eux-mêmes inaperçus  
de notre esprit surgissent  
que le silence enfante

De la sphère d'ombre  
parfois nous émergeons  
Voici haute terre  
couverte de vaste ciel  
S'empare du cœur  
l'espérance  
aussi vaste que l'étendue plane

de lumière qui envahit nos membres

Mais choses nous sommes  
divisés, intermittents,  
créateurs et enfants du monde  
notre prison portons  
faix du dedans, en permanente  
construction

Une note s'élève  
bientôt disparaît  
dans le bruit

le bruit, inépuisable,  
peut-être notre seule vérité  
qui beaucoup sauve de l'angoisse  
mais notre perte nous le savons

Et les choses  
qui sont bruit,  
aussi

Si n'existe terre de naissance  
où terres de destination?  
Et cette blancheur,  
qu'est-elle qui nous crucifie  
d'immensité?  
Nostalgie ou appel?  
neiges et sources  
Ce pays de diamant dont seule revient la Mère  
je te le dis : nous n'y sommes  
pas nés

Conscience malheureuse  
corps malheureux  
l'enfermement  
Dans l'éponge cousue de veines  
fleurs se dissolvent  
se répand dans les articulations  
l'horreur de la pesanteur  
Un tambour bat dans les ténèbres

sorcières et hippocampes  
dansent l'intolérable sabbat  
dans la demeure étrangère  
où nous sommes terrés

Alors je dis : blancs  
nous ne sommes nés parce que nés  
Puis je me lève et m'en vais  
ne voulant savoir d'où je viens

Terres austères!  
L'aurore aux roses pourpres  
dévore la rive nue des morts  
Tournent saisons, flambeaux, marées  
présent seul  
est le Premier Portique

Perpétuel mourir  
crée le présent  
agrippe-toi à maintenant  
cela qui est (mais n'est pas)  
puisque salut ton ultime  
destination

non celle quelconque d'un homme je  
voulais dire but-sans-volition  
souhait-sans-désir comme  
vogue l'aigle vers l'azur  
qui baigne montagnes acérées  
Cet appel n'est pas né  
de toi par formation ou désir  
ne s'est pas détaché de ton esprit comme  
de ta main jet de pierre  
ou de ton arc flèche vibrante à pointe d'acier  
mais il est toi (au-delà d'en-toi)  
dans chacune de tes parcelles  
et dans son ensemble jusqu'aux étoiles  
Tu es cette destination  
et cette destination est toi-vers-l'univers

Ainsi en pureté  
va matière  
tout entière pureté  
Ainsi également parvient  
au but  
girovague sans itinéraire

Celui qui ne cherche l'unité  
la trouve  
celui qui fuit le monde  
le rencontre  
celui qui ne veut  
est

Nulle chose n'a de fin

Laisse accomplir dormir  
pluie lentement l'espace incolore  
fleuve dans le fleuve  
saisissement de tel fleuve  
en nous

Le magnifique Orient (toujours  
s'y lève le soleil) errer puisque la  
vie n'a plus de sens  
fiction, rêve, rêve du rêve  
conscience du rêve

règne la beauté de l'Arbre Ebloui  
l'investissement  
de l'entier espace  
liberté du prince-lion

Reflex paraphernalia love ses  
spirales ralentissent le temps, peu à peu jusqu'à extinction

l'explose en millions d'ailes  
millions papillons reflets  
lait calme

Rien n'a de commencement

Mais celui qui ne veut  
est d'abord énergie  
fer sur pierre, l'océan lui-  
même assis sur le Socle Obscur  
De telle façon que.

La lumière d'ici est  
ombre là-bas  
Ce monde n'assemble que semblances  
Je ne peux dire : il existe  
Je ne dis pas non plus : il n'existe pas  
/ dis-je / ou rien /  
l'énorme disharmonie et l'inéquité fondamentale  
composent tragédie, la nôtre, sans mesure,  
de ce dialogue désespéré  
où mots ne sont mots  
cris ne sont cris  
Se cognant au silence  
rempli d'oiseaux mobiles  
et d'êtres bienveillants  
échos déformés sur miroirs ondoyants  
ou créatures mutilées  
d'un univers cécité?

Soif ô soif  
L'indéchiffrable silence des cieux  
Que sous les étoiles  
montagne sois

\*  
\* \*

Dans ce jardin moussu







tropiques meurs le pus inondant  
sinus arcades fenêtre nulle  
flûte n'accompagne mon mourir  
perpétuel roseau d'os noir  
mémoire est d'abord oubli  
éternel est le passé

n'oublierai /  
jamais je n'oublierai / l'ironie  
tragique / fleuve toujours  
vers / source remonte sang  
qui blanchit / ne / m'abandonne  
pas je suis là toujours à tes côtés  
je / te parle car sûr je suis de  
ta mort faugère charlotte

affreuse tristesse bleue étreint  
le monde car je suis si sûr oui  
de ta mort si sûr oh de t'aimer  
Harpe d'or flûte d'enfant refrains  
autour de l'île élève un blanc mur  
Sur miroirs passent l'enfant gardien  
les buffles lents Bleu silence pleut  
amour flots et fleurs sans espoir pleut

éternité (mère de ma mère)  
dans le cœur indestructible  
gît irrévocable univers  
passe bruissant feuillage  
de mots s'évanouissent de  
visages s'évanouissent de  
corps s'évanouissent de paysages  
volant vers ailleurs  
roses pluviers  
sans cesse sans cesse

l'enfant taciturne  
des livres et des songes  
Renifle / flaire / frôle

soie, enclume  
chuchote / souffle / respire  
blanches stries  
closes persiennes  
    Qui passe puissant feuillage touffu

l'anonyme après-midi des mécaniciens  
il continuait de regarder les images du livre  
faire l'amour soleil dur  
rouge-gorge étranglé dans  
main de femme-enfant fort oh fort  
très pure  
oui pure très pure très pure  
femme de ma vie  
                                enfin

D'espace  
                    changer  
d'espace mer / chambre / pistil / pupille  
l'élargissement de sa nudité  
clarté  
de la nudité  
épars l'arôme  
de l'espace  
liberté  
                    comme la saveur du sel  
  l'océan la nudité

le lit de roses  
rose elle  
aux dieux l'offrande  
neige  
l'ombre blanche  
voir et manger  
doux et vorace  
tendres tiges tendres pétales  
son corps si vaste  
roses pluviers sans cesse sans cesse  
parcourir notre nom est liberté  
soie froissée l'ombre fraîche lèvres

tu possèdes le monde

le monde robuste et sain

la courbe ambrée de ses cuisses  
et son visage elle  
l'astre proche et plein  
poser sur son visage  
cette monstrueuse  
chose obscure  
d'argile tuméfiée, béante, hérissée  
herbes blondes  
Aphrodite  
régit l'espace  
dans le secret des villes

\*  
\* \*

L'univers silencieux  
se loge  
dans la cavité de l'œil

Un-sans-espace  
crée l'espace

Maintenant c'est chose faite :  
morts pour la liberté  
    les gerbes de glaïeuls fanés  
    aussitôt posés et l'insupportable  
    vérité de notre condition  
Les Japs l'avaient ligoté  
    puis tabassé devant sa troupe  
    le goyavier alourdi de suc et d'arôme  
    peinait dans l'air torride  
des salines et maintenant Léon Duquin  
    tient dans un pot de céramique  
(qu'est l'homme hors de l'Histoire?)  
    Mac Arthur Ray-Ban au mercure

comme un loup et sa casquette  
légendaire feuilles d'argent  
un peuple entier de gratte-ciel  
victorieux  
l'accueille debout  
New York en délire  
croulait sous l'incroyable neige de papiers  
puis ce fut tout  
Peut-être n'y a-t-il aucune  
aucune méchanceté dans les hommes (fugacité de leur mémoire)  
L'innocence  
baignait de sa lumière  
la chambre du Sheraton  
quand Dominique se mit nue  
pour racheter ceux qui avaient  
mal vécu  
Maintenant c'est chose faite

Euphorbes et mufliers  
en été reviennent  
dans la vitrine des fleuristes  
La sérénité de Baudelaire  
sur l'espace se répand  
au matin s'étale l'argent  
des marées sur plages noires

Colline lourde  
l'âme est jeune  
l'âme des feuilles  
Grotesquement  
des mannequins ivres titubent sur la sciure  
spots  
laser  
A tâtons  
dans l'obscurité  
chacun  
cherche sa place  
L'opaque chaleur du corps  
Le cirque tangué avec la foule  
les tueurs circulent stetson raglan mastic

odeur aisselles poils moites  
peut-être la musique de cirque crée-t-elle  
la sentimentalité

L'âme est jeune  
qui l'avarice refuse  
L'ajustement d'une souffrance  
la précession des équinoxes  
comme le lent mouvement des arbres  
s'ouvrant à l'acceptation de  
l'humour et l'indulgence du  
désespoir pour l'innocence du corps  
Les lèvres finissent par trouver  
le chemin de l'instant précieux :

l'aigle blanc  
emblème du soleil qui habite le cœur et le monde  
s'immobilise  
au-dessus de la mer fidèle  
où reste une barque de bois

déclin du jour



vert cresson tendre porcelaine blanche  
« Je suis un nègre  
dit Rimbaud crevez »  
« Je trompe déjà mon mari tu  
veux que je trompe mon amant? »  
Les temps sont durs  
les prunelles d'Anna devinrent fixes  
lèvres charnues corps mafflu  
ce bleu d'acier  
à faire bander Tant  
pis tant pis  
Jadis ma vie était un pince-fesses  
où s'ouvraient tous les cons  
Pas de détail  
à la guerre comme à la guerre  
fallait donner le sabre  
quelle fête!  
On faisait la razzia  
avec un Noir et un Arabe  
on sillonnait la campagne  
dans la DS d'occase du  
mec qui avait déjà  
ses femmes à Abidjan  
A nous la bamboula, pas de pitié

C'est encore l'été  
Non l'été qui médite  
mais celui des coquelicots,  
des bals de campagne  
L'innocence de la jeunesse  
messieurs,  
avec les stagiaires de Côte d'Ivoire et de Tunisie  
on faisait sauter les préfectures  
à coup de queue  
messieurs,  
avec la grâce de l'adolescence  
et la pied-noir au cul chaud (ce nez, mes aïeux!)  
poussa l'ivoirien hors de la DS dans la rue  
« va lui dire que je le veux »  
pendant que le en question – un citron — à l'étage  
forniquait  
vive la France aux trois couleurs

et vive la Colo

C'était la saison des copains  
des animaux sans vergogne  
et l'amour était morte  
Quelque chose qui va t'étonner, petit :  
c'était plus simple à cette époque  
plus sympa  
pas de tragédie grecque  
Y avait mélancolie et drame  
parfois  
mais pas encore cette énorme rancune  
qui est l'amer breuvage  
de la vie  
Moralité : tant que c'est pas de soi  
qu'il s'agit,  
on peut toujours y aller gaiement

mais bast  
continuons.  
Enjamber les années  
Anna refuse son soleil touffu  
Tant pis  
et soudain 51 morts  
sans nom, sans papier  
étouffés  
la tête noircie et bleuie  
dans un stade où 100000 conards  
chantent allez lou y a le foot  
sous les yeux de 200 millions  
de gus déglutissant leur dessert  
la fête quoi,  
circenses mes braves  
Rictus, t'as rien vu  
en 14 les morts avaient un'autre allure  
aux arènes de Rome  
on n'étouffait pas les gens  
et puis y'avait jamais eu  
200 millions de ruminants  
pour bouffer de l'étouffé humain



après le from'ton  
allez  
nos concitoyens ont plein la panse  
faites donner le canon  
ça va relever la sauce

et la vieille dame  
meurt au pied d'un if  
trahie par ses fils

Remonter le Gange  
Le soleil va son chemin  
d'est en ouest  
Il ne s'arrête pas en Ouest  
Ils  
étaient sept  
l'Innommée les quatre filles,  
Laling fidèle  
née dans l'île de Cebu  
et lui  
Ils étaient seuls  
au tombeau du Christ  
ô Roi!  
Le huitième vint,  
qui était le gardien barbu

Remonter le fleuve :  
nous étions trois  
à parcourir la Terre  
pour lier le lieu du Premier Sermon  
le lieu de l'Illumination  
le lieu de l'Extinction  
le lieu de la Naissance  
ô Roi!

beau temps ce fut zénith  
du cœur l'éclat et la  
pauvreté lotus lotus  
cheminions grâce et clarté

chaque temps arrive gai  
parfum nuitamment ces routes  
nul hasard flux et Loi  
l'être qui cherche vrai

depuis toujours commence  
(balbutie et tâtonne  
titube chancelle ou tombe)  
jour intérieur beau ciel



L'herbe chaude  
élève son odeur de pierre  
Tu l'attends, elle, en vain  
dans le courage de ta jeunesse

Tous furent des étrangers  
sauf ton père et ta mère  
notre étroite famille  
serrée dans le froid solitude  
de l'exode européen

Le jour intérieur :  
il fait éclater les bandelettes  
de la pitié  
Redis au monde  
nous fûmes trois

en prière à Kusinagar  
Et qu'est Kusinagar, ô passant,  
de plus qu'un tertre brun?  
Le lieu de l'Extinction, ô Roi

et qu'est Lumbini, ô passant,  
de plus qu'une mare et qu'une colonne?  
Le lieu de la Naissance, ô Roi

et qu'est Bodh Gaya, ô passant,  
de plus qu'un arbre?  
Le lieu de l'Eveil, ô Roi

et qu'est Sarnath, ô passant  
de plus qu'un parc sans gazelles et des ruines?  
Le lieu de la Parole, ô Roi

Et tu l'as fait?  
Je l'ai fait, ô Roi  
Et tu espères?

J'ai foi, ô Roi

Sans attendre et attendant  
comme feuille et rosée  
plein du monde et vide de toute chose

être au monde  
et hors du monde

Prêt

là

Ce veuvage qui pèse au cœur  
 de tous les hommes de notre époque  
 A Rimini, au retour de notre voyage  
 de noces, aucune chambre :  
     vers Paris percer la chair moite  
     d'une nuit entière  
         d'août  
             d'Europe

ce veuvage au cœur

Victoria's goddess of love  
 beauty  
 carnation of the sea : trouvée  
   la pureté  
 Il est probable que la jeunesse  
 souillée puisse se purifier  
 les mechtas sur les plateaux  
 écrasés de soleil puis  
 les oueds secs  
 l'étrange odeur de haillons poussiéreux  
 de ce pays  
 et ces nuits torrides la puanteur  
 des caroubiers on se crevait P.M.  
 sur la hanche droite barda sciant l'épaule  
 à escalader les djebels noirs dressés dans  
 les ténèbres et toujours cette  
     odeur  
     terre lasse pauvreté malheur un sloughi  
     aboyait haie de figuiers de barbarie

on se disait entre nous que les légionnaires  
le faisaient  
avec ces figues (soigneusement épilées)  
ou avec des chèvres

les étoiles métalliques tombaient  
sur le sol en craquant

Bom nguyên tu  
c'étaient les tantes Vinh et Liên qui  
les premières prononcèrent  
et le lendemain passa étincelant dans le ciel bleu  
un avion sans hélice  
la première fois aussi  
N'appuyez pas. Oui  
c'était Hiroshima  
et Nagasaki  
Dans la cour de brique rouge  
rue Khâm Thiên  
il y avait un bassin île-rocher  
pêcheur maisonnette grue pin  
au bord de l'eau pensive

l'enfant leva la tête et dit posément :  
« Qu'est-ce qu'une bombe atomique? »

I loved you, goddess of love, la femme de ma vie  
and I'm afraid that I am loving you more  
« Je compris que j'avais transféré le plus pur  
de moi-même en un endroit particulier  
de la terre » dit Hoffmansthal

Il mit tant de temps  
à comprendre que pureté n'était pas virginité  
mais aimer  
ou cette innocence des traits  
d'une femme de trente-six ans

si belle aussi  
et Humbert Humbert dit (derrière son masque de peau) :  
« c'est simple et naturel d'aimer  
deux femmes à la fois »  
D'où la fin de christianisme

(belle et  
ample comme la Terre)

sèves et suc  
parfum de coriandre enlacement  
ses bras ronds si lourds  
et ses hanches  
collines Chensi loess  
millénaires rois endormis  
aimer  
possible espace gratitude  
ô dieux!

Et avant même que ce poème

ne fut achevé :

finita la comedia

Ciel bleu  
pavillon d'or  
nuage  
ce fut.

Adieu

adieu

Milady

je ne pleure  
ni ne saigne  
Humbert Humbert le potard  
parmi ses boccoux grommelle  
« de toute façon qu'on aime ou non  
ça ne peut qu'aller mal un jour »

Puis l'homme marche solitaire  
et rencontre la pluie

et lorsque tomba la neige sur Tolède  
nous avons oublié

combien nous avons souffert  
maintenant une femme nous laisse  
juillet est



déjà l'automne

s'enfuit l'espace  
nous quitte la beauté  
« Debout, bande de brelles! » gueulait  
le lieutenant « Le con! » tandis que les fells  
nous canardaient invisibles  
dans les touffes d'alfa

il lui parlait de son amour  
alors qu'elle avait déjà décidé  
que plus rien il n'y aurait  
étang sourire les femmes  
seules savent partir  
du mont sacré tellement  
hasard ou destin déchire

« ils sont toujours là sur la même photo du Hong Kong  
T.D.C.

Wong Po Yan Pauline Chan Lydia Dunn Len Dunning l'ineffable  
Tai Ki

Pak et les autres C.T. Lee ou Parker Yeung, en rangs d'oignons  
immuables comme de mon temps et dire que dix ans ont passé »  
fit Ulysse

à la vieille Consule toute ridée  
(mais pas plus qu'il y a dix ans)  
sirotant la concoction de peau de citron  
et le serein lentement tombait  
Dans l'obscurité grandissante du parc austère  
les visages s'illuminaient  
à  
la lumière de la bougie  
et il épiait par-dessus la tasse immobilisée  
le visage d'Aphrodite

fermé et pensif  
Pendant la guerre  
le destin aussi  
avait une face

fermée et pensive  
penchée  
indéchiffrable  
« que le cour s'ouvre à la mélancolie »

lorsque les poèmes furent écrits  
 les meilleurs étaient  
   sans doute  
 ceux qui n'avaient pas succombé  
   à la mélancolie  
 Le secret d'Ungaretti : garder  
   le ton  
   Notre temps de toute manière  
   n'est plus celui de la chance :  
 Adieu Harrar!  
   Adieu Cythère!  
   Il s'essaie à vivre  
   mais le flot des peuples l'emporte

et puis ce veuvage qui pèse au cœur  
 et l'impossibilité d'.  
 Amer désir!  
 La sourde souffrance d'avoir perdu  
   La vierge folle et l'époux infernal  
   la nymphe éperdue de Jean  
   tant d'autres qui manquèrent  
   de l'autre part d'eux-mêmes  
   Goubault vint dans le bureau :  
 « je suis frustré en tant que citoyen et en tant que fonctionnaire »  
 Diable diable! un ménage sur deux  
 est divorcé à Paris

Du cap San Vincente  
 l'Europe suivait la flotte d'un dernier regard  
 elle s'éloignait  
 sur l'océan puissant  
 où roulaient d'infatigables rangs d'écume  
 et de vent  
   La tragique conviction de notre déclin  
   Peu à peu nous ployons le genou  
   Demain au lever du jour  
   nous aurons disparu  
   recrus de fatigue et ahuris  
   au-delà des collines

Il ne pouvait pas quitter cette mer du Portugal  
méchant temps méchante mer  
rousse, hargneuse, infertile  
Vent acide, pluie amère  
barques Van Gogh bleues et vermillon  
voltageaient  
sur la houle sale  
vomissures et cendres du ciel sur Nazaré  
les yeux striés de sang des pêcheurs  
ailes mortes le bruit de l'océan et des enfers  
martyre de la terre  
rames implorantes ailes nues  
de vastes bœufs blancs  
enfondés jusqu'aux genoux  
tiraient les filets lourds de sable et d'eau

nuée de femmes en noir sur la plage

porte espace  
la fuite mains dureté  
cal mourir pierre cœur  
la nuit s'étend  
sans changement les siècles  
puis les siècles sans arbres  
sable épuisement respire  
crissant demain perdu  
sans pitié la mer opaque rouge de terre  
L'expérience du totalitarisme  
est intransmissible, dit-il :  
l'impuissance des mots  
Puis :  
« accomplir le rite  
c'est occuper sa place juste  
saisir l'espace  
c'est créer le monde  
où est la vérité? »

Ainsi s'ordonnent les tiges d'achillées (croit-il) :  
La mer est opaque, charriant les terres rouges  
Il sent le cal de ses mains, la pierre dans son cœur

Tout est morne : siècles et déserts  
Son souffle court ne lui permet plus de vivre

Alors il ouvre la porte de l'espace  
(ce n'est pas fuir)

Toujours il se souvient du fracas  
infernale des eaux  
frappant la terre  
C'est un lieu désormais sans nom  
sans espérance et sans destinée : Nazaré

tel  
que le silence s'établit  
et lui ne sachant plus où il en est  
interroge chaque nuit et parle à ses dieux  
car le bruit est silence, la faute rédemption

ayant jadis perdu l'amour  
parce que n'ayant osé  
puis le retrouvant fortuitement  
et n'osant  
joie et peur

se levant  
ainsi qu'au premier jour  
dans l'incertaine lumière  
de la nouvelle aube  
« c'est elle  
du moins je le crois »

tout tremblant  
La détermination  
brusque simoun :  
« Avoir accompli le rite  
c'est avoir expié le monde : tâche noble  
S'emparer de l'espace  
c'est sortir du champ : voilà le courage »  
Accoudés au balcon du palais de Cnossos

côte à côte contemplant non la ville  
mais la nuit lovée dans les ormes profonds  
il lui dit :

« tu fuis et romps  
mais ta bouche dit l'inverse de ton cœur  
Je t'aime Je sais que tu souffres  
et que tu m'aimes »

Elle tourna vers lui  
des yeux rouges et brillants il entendit (il crut entendre)

« oui »

Le peuple s'étant répandu  
dans les rues pour la fête et les bals  
et soudain

alors que le poème n'est pas achevé  
juillet fut printemps  
dans le vaste désordre de l'Histoire

glaïeuls  
doux soldat mort  
défaite et victoire  
doucement ouvre porte exil  
partout et nulle part drapeaux et peuples  
mers invérifiable remplit  
quitter quitter pourpre paix  
L'avoir immense l'insondable  
doute soupir mais l'appel strident  
creuse face et pile de bronze  
quelle voie non ne frémiss plus  
feuille transparente mais volonté d'être feuille  
creuse face et pile  
fendre eau pierre souffrance

Whitman  
 ne fabriquait pas des poèmes  
 mais, je le crains,  
 l'homme nouveau  
 Ayant pensé cela, il sentit :  
 Une voile claque  
 sur la plage  
 où le soleil enfin  
 est revenu  
  
 Auprès de lui  
 sa femme se bronzait  
 s'ébattaient ses enfants  
 Je me nomme Odysseus  
 dit-il  
 dans  
 un canto de Pise et il  
 continue de vivre encore et ailleurs  
 (vivre si l'on peut dire)  
 comme Xi Men Ching évadé  
 du Bord de l'Eau tumultueux  
 pour vivre une nouvelle vie  
 un destin plus récent, ouvert,  
 créé par d'autres mains avides  
 Lotus d'Or un autre destin  
 et lui-même allait-il s'évader  
 de lui-même  
 mon nom est personne  
 toujours personne, depuis toujours  
 un vrai pro que Jerry Lee Lewis  
 nous avons fait le tour des USA  
 en trombe



comme une putain vieille et vraie

Car la vérité est toujours plaisante  
Nue blafarde sans charme  
on te dit une pute aux seins flasques  
et pourtant attirante : ce  
poids de tristesse et  
l'amertume fade  
des boissons et des plaisirs  
qu'on reprend  
la drogue des routes  
ô Kansas ô Kentucky  
l'étendue sacrée de la plaine  
et la bande de goudron qui va vers nulle part  
le Greyhound  
les trente tonnes rutilants comme des cow boys les jours de rodéo

silence désert  
déchirement cailloux caoutchouc fumant  
silence  
feux rouges disparus

puis au matin  
la pierre implacable du ciel  
l'horizon  
les maisons de bois peintes en blanc  
ces types en chapeau Tom Mix  
ham and eggs, and coffee please  
le café universel de Biloxi à Colorado Springs  
l'univers uniforme  
for you my dear  
like an old tired bitch  
Au creux d'un arbre une cabane  
un visage fatigué  
le plus humain de l'Amérique  
elle faisait semblant de vendre  
pendeloques et brocante poussiéreuses  
à qui by Jove  
si ce n'est pour voir passer  
les bagnoles qui viraient en crissant



vers Yosemite Park

on a taillé une bavette  
pendant que le soleil  
cognait ses 2 P.M.  
elle a fourgué sa plaquette  
sur les Chinois en Californie  
(lorsqu'ils avaient des nattes j'entends  
non ceux d'aujourd'hui, ce qui est une tout autre histoire)  
Good bye madam  
I have a long way to go  
le jardin des Hespérides  
pour sûr faudra passer d'abord chez les Lothofages  
Avec l'épouse les quatre gosses  
dans la Dodge on est reparti  
L'espace est ouvert  
Donc la liberté est toujours  
inachevée  
L'homme n'a nul droit de propriété  
jamais il ne s'arrête  
pour de bon  
Chaque instant est le sien

Etre un vrai pro : l'inaccessible

A moins de tuer

Il faut savoir ce que c'est  
l'ogre invisible  
dévore les nuits et les jours  
Hank Williams  
ces routes ces routes  
l'existence ingrate les bourgs assoupis  
les gens de peu les petites gens sont venues  
mort à trente-sept ans  
routes et motels  
et le King  
Elvis  
s'est laissé mourir  
le feu et la soif l'insistance  
de l'absence et toujours remettre ça

jusqu'à ne plus rien sentir  
perte et destruction la volontaire fuite  
chemins et contingence demain toujours  
demain  
aller vers le rendez-vous  
et brûler l'espace

c'était  
après l'Amérique déchirure  
il franchit la frontière par le Béarn  
par hasard seul  
quitté la France  
dénudée de gloire

Descendre dans le soir grandissant  
cette pente obscure des Pyrénées  
L'Aragon  
fut ce manteau brun et or étendu  
sur la terre  
L'immensité éteint la soif  
le luxe est dans le cour solitaire  
chaumes terres brûlées  
et l'éblouissement

de celui qui a reconnu  
la terre où il vécut  
il y a des siècles  
dans la somptuosité du passé  
l'air est bleu et or  
l'insistance de l'appel  
se savoir détenteur de lumière  
l'or liquide coulait en larges nappes sur l'Espagne  
corps imaginaire et mémoire dilatée

déjà le monde offre le commencement  
et la fin  
alors se traversant lui-même  
il joignit l'austère Madrid  
pour revivre

Black is not beautiful  
la lumière est le seul continent  
tolérable  
          l'endroit virginal et nul  
                  commencer recommencer  
  le corps ouvert  
guéri de la soif

Sentinelle du vaste désert  
il vit les étoiles chuter  
Le Sahara fut son œuvre pure  
          il prit l'eau dans ses mains  
          il but le lait de brebis  
                  aux outres poilues des pasteurs  
Ne nomme pas ton souverain  
le bonheur n'est qu'une circonstance  
tu peux brûler ta maison  
chacun de tes pas accomplit  
la mesure, la délivrance

                  « Quand  
                          a commencé la médiocrité? »  
          s'écria désespéré Karl-Ingmar Bergman  
On était nés rois et anges  
          Expier le monde :  
                          l'insupportable secret  
de cette immonde tragédie  
                          c'est ainsi qu'un homme  
                                  peut  
                                  ourdir son propre meurtre

Peut-être

(La pluie mène au cœur  
indécis des choses)

Ainsi les vents balayaient  
tourbillons de bruine tourmentée  
l'étendue fielleuse de la baie

peut-être avait-il été déchiré  
Jamais cette blessure  
ne s'est guérie  
L'impossible oubli  
et la solitude de cristal  
l'incertitude de l'océan blanc  
qui règne dans l'obscurité de la mémoire  
nappe d'argent miroir  
sans reflet  
Se tendent vers le ciel courbe  
ses bras d'épervier blanc puis

« suc laiteux tiges tendres  
montagne vierges neiges dilate  
poumons voile tulle  
souffle ailes de libellule cette enfance du monde  
pétales que perce  
jour fluide  
du Cœur Invisible  
descend  
le son mélodieux l'absence  
l'écho du silence



« Este jardin es suyo » lut  
     le Consul dans le parc sombre  
 il buvait la tequila  
     il buvait la douleur fade du monde  
     comme Toulouse-Lautrec la  
         verte absinthe  
     verre tranquille  
         ami cher et silencieux  
 Non que ceci soit vraiment un secret  
 mais nous seuls  
     sous le regard de l'autre  
 savons à peu près  
     l'étendue de la mer bilieuse  
 « Odysseus  
     le nom de ma famille »  
     dit Pound fièrement dans sa cage de fer  
         s'évader! s'évader  
 – puis-je vous déranger? demande Stepan Karrenbauer  
     serait-il correct de dire nous  
         revendiquons la réunion des deux Allemagnes?  
 – sans aucun doute.  
     Le Mur se prolonge d'une simple haie de barbelés  
         dans la campagne  
     Je pourrais dire aussi  
         sans aucun doute je sais  
         pourquoi elle m'attire, remuant le fondement  
     d'une joie antique  
         son corps ressemble à l'espace blond de la Terre  
 que j'ai parcouru depuis quarante-sept ans  
     son innocence  
         abrupte, rugosité du grès  
     Dans les rayons de l'aurore se lève  
         et s'éloigne un léopard  
     afin que s'arme pour des gloires futures  
 un homme habité par le songe  
         Salamine, Corinthe, Corregidor  
     garder captive dans sa pupille jaune  
     la lumière nocturne du désert  
 bleu qui jamais ne meurt

jaune  
 les nuages

se frangeaient d'or vierge liquide  
 c'était pendant que le soleil  
 se préparait derrière la haute tente  
 bleu de Prusse  
 avec Ariane il sortit  
 sur la plage d'opale  
 fraîcheur d'âme du jour  
 chrysalides sur le sable humide  
 splendeur de l'enfance  
 déchire cœur cruel  
 elle, Ariane, avait  
 avec lui, son père  
 le regard des moissons  
 Puis émergea le soleil  
 offrande du malheur  
 prince sans emploi  
 (le serpent avait mordu le bord  
 des champs de soie verte)  
 Bukowsky seul  
 connaît la couleur et le goût du sang  
 humain  
 le sang n'est pas rouge mais violet-noir  
 et il pue « No le  
 destruyen » le  
 Consul l'avait lu il continuait  
 de boire  
 jardin mort  
 survit l'enfant antique  
 à la recherche du pays  
 perdu  
 Je ne veux pas avoir de nom  
 dit Marlon Brando dans le Dernier Tango  
 « Mon nom est personne »  
 répondit Ulysse au monstre :  
 à bien y penser  
 Pound n'alla pas assez loin  
 peut-être  
 La fiente des oiseaux il y  
 pensa soudain comme au sifflement  
 tragique des jets dans la touffeur des aérodromes  
 la nuit de l'équateur  
 Ne rien conserver  
 et finalement pas même son nom





est sans grâce  
parce que sans grâce est devenu le monde  
Routes bruits ailes de métal  
le sifflement déchirant des départs nocturnes  
foule têtes grains quantité paille  
descend doucement l'immense ignorance  
puis la fenêtre dans le mur  
horizon  
jamais rien ne dure  
la musique est la nouvelle  
surdité du cœur  
cruauté  
sépare  
adieu  
mais tellement cette souffrance  
et puis partir  
demain

Ainsi l'ai-je connu ce type  
enveloppé de sa sueur glacée  
de haine et de mort  
Abandonné des hommes  
oublié des dieux  
son seul désir était de ce  
couler dans l'iris violet de la mort (sueur  
de la mort)

Il ne pouvait rien  
Le sommeil fut son refuge  
ersatz de la mort  
Le monde disparut  
Il n'y eut plus que  
sueur haine et mort

Ce que l'homme sait  
est qu'il a immensément perdu  
Il sait aussi qu'il doit  
soldier ses comptes  
Jamais il ne sait  
pour quoi  
ni combien ni jusques à quand  
Dans le cœur sordide des villes



A première vue l'hiver  
     paraissait encore lointain  
         Ite missa est  
 Mais on n'avait jamais su quand  
     il fallait se lever ou s'asseoir  
 « Debout, assis, debout, assis »  
     comme à l'armée  
         avec la même impétuosité  
         de l'irrévocable mytère  
 Pierre Sarrodie mon frère  
     n'a pas fait son service militaire :  
         fracture du crâne en scooter  
         Nous aimions la même fille  
         mystérieuse  
 « les jeux sont faits  
         rien ne va plus » répétait  
         inlassablement Julot pendant  
         que cliquetait la roulette (on  
         jouait des nougats)  
         Champs de givre  
         pies noires  
 « C'est Dieu qui t'envoie » dit l'Arabe  
     en enfilant les chaussures qu'il venait  
         de lui refiler cet hiver rue de Buci  
 Bidault s'était pinté la gueule  
 n'empêche qu'il voulait la guerre  
 Quel bel unisson à l'époque :  
         vive l'Empire!  
     et Ada couchait avec un tas de mecs  
  
     Son mari s'appelait Gustav Mahler  
 Avec rage il se mettait à écrire

La poésie ne peut  
qu'être désespérée de nos jours  
(ne pas parler de l'infect bonheur  
conjugal qui épate les amis)

Ce don il le tint  
comme une pièce d'or du ciel  
dans son poing dur  
car la poésie est désespérée  
« ah tu m'as trahi » s'écria  
le chevalier quand la Mort qu'il croyait être le prêtre  
fit glisser son capuchon  
« Il se lève et rencontre la pluie » :  
cela veut dire que la solitude  
est irrévocable

De même que :  
« les arbres se voûtent  
sous la bruine »

C'est ce qui vient à l'esprit  
lorsqu'à Marseille on s'embarque  
pour l'Algérie  
Vous êtes un lieutenant de mirliton hurla  
le colonel mais je suis  
vraiment désolé la secrétaire est allée  
déjà  
eurer : ainsi  
va la guerre, pas d'opération  
aujourd'hui  
(pourtant la pluie, dans l'esprit  
est toujours associée à l'opulence  
de l'âme)

Domenach rapportait béat  
de satisfaction : « il me demanda que veux-tu

de plus? tu as réussi ton ménage  
ta femme est belle et tes  
enfants a

do  
rables »  
Cré dié!  
Vint une nuit

où cette odeur insupportable  
suffoqua Ulysse qui écoutait la mer  
Patron, lui demanda un de ses hommes  
(l'un de ceux que Circé allait transformer en porcs)  
serons-nous un jour à Ithaque?  
Dans la 5<sup>e</sup> Avenue on criait « Fuck them! »

Il gardait ce don  
comme une pièce d'or du ciel  
il écrivait ce qui lui passait  
par la tête  
peut-être parce que, jeune,  
il ne savait rien  
quelque chose comme l'Anabase  
La gloire la défaite l'amertume  
remonter le cours du Tigre  
pour expier la folie et l'insouciance  
non de la jeunesse  
de Cyrus mais du destin  
– Oui, je crois à l'anankê  
répondit en souriant Ellul  
le premier maître  
« Défiez-vous de l'Etat  
défiez-vous de l'Histoire »  
Je me souviens combien il était jeune  
l'âme de cristal  
l'habitait  
l'innocence, la virginité  
de la première aurore  
il reçut dans un jardin de Pessac  
cet enseignement avec la ferveur  
du premier don

l'ambition  
de conquérir le monde  
obscurément il marchait vers l'Asie profonde  
l'épée était pure  
La Comtesse savait organiser à Neuilly de beaux dîners  
de technocrates à tête d'œuf et Passerose de Montpère  
soutenait sa gorge grasse de grenouille  
pour parler d'un débit simple et péremptoire

« j'aurais pu faire ma vie avec dix hommes  
très différents : de l'inspecteur des finances au truand  
Ce monsieur là-bas mon mari n'en est qu'un Vous savez  
personne n'est irremplaçable » puis elle but une gorgée

Trouve la vérité  
dans la paille  
C'est comme avec les cactus de Gibraltar  
oui cette senteur rauque  
de roche rouge et la  
mer sacrément bleue noire et ses fesse blondes  
mes aïeux pour que cela le fasse bander  
tiens tiens prends ça  
l'envolée dans ses plumes ses  
poils et elle qui gueulait dégueu  
lasse et il avait envie de lui  
défoncer la paillasse et le potiron  
saucisson planté dans son troufignon  
et elle gueulait « il commence à  
entrer il commence à entrer »  
et puis hurla « j'ai mal » mais lui  
s'accrocha à ces seins c'était  
comme là-bas Gibraltar  
odeur de roches mauves  
villas blanches mauresques au-  
dessus de la ville qui sentait la  
catin matin papin coquin pépin tapin turbin  
han han tiens prends ça et ça  
gueulait pendant qu'il s'agrippait  
aux deux globes moelleux de  
graisse lisse parfaitement lisses  
passés à la pierre ponce avec  
toute la tranquille tenacité  
d'une femme qui pense qu'il  
faut bien baiser bien fournir  
une bonne viande appétissante pour  
faire réceptacle du foutre seigneu-  
rial de monsieur le rédempteur  
surgi du destin pour offrir le  
salut à une pauvre dévoyée  
pas une roulure mais la fleur  
écarlate bouffée par un noir

de passage trop content pensez-  
vous dans une province bien française  
de tirer un coup et voici cette terre  
immense et sordide le curé d'Argelès qui  
radotait disait-elle mais moi

virginité  
de l'amour

les autos tamponneuses font un  
roulement  
de tonnerre avec leurs roues de fer  
les coups de klaxon et de boutoir  
puis les hommes en complet gris s'en-  
gouffraient dans les ascenseurs  
il est pas dingue ?  
gueula-t-il le visage en sang le  
nez écrasé après le coup de boule  
que l'autre lui avait assené qui  
se remettait à danser agrippée dans  
ses bras Colette M. de mes deux  
premier baiser une vraie  
traînée maintenant peut-être  
quoique un peu de trouille penaude  
devant ce malabar aussi épais que  
large

non

ne faites pas ça mais elle  
s'agrippait et renversait sa tête  
et soudain un train passait  
les vitres tremblaient et l'horizon  
se fissurait dans ce grondement  
de tonnerre jamais le monde  
n'aurait dû être créé  
à moins qu'il n'ait jamais été  
créé  
dit le type sentencieusement  
derrière sa bière son cigare havane  
Rollex  
cette montre dure depuis dix ans  
il était satisfait après avoir dit ça

comme s'il avait dit ce type  
j'ai réussi mon mariage  
j'ai une jolie femme  
j'ai des gosses super  
et une belle paire de couilles et  
m'endors toujours à plat sur le dos  
quoi  
et tous les blaireaux satisfaits des  
belles lettres françaises à la télé  
passez-moi la moutarde je vous  
passerai la nénéte  
et je te tiens tu me tiens par la  
barbichette dans toute la bourgeoisie  
française ah comme ils sont  
intelligents

le paquebot ailé  
constellé de mille lucioles jaunes  
glissait sans bruit masse antique  
sur une mer laiteuse  
(la lune)  
et la nuit était si claire  
vaguement voilée de tulle bleu  
et pendant ce long moment soyeux  
le Sinaï dans son immense blancheur  
Mer Rouge : le mystère  
Pacifique : la majesté  
Atlantique : le labeur  
Océan Indien : quelque chose de glauque  
d'hostile et d'antérieur à l'humain

là  
elle était étendue sur la pelouse  
nocturne du Champ des Révolutions  
vaste et large jambes écartées sa  
robe blanche rayée de rouge  
ses pieds charnus l'at  
tendant

Polyarthrite rhumatoïde



la délivrance par le placenta  
Les goudrons de la cigarette  
Mourir à la maternité  
Etre  
expert en folie

peut-être

Et ainsi me blesse  
le seigneur de l'obscurité  
de sorte que l'amour est privé de vie  
et la vie privée d'amour  
et ce qu'on nomme la vie  
la baie fielleuse  
vers laquelle s'avance un homme  
qui a passé une mauvaise nuit  
Le doigt du destin : ici même il arriva  
au milieu de sa nuit blanche  
mais la joie non le fiel  
à chaque fois la même chose  
nuit blanche avant de la voir  
Le dard de l'aurore  
l'heureux homme!

Ainsi est la vie :

plus rapide que le poème  
Le chenal d'émeraude  
vaillants Star Ferries de Kowloon  
cargos et jonques aux ailes déployées  
l'air brillait du vernis  
des feuilles  
Pollock Rothko toute  
l'espérance des couleurs et il est vrai  
que la peinture  
est la première porte du sublime

mais Xénophon

dans l'éclat du Bosphore  
il vint des chevaux par milliers  
qui ouvrirent la mer  
à cet endroit-là  
et Ruby pompait et jouissait sur la moquette  
pendant que son écossais de mari  
l'attendait au pied du building  
de bronze roux dans sa Mercedes blanche

L'enveloppait la mousson couleur de perle

a minimis, a minimis pouvait-il  
sans honte ni remords dans la luxuriance  
du temps et le miroitement des aises  
dans la splendeur, aussi, de l'enthousiasme  
et la générosité des lions, plaider  
Mais nul procès c'est la vérité  
n'attend l'homme. De son être à la racine  
il le sait. Chercher l'accomplissement.  
Car chaque pas menant à l'amitié des choses  
et finalement à l'impérissable amour  
perdu des femmes fut de tout temps dessiné  
pour le confort de celui-là

« Red, Black, White and Yellow » (1955)  
les couleurs du monde  
elles teignent l'intérieur du masque

« Yellow and Blue » (1954)

Vient l'existence malheureuse  
le seigneur de la destruction  
pluie et fragments l'a  
mour des choses plus gr  
andes mais peureusement  
et puis dans ce cadre de bois  
perpétuel vouloir jaune et bleu  
nouveau un numéro en misant il  
espère gagner recommence un jour  
    puisque  
        yellow and blue  
        vibrating in the throat  
ma destinée! l'accomplir!  
    ou

puisqu'il espère gagner un jour en misant un nouveau  
numéro (recommence?)

n'a pas besoin de savoir  
ce que cela représente  
ni de savoir l'histoire

ni même le lieu  
de ces choses  
mais ceci est l'évidente représentation  
de la complexité  
la figuration de ce qui est  
en soi immédiatement  
ailleurs et ici

« Number 1 », 1950 (brume de lavande)  
l'œuvre sang cheveux cellules noires  
infiniment dans le mauve iris  
de l'univers

et la joie du mendiant  
oui, je le reconnais  
humblement  
le mendiant d'infini oh pas  
vraiment mal  
heureux  
parce qu'avec les années  
nous avons appris qu'aimer  
n'est pas souffrir  
et par ce jour de limpide septembre washingtonien  
enfuie elle s'était mon amour d'automne  
Pourtant il en restait  
ce bonheur sur le palais  
goût pâle  
de lavande  
infiniment complexe  
l'amour plus vrai encore en cette saison  
Écrit ceci sur le grès qui est  
comme la bonté même des choses :

au-delà  
de la souffrance  
aujourd'hui désuète  
parce que  
aimer  
aimé  
aime  
o  
(lavender mist)

Canaris! Canaris! On t'avait oublié  
 liniodendron tupilifero in Virginiae caelo  
 nous eûmes un automne superbe cette  
 année-là

La sécheresse avait dévasté  
 la campagne  
 Grandeur et servitude  
 des paysans

Il  
 eut alors cette pensée :  
 perdue  
 la magnifique tristesse que fut  
 l'enfance  
 Ce que signifie Ada Mahler  
 en couchant avec Gropius, Klimt  
 et une douzaine d'autres

fenêtre et chambre  
 beauté obscure en vain tulipe jaune  
 mordre matin électronique  
 pendant et toujours ses cuisses et son sexe  
 perce faible et répand  
 l'eau tranquille des lacs  
 l'ombre tandis qu'au dehors  
 le soleil dans la cour  
 ouverte fraîcheur l'obscurité  
 de ce corps si blanc  
 tiédeur et glace  
 qui se fend  
 fruit dans le mûrissement  
 étendue immortelle splendeur

et l'indéfinissable triomphe  
le ciel et la terre enlacés  
force des montagnes et des ravins  
collier des heures  
liées que rien ne peut  
détacher la certitude profondeur l'imminence acquise midi  
destin

elle l'inaccessible  
à lui

Tu m'as envoûtée  
reconnut-elle  
nos blessés, c'est par pleins navires qu'ils vont  
aujourd'hui à Nashville  
et le ciel de Virginie  
toujours est l'automne

comme Hong Kong ou Macao  
tout ce visage de la Rivière des Perles  
mer turquoise îles mauves chargées de verdure  
crêpelée cette laque profonde  
du Sud / de Hainan à Amoy

où  
il vécut il y a cent ans  
la vit droite dans son chopsang de soie noire  
fendu sur ses jambes majestueuses elle  
le regardait  
avec le même visage qu'aujourd'hui  
cette vigoureuse architecture de la chair  
et comme elle avait ce regard indifférent  
où il avait lu  
le poids de la destinée  
outre le désir – car le désir commun  
à tous les hommes qui la léchaient du regard  
l'avait laissé sans force ta  
beauté me paralyse lui avait-il dit  
alors qu'ils regagnaient sa voiture planquée  
sous les arbres – oui

outré le désir  
l'autre désir très vaste  
qui s'étendait jusqu'aux confins violets du monde  
comment dire

cet être  
qui de paix et silence couvre  
le monde bariolé / lui l'homme mélangé  
aux terres jaunes du Shangtung  
lumière du Hokkaido

l'homme mélangé  
Lot et Savoie  
campagne et lacs  
chaleur de l'absence et la dimension du vide  
espace de l'attente l'enfant de la Révolution  
dans sa chair même éparpillée  
lymphe et sang  
aux fibres sincères de toutes les terres et de tous les ciels  
plaine noire d'Idaho  
désert de locustes châteaux de terre couleur de sang séché  
ce Sud de métal et de soi aride  
et toujours l'Asie!  
l'Asie grasse

dont elle sait qu'elle est née  
ayant été  
nourrie par des servantes en turban et pantalon noir  
mam tôm qu'elle mangeait  
avec du pain

outré ce désir-là qui n'est plus le désir  
pétrissement de la chair vaste

l'homme-monde

cette certitude qu'aujourd'hui vient l'heure  
où l'épouse délaissée

doit devenir l'épouse plus qu'épouse  
parce que tel est le destin (la dette)

rassemble l'amour perdu de l'enfance  
le mûrissement des saisons  
brise le sceau du temps  
non le temps occidental  
mais celui qui languit d'un siècle à l'autre  
l'être même de la nostalgie  
le retour à la pureté  
pour qu'enfin se fonde  
l'accomplissement

puisqu'il semble  
qu'ait été accomplie l'expiation  
(Tulipier : bois  
à cœur jaune et à aubier blanc  
Yellow poplar)



Rose attendre  
 patience infiniment  
 soie et salpêtre  
 chair en automne  
 fleurit

Ainsi  
 est la question :  
 continuer ou bien avancer  
 et alors dans quelle anse  
 vraiment s'accomplir

dit-il

Au non-commencement de toute chose  
 ce vide sépulcral  
 non la mort fouineuse  
 mais le non-commencement  
 le non-accomplissement  
 la non-fin

« la poésie ne pouvait être désespérée  
 je tins une pièce d'or  
 la levai lentement vers le soleil  
 d'un matin vierge et somptueux  
 Je serai roi!  
 prophétisai-je

pendant que la mer  
 soumise se plaignait  
 à mes pieds »  
 Raconte encore dit Circé  
 et je libérerai ton peuple

« j'aimai  
 comme tout homme je suppose  
 peut aimer »  
 Puis il se tut  
 et pensa aux roses tristes  
 du jardin d'un poste de douane  
 quelque part dans l'Empire, sur quelque saline  
 du Tonkin  
 Là grondait  
 la Mer de Chine  
 toujours  
 menaçante  
 « Enfance! Merveille du siècle  
 j'ai connu les héros! »  
 Tout ce chemin parcouru  
 depuis près d'un demi-siècle  
 « je t'aurai à moi  
 Aphrodite  
 qui tente de m'échapper »  
 Dans le secret de la ville  
 préméditer l'enlèvement d'une femme  
  
 La guerre s'approchait  
 Russes, Américains, Chinois, Japonais  
 ombres taciturnes des destroyers sur les océans griffés de pluie  
 puis la bousculade des miséreux de la Terre  
 sur le pont de la nef des fous  
 toutes voiles dehors dans l'espace  
 nu des chambres  
 « Allah Aqhbâr! Allah Aqhbâr! »  
 hurlaient des milliers d'enfants vêtus de noir  
 sous le soleil perse  
 l'Angleterre déchirée aux sons de la salsa  
 Bonnes gens  
 dormez bien  
 la guerre avance son muffle  
 elle flaire les rues silencieuses  
 « Je n'ai encore trouvé personne qui aime  
 la valeur morale  
 autant que la beauté des femmes » (Kung Fu Tseu)  
 simplement l'époque est malade

Jamais plus Stephen ne revint à Bordeaux. Il dit :  
« cette ville est maudite : la traite  
De même toutes les cités, les nations  
l'expieront  
l'expieront dans leur chair  
en ce siècle »

De Lattre décorant son fils qui était un noble  
Profils de seigneurs sur fond de défaite  
sa pomme d'Adam (au fils) saillante  
indiquait qu'il mourrait  
jeune  
Tout avait commencé à Pearl Harbor (ou Tsoushima)

« you love passion » fit l'Américain roux  
pendant que son amant noir  
rangeait les fiches des clients  
sturm und drang  
Vénus levait son pied charnu jusqu'à ta bouche  
(l'épaisseur de ce pied)  
sucrer ses orteils divins l'un après l'autre  
puis suivre la courbe de la cuisse  
jusqu'au con  
si longtemps convoité  
ouvert vaguement velu  
oasis s'allongeant  
ouvert collines  
elle enfin arrachée à elle-même  
l'odeur la terre labourée  
l'argile et le suc  
flambée fleuve et flot plus et plus  
laisse cordes et chaînes

ces mechtas  
à investir  
Bon Dieu quand ces socialistes  
vont-ils  
arrêter  
la guerre

Doucement au fil de l'eau  
les chiens crevés  
(Nous crèverons!  
ayant bien bamboché)

Des fleurs jaunes tapissaient la mer  
sur le chemin du retour  
L'île de Lamma avait été bonne et l'eau divine

le deuil était seulement  
dans le cœur  
Il y a, à l'extrémité de ce mouvement  
cette île verte où prendre refuge sous le Ciel  
Lever une pièce d'or vers le soleil fixe  
Là nous ne bougerons plus, ayant dans le silence  
sauvé la parole jusqu'au bout  
Des fleurs d'or tapissaient la mer  
entre Lamma et Aberdeen  
notre jonque allait vers le sud  
je crois  
peut-être ce jour-là, pensant à Achab le Maudit  
et prenant ce pollen des mers pour l'or de l'espace  
avait-il compris qu'il était l'homme de nulle part  
Il avait aussi compris qu'Ithaque avait disparu  
La jonque glissait

Adieu, adieu Milady  
(prononcez adiou, adiou)  
cette pensée criminelle qui s'habille de la plainte  
de Gloucester (de Lancastre?)  
car le crime nécessaire est :  
tuer le bonheur quand il est le mourir

Un demi-sel qui n'avait fait que piquer  
au vieil Ez

se plaint de  
la fragmentation perp

étuelle  
tous ces types s'étaient nourris  
à ta vieille mamelle  
pleine d'hydromel  
mais au moins Ginsberg émergeant de ses trous du cul  
reconnait sa dette

L'infini espace  
On a couru comme des fous  
le long de la palissade aveugle  
puis on a vu  
une brèche  
un satyre sec et barbu ricanait  
ses yeux noirs nous perçait  
alors nous nous  
sommes échappés  
dans le monde  
tel qu'il est  
et nous avons traversé les  
multiples cieux  
couleurs  
miroirs  
flux fleurs feux  
et les femmes feulaient  
se tordaient  
sous des corps pesants et silencieux  
s'embrasaient  
les villes

pendant ce temps souriait  
le tragique satyre aux yeux d'étincelles  
puis il s'éloigna  
dans Venise la grise  
dos voûté cape noire  
la nuque comme un cep

Dis ce temps  
misérable,  
toi son fils

Ne le venge pas : son silence  
et sa mort l'ont

vengé

(le bonheur était malheureux)

Ne parle plus

du Mékong chargé de souffrance

Cela a été accompli

Maintenant t'attend l'autre aurore

Cocksuckers and fairy boys

les guerres anciennes

et la gentille pute dépuceleuse

tout cela qui est passé

avec les Perses en pleurs

les derniers pèlerins de la Chrétienté

où se mêla

un adolescent en casquette et canadienne

à la fin de ces obscures années cinquante

(Qu'est l'homme hors de l'Histoire?)

Peut-être peut-on

vivre deux fois au moins

dans une seule existence

(le bonheur était malheureux)

Alors se tirer!

La terre étroite ouvre ses dernières portes

la brèche était ouverte

par le vieux satyre las du monde

qu'on avait fabriqué

Mes mômes

que vous êtes belles,

Seigneur!

Puis il partit

– puisqu'il devait partir

« lone man from the void »

Il partit avec toutes ses armes

méditant d'enlever Europe malheureuse

Ce qui a été fait est fait

ce qui doit s'accomplir doit l'être  
Il a quitté la tristesse  
il a traversé l'Amérique  
    les feux rouges des camions nickelés  
        striaient la nuit aux junctions  
            du Désert Mohave  
    comme la pointe d'une lance  
        la face noire d'un Peuhl  
Il est le seul homme  
    à avoir vu tous les Tombeaux  
        « Garde Ketchum et Mycènes  
        Garde Oxford et Chu Fou »  
Annick sanglotait au téléphone « tu  
    es tout ce qui  
        me reste »  
Puis brusquement elle le quitta  
    dans l'amertume pour coucher avec un conard

    Avec placidité  
        rien s'installa  
muffle de taureau noir  
    dans un coin obscur de la bibliothèque  
        de Babel  
qui est le refuge et la non-espérance  
                                    des Aveugles  
Emmanuelle, mon aînée, viens  
    avec moi  
        dans mon voyage chez les antiquaires :  
    le couchant est un fleuve  
        doré  
            beaux lifts d'ambre et  
    de sable au sommet  
                            des ormes  
L'Hôte discret comme un chat :  
    « croyez-vous que ceci peut se dire?... »  
il y avait eu aussi cette mer  
    le roi du monde et la petite fille  
        attendaient  
                            le soleil  
    L'attendait-on?  
        Plaisante question!  
Que l'homme qui n'est roi

pleure  
sur son passé

Mais que les rois partent  
dans les clameurs jaunes!  
aurore et couchant  
dur combat  
solitude de cristal

« Je veillerai sur ton corps »  
murmura le Minotaure  
découvrant la femme endormie  
le bras replié sur ses yeux

Ainsi était  
Aphrodite Elle ouvrait son sexe  
à sa langue rapide

Il est celui qui prend  
Etant retourné de l'enfer  
il voit l'automne  
fleuve puissant  
où renaître

Hyrieus!  
M'assistent Zeus celui qui prend  
et Mercure celui qui transmet

« N'appartenons-nous pas à une génération  
sacrifiée? » demandèrent Chromios et  
Lycophonte égal  
aux dieux

En son for intérieur il acquiesça  
« Je suis né avec la défaite  
et maintenant s'avance la deuxième défaite  
au matin du nouveau millénaire »  
Il voyait déjà  
les villes nouvelles dans le ciel et sous la mer  
il pressentait l'autre univers  
dans l'obscur agonie  
de son peuple  
Un voile funèbre avait enveloppé  
les plus grands combats de son temps  
Il écoutait la Symphonie Héroïque  
avec gravité : il avait aussi



lu l'Anabase de Xénophon  
Doucement il recouvrit le tumulte  
et le désordre  
du regard de celui qui à jamais  
quitte  
son palais  
Je pense à toi Boabdil  
Car chère à mon cœur Grenade la blonde  
chers à mon cœur ceux qui sont morts  
ceux qui vont mourir  
tel est le sens de cette  
histoire du temps présent

« Clameurs de la lumière  
je suis celui qui enlève Europe  
pour la sauver  
Tour à tour aigle cygne et taureau  
je sème la semence  
ravies sont les mortelles  
comme celle que couvrit la pluie d'or  
ô Titien, dieu de la vigueur  
Es  
la hora de todos »



« Je suis l'Invaincu »  
se dit-il comme  
pour se rassurer  
« Je suis revenu  
de l'enfer »

Puis il se redressa : devant  
lui, ruisselante d'étoiles,  
la forêt touffue

L'homme ne peut s'accomplir  
que d'ailleurs  
puis les mains s'ouvrirent  
à la bonté du corps peut-être

pleurait-elle se demanda-t-il  
peut-être devrais-je refaire  
ma vie pour ne pas mourir  
à peine le frôla une aile  
ou une palme  
ou l'orbe pâle des pluies  
il n'eut plus peur  
ne douta plus  
fenêtre l'espace l'immense avoir  
toujours recommencer  
maintenant et jamais  
la véritable cruauté des maisons  
indécision être grandir

peut-être peut-être peut-être

Adieu Adieu adieu

D'un village détruit,  
sur une montagne  
on dominait Soria,  
ville ingrate de la rauque Castille  
Il venait d'acheter une immense cape  
brune

de berger

ma terre ceci est ma terre

Rien de tel

qu'un puro

après un cocido

au cœur du vieux Madrid

langue gutturale

mémoire profonde

qui du ciel noir surgit

mais le vent

Modestement ce que nous fûmes

Secrètement ce que nous vîmes

Et que nous manqua point

l'espérance ni la désespérance

« je ne peux dire qui nous sommes »

L'Innommée son sommeil

hostile

son antique passé s'immergeait

dans un fleuve maudit

ténèbres d'Afrique  
cris obscurs, clameurs de sang  
jusqu'à ce que se déchire la chair

Se libérer de la malédiction fut long  
Maintenant j'ai expié.

Intolérable si longtemps il y eut cette douleur  
souillure désespoir haine  
Que maintenant viennent les derniers soleils  
reconquérir l'eau pure et la conque

Peut-être Grenade n'est-elle pas Grenade  
Ithaque maintenant si étrangère

Il savait : retour à Hong Kong  
trouver le Sud sans trembler  
ravir Europe  
abandonner pour renaître

puis ce chant

l'espace loin ouvrir la rose  
depuis l'enfance tremblait  
suffoque et surgit ô  
sang souffle et génie

le fruit mangue pêche le Gange  
détruire amer mort atteindre  
longévitité des chênes  
feutrée la neige

puis les marques du Ciel trouver  
sous l'aile blanche de l'aigle  
vivre périr revivre

ébloui encor

de la divinité le sceptre  
lentement je dis austère  
le cœur jeune les lèvres  
pleines de miel clair

entre sous le portique blanc  
aube et corps de Vénus  
nectar et magnolia  
là l'éternité approcher

puissance pierre fleuve l'or  
l'élixir du monde flèche  
au creux de l'aine forcer  
cœur même des choses

et cette parole hautaine  
oh remonter dans ton être  
plonger dans ta chair vraie  
vers qui et jusqu'ou

haut sublime la pureté  
retrouvée plus haut que cimes  
pacifié vers mon Maître  
te porte / amour

1976-1985  
Hong Kong – Pékin – Paris

## TABLE

<i>Avant-propos de Claude Frochaux</i> .....	5
Prologue .....	11
LIVRE PREMIER : HISTOIRE DU TEMPS PRÉSENT .....	15
Relation 1 .....	17
Relation 2 .....	83
Relation 3 .....	217
Relation 4 .....	329

